



COLLECTION D'HISTORIENS CONTEMPORAINS

WASHINGTON IRVING

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE GRENADE

TRADUCTION NOUVELLE DE L'ANGLAIS

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR LES OUVRAGES DE WASHINGTON IRVING

PAR

XAVIER EYMA

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
15, RUE DE GRAMMONT, 15
A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS
A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1865

610

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE GRENADE

Bruxelles. — Typ. A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, rue Royale, 3, impasse du Parc

WASHINGTON IRVING

HISTOIRE

DE LA

CONQUÊTE DE GRENADE

TRADUCTION NOUVELLE DE L'ANGLAIS

PRÉCÉDÉE D'UNE ÉTUDE SUR LES OUVRAGES DE WASHINGTON IRVING

PAR

XAVIER EYMA

TOME PREMIER

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

13, RUE DE GRAMMONT, 13

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET Cie, ÉDITEURS

A BRUXELLES, A LIVOURNE ET A LEIPZIG

1865

ÉTUDE

SUR

LA VIE ET LES ŒUVRES

DE

WASHINGTON IRVING

Ce n'est pas sans regret, mais c'est sans étonnement que j'ai constaté récemment, à propos d'ouvrages assez médiocres sur don Carlos et sur Philippe II d'Espagne, et dans les discussions soulevées entre journaux au sujet du Mexique, un silence complet autour de Prescott. Je ne sache pas même que le nom de l'illustre historien américain soit venu au bout de la plume des critiques, des polémistes et des chercheurs de solutions. Silence calculé, silence involontaire, silence d'ignorants? Je serais fort empêché de le dire. Que quelques-uns de ces dispensateurs de la renommée en aient appelé, quand il s'est agi de don Carlos et du sombre fils de Charles-Quint, aux mémorables travaux

du savant M. Gachard, c'était justice; mais M. Gachard n'est pas seul à avoir porté la lumière au milieu des ténèbres, des horreurs et des sinistres épopées de cette période de l'histoire d'Espagne. Sans compter MM. Amédée Pichot et Mignet, à qui revient une belle part dans ces découvertes et dans ces élucidations, il nous semble que l'auteur de l'*Histoire de Philippe II*, une œuvre de haute main, pleine de science, de vérité, de philosophie, d'équité, à laquelle il n'a manqué que peu de chose pour être un sévère chef-d'œuvre,—il nous semble, dis-je, que l'auteur de l'*Histoire de Philippe II* commandait tout au moins une mention. Son nom n'a pas moins échappé à l'attention des publicistes français, quand il s'est agi de plonger le regard dans le passé historique et mystérieux de cet antique empire du Mexique régénéré par nos armes. Si les travaux de Prescott fussent restés enfouis dans leur langue originelle, nous eussions compris la discrétion de nos critiques et de nos discoureurs; mais comme les œuvres de ce maître ont été traduites en notre langue (1), qu'elles ont tous les droits possibles à la popularité, je m'explique malaisément ce parti pris de silence, qui est devenu coupable à force de persistance.

Peut-être cependant ne faut-il pas trop s'en étonner. En France, nous avons, en général, et c'est un défaut

(1) Voir la collection des *Grands historiens*, éditée par MM. Lacroix, Verboeckhoven et Cie.

que nous finirons par payer très cher, la préoccupation de tout savoir (je ne dis pas la *prétention* de tout savoir, par respect pour quelques rares hommes à qui sied cette prétention). En ne nous en tenant pas aux études que nous imposent telles ou telles de nos aptitudes, et le manque de mesure aidant, qui est l'ordinaire des esprits superficiels, — nous arrivons à une légèreté impardonnable dans nos jugements, à l'oubli injuste des efforts les plus louables chez autrui, et nous donnons à nos meilleures intentions je ne sais quel cachet fâcheux d'ignorance qui pèse sur la critique courante de nos jours, sur celle-là même qui jouit cependant de la faveur la plus marquée auprès de la masse des lecteurs. La littérature américaine, — et j'entends ses œuvres les plus élevées, celles dont le relief ne devrait pas passer inaperçu des hommes sérieusement attentifs aux grandes productions de l'esprit humain, — la littérature américaine est médiocrement connue et médiocrement populaire en France. Les faits que je viens de signaler ne le prouvent que trop.

L'Amérique elle-même, pour mieux dire, l'Amérique politique, sociale, économique, financière, agricole, industrielle, est inconnue autant et plus que sa littérature. Combien d'écrivains, combien de critiques, combien d'hommes d'État, je choisis parmi les gens pour qui c'était un devoir de profession et de position, se sont appesantis sur les phénomènes d'ordre moral et d'ordre matériel qui s'accomplissaient dans cette so-

ciété sans cesse croissante? Il a fallu les luttes sanglantes dont les récits ont déjà un aspect légendaire pour révéler en quelque sorte à beaucoup d'entre nous l'existence politique et agricole de l'Amérique du Nord : et encore l'esclavage et le coton, une institution économique, une production agricole, sont-ils tout ce qui nous apparaît au fond de cette guerre d'extermination où l'on s'étonne que les vivants n'aient pas été noyés dans les flots de sang que les morts et les blessés ont laissés couler sur les champs de bataille. Quand l'Amérique sociale et politique est si peu connue, si peu étudiée, que les mensonges de la passion ont eu beau jeu à éveiller en France des encouragements et des applaudissements à cette guerre, — pourquoi vouloir que l'Amérique littéraire y soit familière? Pourquoi exiger que le commun des lettrés connaisse à fond les œuvres des Prescott, des Bancroft, des Everett, des Motley, des Ticknor, des Emerson, des Washington Irving, et de tant d'autres écrivains, historiens, savants, poètes, orateurs de qui la nomenclature serait trop longue à donner?

Toutefois, il ne faut pas désespérer d'arriver à ce résultat. Ce qui me donne un peu de confiance, c'est que je ne saurais oublier qu'en France deux ou trois journaux au plus applaudissent, aujourd'hui, à la lutte sauvage qui dévore les anciens États-Unis, alors qu'au début de cette lutte j'étais seul ou à peu près seul à montrer mon impartialité entre les deux camps, en

défendant les droits du Sud. Le revirement qui s'est opéré en faveur de l'Amérique politique peut s'opérer un jour en faveur de l'Amérique littéraire, et la légitime popularité de certains écrivains transatlantiques auprès d'un groupe restreint de lettrés s'étendra et gagnera la masse du public, trop longtemps indifférente.

I

L'heure de la justice en littérature sonnera donc pour l'Amérique. Elle possède d'ailleurs des hommes de taille et de trempe à ramener les plus incrédules et les plus inattentifs. Si tous n'ont pas la mâle ampleur de ces historiens à la fois polémistes et philosophes que je nommais plus haut, il en est qui, moins méconnus que ceux-ci, et déjà familiers à un plus grand nombre de lecteurs, sauront, comme Washington Irving, par exemple, ouvrir définitivement le chemin à la vulgarisation parmi nous de la littérature américaine, autre que la littérature de romans et d'aventures. Washington Irving possède, en effet, toutes les qualités requises pour ce rôle enviable de vulgarisateur; ses travaux les plus sérieux dans un ordre élevé, où le souffle lui manqua quelquefois, ont cette marque d'esprit, de finesse, d'observation qui, dans ses œuvres d'imagination et de fantaisie, s'allient à une grâce exquise et à un senti-

ment hautement littéraire. Tant et de si réels avantages ont fait à Washington Irving une position à part dans l'histoire de la littérature anglo-américaine. Il semble avoir été doué d'une façon particulièrement remarquable pour se plier à la mission qu'il était appelé à remplir, dans son propre pays d'abord, en y imposant, par la simple autorité de l'esprit, le goût et la passion des lettres, puis en Angleterre et en France, en forçant la main, ici et là, aux préjugés que l'on nourrissait contre la littérature transatlantique. La nature avait doté Washington Irving de trois qualités spéciales; celles-ci, en se manifestant tout naïvement chez lui et sans qu'il y mît le moindre calcul, aidèrent à ce triple résultat. La première fois qu'il toucha une plume à New York, ce fut pour faire pleuvoir sur les ridicules et les prétentions d'une société en ébullition, une grêle de sarcasmes et de moqueries auxquels répondit autour de lui un immense éclat de rire, c'est à dire un immense succès. Ce début satirique faisait d'ailleurs un si frappant contraste avec les ouvrages de disputes théologiques, à peu près l'unique produit alors de la presse et de la librairie américaines, que les concitoyens de Washington Irving en furent comme étourdis. Plus tard, lorsque ses œuvres traversèrent l'Océan et vinrent demander droit de cité en Angleterre, les Anglais s'éprirent jusqu'à l'engoûment de cet étranger qui décrivait leurs mœurs, leurs paysages, leurs villes, leurs campagnes, avec une vérité irréprochable, et dans un

langage d'une pureté et d'une élégance que ne dépassait aucun de leurs classiques. Washington Irving, après avoir créé la littérature en Amérique même — je dirai plus loin dans quelles limites — eut la gloire d'importer cette littérature en Angleterre, de charmer et d'étonner la vieille mère patrie, qui n'était accoutumée à recevoir de ses anciennes colonies que des produits matériels. Puis quand les premiers livres de Washington Irving passèrent le détroit, sur le bruit de leur renommée, et tombèrent dans le courant parisien, on leur trouva ce parfum de grâce, cet air de jeunesse, cette sensibilité, cet agrément de la brièveté, cette légèreté dans la touche, cette mesure exquise entre le sourire et l'émotion qui suffisaient jadis, et à bon droit, à gagner les sympathies des difficiles et des raffinés. Cet homme, en un mot, prit les gens par le côté sensible et comme il était écrit là-haut qu'il devait les prendre tous à la fois, en s'imposant à chacun par une supériorité qui était dans sa nature à lui, témoignage incontestable de cette mission que nous lui avons attribuée. Les habiles, qui courent après le succès, ont souvent la ressource de certains procédés qu'ils appliquent avec bonheur à la conquête de cette toison d'or. Flatteurs des passions et des goûts de chacun, ils ont des souplesses de courtisans dans la pensée, dans la forme, dans le style; ils atteignent ainsi à leur but, c'est peut-être une preuve de talent. Mais il n'en fut pas de même de Washington Irving : aucun procédé

chez lui, aucun calcul, aucune préoccupation du résultat que j'ai constaté. Les causes auxquelles il dut sa triple et soudaine popularité étaient chez lui des qualités natives, spontanées. C'est ce que prouvera l'étude de cette longue existence littéraire.

II

Washington Irving est né à New York, le 3 avril 1783; il est mort le 28 novembre 1859, à près de soixante-dix-sept ans. Il eut une vie bien remplie, assez éprouvée au début, et dont la plus grande partie fut remplie par la culture unique des lettres; c'était, à cette époque, un cas exceptionnel en Amérique, moins rare cependant aujourd'hui. Son père était Écossais, sa mère Anglaise. Il les perdit dans sa plus tendre enfance et fut élevé par ses frères : l'aîné, quoique lancé dans les affaires commerciales, avait du goût pour la littérature et était propriétaire du journal où Washington Irving donna ses premiers coups de plume. On le soupçonne même d'avoir été son collaborateur dans plusieurs de ses œuvres. Il mourut représentant de New York au Congrès. Le second frère, le docteur Peter Irving, trempa quelque peu aussi, affirme-t-on, sa plume dans l'encrier du jeune homme, que chacun encourageait; enfin, le troisième des aînés de Washington Irving était juge à New York; homme d'une grande capacité

et d'une vaste érudition. On ne dit pas s'il a le droit de revendiquer quelques pages dans l'œuvre de son frère. Ces détails sur la famille de Washington Irving suffisent pour indiquer que les conseils éclairés n'ont pas manqué à sa jeunesse. Les premières années de notre auteur ont été difficiles. Sa santé délicate inspirait des inquiétudes incessantes; ses études s'en ressentirent, mais son esprit gagna à l'espèce de repos auquel on le condamna. Le goût de l'observation, qui fut un des traits les plus saillants de son talent, se développa dans cette oisiveté de son intelligence, si on peut le dire. Son éducation s'acheva par les yeux; rien n'échappait, en effet, à son regard pénétrant. Son enfance fut soucieuse, sa jeunesse mélancolique, mais traversée par des éclairs d'amabilité et de grâce. Il en résulta chez lui une maturité précoce, même pour un Américain. On pourrait lui attribuer cette réponse que l'on prête à un autre écrivain des États-Unis, son contemporain, Brockden-Brown. Alors qu'il avait dix ans, quelqu'un l'ayant traité d'*enfant* : « Que signifie cela? s'écria Brockden-Brown. Ignore-t-il que ce n'est pas l'âge, mais le bon sens qui fait l'homme? Je pourrais lui poser cent questions auxquelles il ne serait pas capable de répondre. » Pour toutes ces causes, Washington Irving arriva vers ses vingt ans avec un esprit assez bien approvisionné. Les faits extérieurs, l'état de la société au milieu de laquelle il vivait, société toute bigarrée, en plein bouillonnement, fournirent un fonds singulié-

rement riche à ses observations. La ville de New York naissait à peine à cette prospérité prodigieuse qui en a fait une des Babylones du monde; de tous les coins de l'Union, de toutes les parties de l'Europe, les bandes d'émigrants s'abattaient sur cette île embrassée par deux fleuves, et dont chacun semblait pressentir les destinées colossales. La course à la fortune commençait; les ambitions s'accusaient dans des proportions déjà énormes. Cette population, active, remuante, agitée dans tous les sens comme une mer que rudoie un vent d'orage, était un composé de gens d'origine et de races diverses, amies un jour entre elles, rivales et ennemies le lendemain. Au milieu de cette foule turbulente, se dressait, grave et impassible comme un vieux monument, le groupe des premiers occupants de l'île de Manhattan, les débris de la vieille famille hollandaise, et qui, fiers de leurs antiques droits, les disputaient flegmatiquement aux envahisseurs du jour; ils entendaient laisser à perpétuité leur marque sur ce pays : rêve d'aristocratie! Ce pêle-mêle, ce choc de flots humains dans une marée montante de compétition et de résistance, tout cela offrait bien, en effet, un spectacle étrangement saisissant pour un observateur désintéressé comme l'était Washington Irving à cette époque. Ajoutons que New York était loin d'avoir les proportions qu'elle a prises pour contenir le million d'âmes qui a envahi ses campagnes, peu à peu, jour par jour, village par village. Pour un désœuvré, comme l'était

par force Washington Irving, il y avait un attrait irrésistible dans les courses le long des rives pittoresques de l'Hudson et de la rivière de l'Est, à travers les plaines encore sauvages, au sommet des rochers où avaient plané comme des aigles les armées de l'Indépendance. On y rencontrait souvent Washington Irving, errant; quelque classique anglais à la main, poète ou prosateur, et partageant ses ravissements entre le spectacle que donnait à ses yeux cette nature splendide et les émotions qu'agitait en son cœur la lecture de ses livres favoris.

C'était assez de ce tumulte de la ville et de ces éblouissements des champs pour que ce jeune homme, un peu moqueur et fort impressionnable, ressentît le coup d'éperon qui pousse vers la publicité. La vanité de la gloire littéraire n'y entrait pour rien, car ce fut sous le pseudonyme de Jonatham Oldstyle que Washington Irving inséra, en 1802, dans le journal dont un de ses frères était l'éditeur, le *Morning Chronicle*, une série de lettres qui eurent quelque succès de circonstance. Réunies et publiées plus tard, sans l'assentiment de l'auteur, quand sa réputation fit de ses moindres ouvrages une bonne affaire de spéculation, ces lettres ne doivent marquer que comme une date dans l'œuvre de Washington Irving. On y pressent le futur écrivain du *Sketch-Book*, mais uniquement parce que le *Sketch-Book* a été fait. Considérés en eux-mêmes, ces essais pèseraient peu dans la balance, bien qu'ils

soient traversés d'un souffle assez vif de gaîté et de plaisanterie grave et contenue ; on y surprend une main habile à toucher les ridicules d'un crayon léger.

La santé de Washington Irving ayant de nouveau décliné, les médecins déclarèrent indispensable un voyage dans les latitudes méridionales de l'Europe. Il partit pour Bordeaux ; de là, il se rendit à Nice, puis à Florence, à Rome, à Naples, stations heureuses et bienfaisantes qui permirent bientôt au jeune voyageur de visiter la Suisse, puis Paris, où il séjourna plusieurs mois; puis la Flandre, la Hollande, où la pente de son esprit l'appelait particulièrement; enfin, l'Angleterre, qui devait l'adopter. Ce ne fut que de longues années après qu'il aborda en Espagne. Jamais ordonnance de médecin ne fut plus utile et plus agréable à un malade que celle qui envoya Irving en Europe. Dans ses courses aux environs de sa ville natale, il avait saisi le germe de cette passion, tout à fait dominante chez lui plus tard, la passion des voyages. « J'ai toujours aimé à la folie, dit-il dans un des chapitres du *Sketch-Book*, visiter des lieux nouveaux et étudier des mœurs et des caractères étrangers. Je commençai mes voyages alors que je n'étais qu'un bambin, en faisant maintes explorations dans les parties éloignées et les régions inconnues de ma ville natale. A mesure que je devenais grand garçon, j'étendais le cercle de mes observations. J'employais les après-midi de mes jours de congé à courir le pays d'alentour, et je m'étais familiarisé avec tous les

lieux célèbres dans l'histoire ou dans les légendes. Je savais qu'à tel endroit on avait arrêté un assassin ou un brigand, qu'à tel autre avait été vu un revenant. Je visitai les villages voisins et augmentai mon fonds de science en étudiant leurs mœurs et leurs habitudes, en causant avec leurs sages et leurs grands hommes. Je m'aventurai même tout un long jour d'été jusqu'au sommet de la montagne la plus éloignée, d'où je promenai mes yeux sur plus d'un mille de terre inconnue, et je fus étonné de trouver si vaste le globe que j'habitais. Ce goût d'excursions augmenta avec les années. Je me pris de passion pour les livres de voyages sur mer et sur terre, et me mis à les dévorer. Je négligeai les exercices de l'école. Comme j'errais tout pensif sur le quai du port, les jours de beau temps, épiant le départ des navires, qui bondissaient vers des climats lointains! de quel œil d'envie je suivais leurs voiles! et comme je me transportais, en imagination, aux extrémités du monde! » Nous avons tenu à citer ce passage du *Sketch-Book*, parce qu'il peint au vif tout un côté de la carrière de Washington Irving, toute une physionomie de son talent.

A son retour d'Europe, où il passa deux ans, Washington Irving, plus mûri d'études, l'esprit et la plume libres, se livra tout entier aux luttes littéraires. Ses voyages lui avaient beaucoup profité; il avait vu, observé, noté, mais il avait tout gardé au fond de son intelligence, comme une réserve pour l'avenir. On ne

peut pas dire que ce fut par sagesse ou par modestie qu'il s'abstint d'éditer ses voyages; il y eut là comme le fait d'une influence supérieure à sa propre prévoyance. Retrouvant la société de New York dans les conditions où il l'avait laissée, avec un peu plus d'exagération dans les extrêmes, il entreprit une étrange publication intitulée *Salmagundi*, œuvre hardie et spirituelle, à la collaboration de laquelle il attacha deux hommes qui ont marqué dans la littérature américaine : Verplanck et Pawlding. Le succès de cette publication, une sorte de *Charivari* ou de *Punch*, dépassa tout ce qu'on pouvait imaginer dans un milieu tel que New York à cette époque. Ce fut un éclat de rire général pendant les deux années (1807 et 1808) que parut le *Salmagundi*. Des gens décidés à s'amuser en parcouraut ces feuilles volantes s'étonneraient bien certainement aujourd'hui du plaisir passionné que prenait la génération d'alors à cette lecture. Le temps a glacé la vivacité de ces satires, agréables quand elles sortaient de la plume d'Irving ou de celle de Verplanck, amères et violentes quand Pawlding en agitait les lanières. Les couleurs de ces portraits, tracés de mains de maîtres, ont pâli; les générations et les mœurs ont marché d'un tel train à New York et dans tout le nouveau monde, que ces *bonshommes* d'une ressemblance parfaite à soulever des *oh!* et des *ah!* d'admiration, sont d'un autre âge. On n'en reconnaît plus aucun. C'est le sort des œuvres qui ne s'appuient que sur les fumées de la société, sans pénétrer

jusqu'au centre du foyer : elles passent avec ce qui passe; leur saveur n'a qu'une saison. Mais de tels livres, faits aux yeux du vulgaire pour la curiosité du moment, surnagent parfois, grâce à des qualités que le temps n'efface point; ou bien leur succès, si éphémère même qu'il fût, a, dans l'histoire littéraire d'une société, une date qui les sauve du naufrage. Le *Salmagundi* était l'œuvre la plus originale et la plus populaire qui fût encore sortie des presses américaines; pour la première fois, dans ce pays sérieux, absorbé, affairé, affolé de politique et de dollars, on s'enquit des noms cachés derrière les trois pseudonymes bizarres qui signaient cette satire inépuisable. Ce fut une nouveauté et par conséquent une date, comme je l'ai dit, pour la littérature transatlantique.

III

Avant que nous rencontrions dans Washington Irving l'historien que nous cherchons et ses titres à figurer dans cette galerie où la première place lui revient, du moins par ordre d'ancienneté, nous avons, en suivant la marche de ses travaux, à examiner une phase nouvelle de son esprit. Aussi bien, tout se tient chez cet infatigable écrivain, dont la longévité a singulièrement favorisé l'abondante production : chaque étape l'a poussé plus avant dans la voie où il est entré définiti-

vement; ses œuvres de fantaisie ont été autant de jalons pour ses œuvres sérieuses. Dans chacune d'elles, on surprend un germe et une tendance évidente vers des conceptions d'un ordre plus sévère, et l'on ne saurait contester qu'il a gagné à cette pratique de l'imagination, à cet aiguisement passionné de sa verve, à cette mise en éveil continuelle de son esprit d'observation, les habitudes d'un agrément peu commun dans le récit des graves événements de l'histoire. Mais il était difficile qu'il échappât aux piéges de ces qualités; il y tomba en plein, et jusqu'aux dernières lignes qu'il écrivit il pécha par excès, si j'osais dire, de grâce, d'*humour*, de charme et de finesse; il en mit où il n'en fallait pas, et surtout il en mit trop. Le bagage historique de Washington Irving y perdit de ce caractère majestueux et austère que ne suffisent pas à racheter, aux yeux des exigeants, une science réelle, une étude minutieuse des textes, un art infini à dramatiser les documents les plus arides. Mais nous y insisterons plus loin, en temps opportun.

Washington Irving entra sur les domaines de l'histoire, une satire à la main; il débuta par une malice. C'était dans sa destinée; on n'écrit pas impunément les lettres du *Morning Chronicle*, et le *Salmagundi*, dont il interrompit la publication tout à coup pour écrire cette vraiment spirituelle *Histoire de New York*, sous le pseudonyme de Diedrich Knickerbocker. La malice était précisément dans ce pseudonyme; le trait allait à l'adresse de la société historique de New York qui

venait de se fonder. Était-il mérité! Non, car cette société était appelée à rendre et rendit de grands services dans le mouvement intellectuel aux États-Unis. Mais le coup ne porta pas moins; si bien que le président de la société ne put s'empêcher de tancer vertement le jeune écrivain, et de regretter publiquement « qu'un esprit si distingué, qu'un homme d'un si grand bon sens, eût dépensé toutes les richesses de son imagination dans une œuvre aussi ingrate que celle-là. » Œuvre ingrate au point de vue des blessés, dans cette petite escarmouche, c'est à dire des Hollandais d'origine que lui Irving, Anglais de souche, narguait avec une bonne humeur charmante; mais aux yeux du public lettré, l'*Histoire de New York*, écrite sur les soi-disant manuscrits du soi-disant Diedrich Knickerbocker, passa pour une œuvre éminemment originale et contenant dans sa contexture légère et sous son cachet légendaire un savoir immense. Le style particulièrement en est remarquable; c'était, au dire d'un critique d'alors, « le plus pur anglais qui ait été écrit depuis longtemps. » En Angleterre même, l'ouvrage de Washington Irving obtint un éclatant succès, et j'emprunte à une revue du temps les lignes suivantes, qui, on peut le croire, en raison du dédain profond alors de l'Angleterre pour la littérature américaine, sont peu suspectes de partialité : « Si l'on nous demandait, dit l'article en question, où nous trouverions aujourd'hui la prose anglaise dans toute sa perfection, nous pourrions indi-

quer à coup sûr les ouvrages de M. Irving : ils sont écrits en un style qui réunit à la fois la grâce et la délicatesse d'Addison, l'humour et le pathétique de Goldsmith ; ces ouvrages sont plus conformes à l'idiome national que ceux d'aucun des écrivains de l'école écossaise. »

On peut croire que les Américains mettent un certain orgueil à rappeler les lignes qui précèdent ; elles leur épargnent envers Washington Irving ces vanteries dont ils sont prodigues à l'égard des autres écrivains de cette époque. Cette tendance des Américains à exagérer les premiers en date parmi leurs hommes de lettres est fort excusable à tout prendre. Il y a là de la reconnaissance et un grand fonds de justice ; reconnaissance, parce que ces écrivains ouvrirent la voie ; justice, parce qu'il y a chez eux un talent réel, à l'état de balbutiement peut-être, mais auquel leurs successeurs ont dû rendre hommage. Nous n'y insisterons pas davantage ici, nous réservant de revenir, tôt ou tard, dans des études spéciales sur quelques-uns de ces écrivains. Mais ce que nous tenions à constater, en notant ce faible des Américains, c'est que Washington Irving a échappé aux hyperboliques éloges de ses compatriotes et que la louange la plus complète lui vint des Anglais. C'était tout profit pour sa réputation, qu'avait beaucoup augmentée le succès de son *Histoire de New York*,

Toutefois, ce livre étrange, vivant d'esprit, coloré, aigu, savant, ce n'était pas encore l'histoire, je ne dis

pas austère, puissante, imposante, mais ce n'était pas même l'histoire telle que Washington Irving l'a comprise plus tard. Ce coup d'essai, très heureux après tout, n'eut aucune influence sur la vocation du jeune écrivain, un peu effarouché par les maigres résultats qu'avait obtenus dans la littérature, en tant que profession, un homme d'une valeur réelle, Brockden Brown. Chose remarquable, au surplus, dans le développement de la vie littéraire de Washington Irving, les événements ont commandé ses ouvrages. Histoire ou romans, il les a dus presque tous à des incidents particuliers de son existence. On dirait qu'une certaine initiative d'imagination lui a manqué pour trouver les uns et que la méditation lui a fait défaut pour les autres. L'occasion qui lui avait donné l'impulsion, une fois passée, le vide semblait se faire autour de l'esprit de Washington Irving. Une malice à jouer lui avait inspiré son *Histoire de New York;* la malice jouée, il chercha à utiliser fructueusement son temps, sans plus de souci de la gloire, sans s'inquiéter de ce qu'il y avait de provisions dans son sac d'érudit et de rêveur. Il prit alors, coup sur coup, trois directions bien opposées à la carrière des lettres.

Les heures consacrées à la publication du *Salmagundi* et de l'*Histoire de New York* avaient été entremêlées de l'étude des lois. Irving s'y consacra avec assiduité après son dernier ouvrage, obtint ses diplômes et ouvrit un cabinet d'avocat. Au premier client qui

lui arriva, il fut pris d'un sentiment de timidité et de méfiance envers lui-même qu'il ne put pas vaincre, et il passa la cause à un de ses confrères. Ce fut son seul acte marquant dans son nouveau métier; il ferma son cabinet et s'associa à la maison de commerce de ses frères, envers qui la fortune se montrait généreuse. L'argent qu'il gagnait ainsi le plus facilement du monde ne put l'empêcher d'entendre l'appel patriotique de ses concitoyens, au moment où éclata la guerre de 1812 avec la Grande Bretagne. Washington Irving endossa l'uniforme, ceignit l'épée et entra de plain-pied dans l'état-major du général Tompkins. Il fit la guerre en brave soldat, en officier intelligent, remplit plusieurs missions militaires avec succès, et mit sa plume reposée au service de la gloire de son pays, en publiant un bulletin biographique des principaux officiers de la marine américaine, les héros véritables de cette guerre. Il quitta l'armée en 1815, avec le grade de colonel, dont il ne se targua jamais. La guerre avait porté de rudes atteintes aux affaires de ses frères; une ruine, qui ne se fit pas attendre, était imminente. Washington Irving dut partir pour l'Angleterre, où sa maison de commerce avait de grands intérêts à défendre. Efforts inutiles! La perte totale de sa fortune paya la gloire militaire qu'il avait acquise pendant cette guerre dont il fut l'historien. Devant sa ruine, Washington Irving prit le grand parti auquel il avait résisté en plein succès littéraire; il résolut de demander aux lettres la

reconstruction de sa fortune. La plume qui n'avait servi jusqu'alors qu'à son amusement et aux spirituels caprices de son imagination, devint entre ses doigts un instrument de travail assidu, en même temps qu'une consolation, comme il l'a dit lui-même dans la préface d'un de ses livres.

C'est pendant son séjour en Angleterre, où il avait sous les yeux le spectacle encourageant de la vie littéraire dans tout ce qu'elle a de séduisant, d'honorable et de lucratif, qu'il entreprit de composer celui de ses ouvrages qui fut longtemps son titre de gloire et dont quelques parties resteront comme des chefs-d'œuvre de grâce, de sensibilité et de style, je veux parler du *Sketch-Book.* Le livre parut simultanément à Londres et à New York. Il était dédié à Walter Scott, alors (en 1820) dans la pleine jouissance de sa gloire et de l'admiration de l'Europe entière. Le *Sketch-Book* renfermait des études de mœurs anglaises prises sur le fait, avec cette finesse d'observation que nous avons reconnue à l'auteur, des récits d'imagination contenus dans le cadre étroit de ces petits romans que nous appelons *Nouvelles*, et où il excella jusqu'à ne pas craindre de rivaux même parmi les habiles écrivains qui ont primé dans cette forme littéraire difficile et élégante ; enfin il introduisit dans ces pages, qu'on ne saurait oublier après les avoir lues, des souvenirs de son pays natal. Washington Irving séduisit le public par la vérité et la délicatesse de ses descriptions, par ses saillies de bonne

humeur et de philosophie d'un caractère original, par les larmes, par le pittoresque des évocations lointaines de l'Amérique. Dans les deux pays, où la langue anglaise est une langue populaire, Washington Irving fut proclamé en même temps écrivain national, et chacun le revendiqua comme sien ; l'un à titre d'enfant du pays, l'autre à titre de ferme et éclatant représentant de la saine tradition des plus grands maîtres de sa littérature. C'est en Angleterre, qu'il reçut cette appellation, qui caractérisait justement son talent d'alors, de « Wouwermans de la littérature anglo-américaine. »

Le Rubicon était franchi. Washington Irving avait mis le pied décidément et du premier bond sur le terrain où il devait trouver à la fois gloire et fortune. Il montra sa gratitude pour le pays qui avait été hospitalier à son génie et qui lui avait ouvert les grandes portes de la renommée. Deux ans après le *Sketch-Book*, Irving publia le *Bracebridge-Hall* (1822), un récit charmant, quoiqu'un peu cherché, des vieilles coutumes dans les provinces anglaises. Cet ouvrage, s'il tient une place moins grande aux yeux du public dans l'œuvre d'Irving, a une importance notable pour nous; il nous permet de saisir un effort de l'auteur vers les études historiques. Si Irving n'a pas encore acquis le droit de se dire un historien dans la rigueur du terme, ce n'est plus tout à fait un romancier et un fantaisiste; c'est la prétention qu'il afficha, d'ailleurs, après la publication de *Bracebridge-Hall*, en se refusant à reconnaître qu'il eût écrit

un roman, et en déclarant qu'il avait présenté dans ce livre un tableau de mœurs vraies, puisées dans la tradition, et conformes au temps. La voie était ouverte vers des régions plus élevées; il la gravit sans efforts, sans dédaigner le titre de romancier, sauf à le relever d'une épithète décorative. La visée de l'historien y entrait toujours pour quelque chose. Encore un pas et nous rencontrerons Washington Irving maître, enfin, du champ où il ambitionnait de cueillir ses moissons. Mais, pour le moment, il est encore tout à sa réputation littéraire, qui va grandissant de jour en jour. Le succès le comble; les éditeurs le recherchent; sa plume, il avait eu raison de le dire, devenait entre ses doigts un instrument des plus actifs. A *Bracebridge-Hall* succédèrent, en 1824, les *Récits d'un voyageur* (Tales of a traveller), série d'esquisses charmantes, variées, pleines d'observations sur tous les pays, même un peu sur les pays imaginaires, sur bien des sujets, y compris des sujets historiques. Il serait inutile de nous étendre sur le succès qu'obtinrent les *Tales of a traveller.* Irving était en pleine voie d'ascension; chaque coup d'aile l'élevait vers ces sommets de la gloire et de la fortune qu'il avait rêvés. Un nouveau voyage entrepris à cette époque, en Europe, lui confirma la popularité dont jouissaient ses œuvres traduites dans toutes les langues. Lui-même fut reçu avec une distinction toute particulière dans les diverses cours d'Allemagne, en Angleterre, à Paris.

C'est ici que l'on va voir se réaliser ce fait caractéristique que nous signalions dans la vie littéraire d'Irving, que la conception de ses œuvres a été due à des circonstances souvent indépendantes de sa volonté et de ses prévisions.

IV

En 1826, M. Alexandre Everett, écrivain éminent, était ministre des États Unis à Madrid. A ce moment, le savant Navarette venait de réunir des documents considérables et tout à fait nouveaux sur Christophe Colomb. Washington Irving jouissait paisiblement à Bordeaux, ville qu'il affectionnait beaucoup, des bénéfices de sa renommée, rêvant peut-être quelque roman sur la France. M. Everett, qui pouvait en tirer profit pour son propre compte, signala à son illustre compatriote l'existence des richesses découvertes par Navarette et l'engagea vivement à venir à Madrid, pour être chargé de traduire en anglais l'œuvre du savant espagnol. C'était une entreprise à laquelle le nouveau monde devait applaudir. Irving se garda de manquer une si belle occasion d'ajouter facilement un fleuron à sa couronne de popularité. Il arriva à Madrid, se mit en communication avec Navarette, prit connaissance de ses documents et renonça à n'être qu'un traducteur. Sa visée avait été plus haut. Du premier coup d'œil, il

avait entrevu le parti original qu'on pouvait tirer de cette mine de documents, et la veine qu'ils ouvraient à de nouvelles découvertes. Pour Irving, ce n'était qu'un bloc de marbre; il s'agissait d'en tirer une statue. Il se mit à l'ouvrage, et, deux ans après (1828), fut publiée la première partie de l'*Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*, la plus célèbre des œuvres de Washington Irving, la plus universellement louée, à laquelle une nouvelle et excellente traduction en français de M. G. Renson (1) vient de donner un surcroît de popularité. La seconde partie de cet important ouvrage, devenu classique dans tous les pays, le plus complet à coup sûr, sinon le plus étudié des livres inspirés par le grand navigateur, la seconde partie, dis-je, du *Christophe Colomb*, parut en 1830.

Ce n'était pas le premier hommage littéraire que le nouveau monde rendait à Christophe Colomb. L'histoire, dans laquelle on relève chemin faisant tant d'ingratitudes, l'histoire nous oblige à dire qu'avant Washington Irving, un de ses compatriotes, oublié aujourd'hui, Joel Barlow, avait publié un poème intitulé *la Columbiade*, poème oublié comme son auteur. Il n'entre pas dans notre pensée d'atténuer l'honneur qu'eut Irving d'élever, le premier, un monument à Colomb; mais lorsqu'il a fallu que trois siècles et plus

(1) Collection des *Grands historiens contemporains*, anglais allemands, américains, de MM. Lacroix, Verboeckhoven et Cie.



eussent pesé sur la mémoire de l'homme de génie qui donna sinon un monde nouveau, du moins les clefs d'un monde à la Castille et à l'Aragon, avant que l'Espagne officielle lui élevât un monument (1), il est bon de rappeler à quelle date remonte le tribut d'admiration, si obscur qu'il soit, que paya à l'illustre protégé de Ferdinand et d'Isabelle, un poète né sur le sol des pays ouverts par lui à l'ambition des rois d'Espagne. J'ai constaté précédemment, dans mes études sur Prescott et sur Motley, ce fait particulier d'une pléiade d'historiens, contemporains à peu prés, tous Américains, et s'emparant, à quelques années de distance, de cette grande trilogie de l'histoire d'Espagne : le régne d'Isabelle et de Ferdinand, le règne de Charles-Quint, le règne de Philippe II, pour en faire les sujets de savantes études, de recherches laborieuses, de révélations éclatantes et un peu aussi de discussions passionnées, où la politique et les querelles de religion ne manquèrent pas de trouver leur place. Pendant que Prescott embrassait

(1) Les Cortès espagnoles ont voté, au mois de juin 1864, une loi qui prescrit au gouvernement de s'entendre avec la municipalité de Madrid, afin d'élever, dans *le plus bref délai possible*, une statue colossale en bronze à Christophe Colomb, Cette statue sera dressée au milieu du point de vue de la promenade des Recollets, et l'on gravera sur le piédestal la devise qui entoure les armes des ducs de Veragua, descendants et héritiers du grand homme, et qui se trouve sur la pierre du tombeau du fils de Christophe Colomb, dans la cathédrale de Séville :

A Castilla y a Leon
Nuevo mundo dio Colon.

dans son œuvre immense le règne d'Isabelle et celui de Philippe, Motley prenait l'histoire à l'abdication de Charles-Quint et écrivait avec une chaleur de partisan la lutte des Pays-Bas contre le sanglant despotisme de l'Espagne. En même temps que Prescott enveloppait dans un seul livre toute la vie d'Isabelle et de Ferdinand, Irving en détacha deux faits capitaux : l'apparition du grand Génois à la cour d'Espagne et la conquête de Grenade, et de ces deux faits il composa deux ouvrages considérables à des titres divers, inégaux entre eux, sans doute, mais également précieux. Chose digne encore de remarque : cet acharnement, pourrions-nous dire, des historiens d'une même nation après la même proie, outre qu'il engendra l'école historique américaine, en lui donnant sa portée et son caractère exceptionnel, plaça à l'insu les uns des autres ces historiens sur le même terrain. C'est ainsi que la *Vie de Christophe Colomb* et la *Conquête de Grenade* avaient été réservées par Prescott pour être traitées à part de son *Histoire du règne de Ferdinand et d'Isabelle.* Il y renonça après la publication des ouvrages d'Irving. De son côté, celui-ci, qui avait entrepris d'écrire l'*Histoire de la Conquête du Mexique*, ne persista pas dans son dessein, en apprenant que son illustre compatriote avait entassé sur ce sujet des trésors de renseignements qui s'étalent dans son admirable ouvrage. « Dès que cet écrivain éminent fut informé de mes préparatifs, dit Prescott, avec ce noble esprit qui ne surprendra aucune des per-

sonnes qui ont le plaisir de le connaître, il m'annonça son intention de m'abandonner le sujet. En rendant, par cet aveu, une justice bien due à M. Irving, je n'ignore pas le tort que je me fais à moi-même par l'inutile regret que je cause à mes lecteurs. » Admirons, mais regrettons cette lutte de générosité et de courtoisie littéraires. L'histoire n'a rien à gagner à ces retraites bénévoles. Qui sait ce qu'eût été sous la plume d'Irving l'*Histoire de la conquête du Mexique*, après l'admirable ouvrage de Prescott? Je m'en doute à juger par la *Vie de Christophe Colomb* et par la *Conquête de Grenade;* mais ces comparaisons qui profitent toujours à la science, ont un grand charme et un grand intérêt.

Pénétré comme nous le sommes de la manière magistrale avec laquelle Prescott écrit l'histoire, des hauteurs quelquefois vertigineuses où il transporte l'examen des faits, de sa sobriété relative, nous nous imaginons aisément sous quel jour il eût placé ces deux vastes sujets : l'apparition de Colomb en Espagne et la conquête de Grenade, entrevues comme des épisodes merveilleux dans le règne des souverains qu'ils illustrèrent. Prescott n'eût pas cependant réussi mieux que Washington Irving à captiver le lecteur par la simplicité du récit, par la vivacité des observations, par la puissance de l'intérêt, par l'exactitude dans la présentation des faits, qui sont les qualités dominantes de l'*Histoire de la vie et des voyages de Chistophe Colomb*. Ajoutons, sans

pousser plus loin ce parallèle qu'autorisa un moment la rencontre des deux historiens sur le même terrain, ajoutons que Prescott n'eût pas, à coup sûr, jeté sur le vieux héros du nouveau monde les draperies d'un style aussi aisément splendide que celui de Washington Irving. L'auteur de tant de charmants ouvrages, dans lesquels nous avons constaté, chemin courant, des tendances à s'élever dans une sphère littéraire plus haute et des prétentions, parfois justifiées, à la science de l'histoire, avait enfin touché son but. Irving eut l'avantage, sur tous les historiens originaires de l'Amérique, d'avoir, si je puis dire, préparé son lit. Populaire déjà par ses précédents écrits, il apporta au public une œuvre dont le sujet était populaire lui-même, à ce point que, dans la fièvre de succès qui salua l'apparition de la *Vie de Christophe Colomb*, on oublia les défiances qu'inspiraient les antécédents de l'auteur en face d'une œuvre aussi grande que celle-là; on négligea d'y chercher le vide de certaines pages, l'absence de méthode historique, pour n'y constater que les qualités entraînantes : la séduction du récit, le pittoresque des descriptions, l'enthousiasme légitime pour le héros de l'ouvrage. Cela suffit à établir le succès du livre, succès demeuré inattaquable, et qui donna définitivement à Irving la propriété pleine et entière de Christophe Colomb. Quelques tentatives qu'on ait faite depuis lors pour l'en dessaisir, nul n'a pu y parvenir. En Amérique, un abrégé de la *Vie de Christophe Colomb* est

passé à l'état de livre d'enseignement dans les écoles publiques. Les Américains, toujours attentifs à surenchérir quand il s'agit d'enthousiasme à l'endroit de leurs écrivains, et souvent ingénieux à trouver les formules qui atteignent le but, quand elles ne le dépassent pas, résumèrent leur opinion sur l'auteur de *Christophe Colomb* dans ce jugement, que nous acceptons avec quelques réserves : « Les États-Unis ont, dans un seul homme, leur Robertson, leur Goldsmith, leur Addisson. »

La veine était bonne pour Washington Irving; il en profita. Alexandre Everett lui avait rendu un service immense en le poussant à explorer cette mine de documents ouverte par Navarette. Il y avait trouvé l'histoire de Christophe Colomb d'abord; mais la présentation de l'illustre navigateur aux souverains espagnols pour obtenir leur protection, eut lieu pendant la croisade de l'Espagne contre les Maures. Colomb, arrivant au milieu des soucis de cette guerre fameuse, risqua fort d'être le malvenu en bien des occasions; importun tantôt, tantôt accueilli avec des sourires, selon que le sort des batailles disposait bien ou mal la reine et le roi, il dut suivre patiemment la cour dans ses pérégrinations, assister à la levée de tous les camps, changer de tente d'une nuit à l'autre, battre en retraite ou marcher en avant, assister à toutes les péripéties de cette succession de combats et de siéges, subir le contrecoup des soucis, des préoccupations, des espérances et des victoires de l'armée, voir ses chances à lui monter

ou baisser selon le résultat de la moindre escarmouche. Finalement, il fut témoin du grand événement, c'est à dire la reddition de la capitale réputée imprenable des Maures. Les recherches que Washington Irving dut faire pour suivre un à un les pas de son héros, et ne point perdre sa trace, l'obligèrent à suivre aussi, chroniques et documents en main, cette guerre contre les Maures. Le sujet était intéressant et saisissant. Arrivé au terme de ses recherches concernant Colomb, il se trouva avoir tous les matériaux nécessaires pour écrire l'histoire de la conquête de Grenade. Il prit ce fait si considérable pour la monarchie espagnole par son côté brillant et chevaleresque, et il crut, avec raison, bien faire en lui donnant une forme romanesque, que les grâces de son esprit et la vivacité de son imagination ornèrent jusqu'à la séduction. Sous le manteau d'un prétendu moine de l'ordre de San Hieronymo, il écrivit la *Chronique de la conquête de Grenade, d'après les manuscrits de fray Antonio Agapida*. La chronique est authentique; les faits de la guerre sont d'une exactitude rigoureuse; la fiction des détails est si ingénieuse et se lie si bien avec l'irréfutable vérité, qu'on s'y trompe et qu'on soupçonne à peine la fiction. Irving a eu soin de prévenir le lecteur, non de sa supercherie, mais du faible de son original pour le romanesque. « Son œuvre, dit-il en parlant des manuscrits d'Antonio Agapida, est un champ d'histoire, mais beaucoup trop envahi par les mauvaises herbes du

roman. » Washington Irving a tiré plus d'un avantage de sa fiction. En plaçant les fantaisies de sa plume sous le couvert du moine de San Hieronymo, et en l'appelant en témoignage, il lui a fait endosser une foule d'idées du temps, que l'écrivain moderne a été dispensé de combattre; il y trouvait son profit. Amoureux du succès, auquel il s'était accoutumé, Irving ménageait ainsi les susceptibilités des Espagnols, en même temps qu'il échappait au reproche, dont les piqûres lui avaient effleuré l'épiderme, de s'oublier un peu trop, pour un historien, dans les charmes du récit, sans s'élever assez souvent jusqu'à la hauteur des considérations philosophiques. Il prouva, cette fois encore, que l'histoire se réduit pour lui à des faits précis, abondants, curieux, racontés avec art et dans un beau langage. Comme l'*Histoire de Christophe Colomb*, la *Chronique de la conquête de Grenade* eut un grand retentissement. C'est, à tout prendre, un des plus heureux pastiches qu'on puisse lire; il y a là véritablement beaucoup de la simplicité et de la vivacité de Froissart.

En 1832, Washington Irving rentra dans sa patrie après une absencee de dix-sept ans, qui n'avait pas été sans profit pour la gloire intellectuelle des États-Unis, et pour l'influence incontestable que donne à un pays un rang conquis et maintenu dans la sphère des idées. Irving reçut à New York les ovations publiques les plus éclatantes. Une génération nouvelle s'était produite pendant cettel ongue absence, empressée de voir,

d'admirer ce triomphateur littéraire, qui rapportait des quatre points de l'Europe une renommée acceptée de tous, une popularité dépassant, à coup sûr, celle qu'il se fût acquise en restant sur le sol natal. Aux yeux de cette génération moins imprégnée des préjugés d'autrefois, Irving était l'homme qui avait le plus victorieusement répondu à cette injurieuse question « qui est-ce qui peut lire un livre américain? » que l'on se posa longtemps en Angleterre. L'auteur de *Christophe Colomb*, de la *Conquête de Grenade*, du *Sketch-Book*, des *Contes de l'Alhambra* put s'apercevoir qu'il y avait loin des acclamations prodiguées à son retour, au succès éphémère des lettres d'Odstyle dans le *Morning-Chronicle*, du *Salmagundi* et même de l'*Histoire de New York* par le satirique Diedrich Knickerbocker. Si Irving avait eu du goût pour les triomphes populaires, un voyage à travers les États-Unis eût été une chaîne non interrompue pour lui de manifestations, de banquets, de discours, de processions. De tous les points de l'Union il reçut des invitations pressantes; partout les tables étaient dressées, les orateurs attendaient avec impatience. Irving déclina tous ces honneurs; il venait d'acheter sur les bords de l'Hudson, à quelques milles de New York, un domaine qui avait appartenu à un des anciens Hollandais du temps de la colonisation, le vénérable Van Tassels. Il s'éprit de passion pour cette vieille demeure qu'il embellit avec un goût d'artiste en y accumulant des reliques « des glorieux jours de New Net-

herland. » Mais son imagination ardente ne se faisait pas à la vie du calme et du repos. Ses incessantes excursions en Europe avaient développé chez lui ce besoin des voyages et de courses qu'il avait ressenti dès sa plus tendre jeunesse. La nature même de son génie le poussait à demander aux expéditions lointaines et périlleuses des émotions que l'existence sédentaire ne pouvait lui donner. Cette fois, ce fut pour l'intérieur des États-Unis qu'il partit; il visita les tribus indiennes, et en 1835 publia *un Tour dans les Prairies*. Bien des années auparavant, il disait, comme pour s'excuser de ses pérégrinations en Europe, alors qu'il ressentait le plus vivement le besoin de la locomotion : « Si je n'avais été possédé que de l'amour des beaux sites, je n'aurais éprouvé qu'un médiocre désir d'aller chercher ailleurs que dans mon pays une telle jouissance (celle de voyager); car dans aucune contrée la nature n'a répandu ses merveilles avec plus de prodigalité. Des lacs imposants pareils à des océans d'argent liquide; des montagnes éclatantes des reflets du ciel; des vallées riches de leur sauvage fertilité; d'effrayantes cataractes tonnant dans leurs solitudes; des plaines sans bornes dont la verdure spontanée ondule comme les flots; de larges et profondes rivières roulant dans un solennel silence jusqu'à la mer; des forêts vierges où la végétation pousse dans toute sa magnificence; des cieux qu'allument la magie des nuages d'été et de glorieux couchers de soleil. Non, jamais un Américain n'a

eu besoin de porter ses regards au delà de sa patrie pour assister au sublime et imposant spectacle de la nature! » Washington Irving le prouva dans les admirables descriptions qui remplissent le *Tour dans les Prairies*. Autant de pages, autant de toiles d'un grand artiste, d'un poète vraiment ému devant les splendeurs de la nature. Et quel style! vrai, coloré, éloquent, s'élevant graduellement jusqu'au sublime du sujet! Véritablement, on se demande si le poète ne l'emporte pas de beaucoup, chez Irving, sur l'historien, et l'on regretterait parfois qu'il fût allé demander à d'autres cieux que les cieux de cette immense Amérique, un aliment à sa verve et à son imagination. Oui, la fibre poétique vibrait énergiquement dans son âme; mais, aux heures de calme, d'autres pensées s'agitaient, d'autres ambitions s'éveillaient en lui, et dans un passage de la citation que je vais faire, on trouve l'explication très nette de la joie qu'éprouva Irving à passer l'Atlantique. Les aspirations historiques qui le tourmentaient s'y montrent entières, et s'il ne songeait pas, à cette époque, à Christophe Colomb, à la conquête de Grenade, aux légendes d'Espagne et aux compagnons de Colomb, puisque Everett ne l'avait point encore appelé à Madrid, il sentait évidemment sourdre en lui les premiers jets de cette source qui s'épancha plus tard avec tant de vivacité et d'abondance.

L'Europe, dit-il, offre tous les charmes d'une société qui a son

histoire et sa poésie. Là, j'avais à voir les chefs-d'œuvre de l'art, les raffinements d'un monde éminemment cultivé, les coutumes antiques et locales. Mon pays natal était plein de jeunes promesses; L'Europe riche de trésors amassés par le temps. Toutes ses ruines racontaient l'histoire des âges, et chaque pierre qui tombe en poussière était une chronique. Je brûlais d'envie de fouler le théâtre de tant d'exploits célèbres; de suivre, pour ainsi dire, les traces de l'antiquité; de traîner mes pas autour du château en ruines; de méditer sur la tour qui s'écroule; de me dérober, en un mot, au positif des lieux communs du présent, et de me perdre dans la nuit des grandeurs du passé.

J'avais, outre tout cela, un désir immodéré de voir les grands hommes de la terre. Nous avons bien aussi, il est vrai, nos grands hommes en Amérique; il n'est pas une ville qui n'en soit amplement pourvue; je me suis mêlé à eux dans ma jeunesse et j'ai presque gémi de l'obscurité dans laquelle ils m'avaient précipité; car rien n'est plus funeste à un homme ordinaire que l'ombre que projette sur lui un grand homme et surtout un grand homme de petite ville. Mais j'étais curieux de voir les célébrités de l'Europe, car j'avais lu dans les ouvrages de divers philosophes, que tous les animaux avaient dégénéré en Amérique, et l'homme était de ce nombre. Un grand homme d'Europe, pensais-je, doit être en conséquence autant supérieur à un grand homme d'Amérique qu'un pic des Alpes l'est à une colline de l'Hudson, et je m'étais confirmé dans cette idée en remarquant l'importance relative et les airs de grandeur que se donnaient parmi nous plusieurs voyageurs anglais qui, m'avait-on assuré, n'étaient que de petites gens dans leur pays. Je vais donc, me disais-je, aborder cette terre des merveilles et contempler de près cette race de géants dont je suis un diminutif!

Tout Washington Irving, depuis le *Sketch-Book*, jusqu'à ses deux grands ouvrages historiques sur l'Espagne, est là, dans ces lignes : l'homme de l'humour, de la douce satire, de la curiosité; le fouilleur passionné de chroniques, l'artiste qui s'enivre au milieu des splendeurs de l'Alhambra, le voyageur qui, saturé de l'Europe, rentre dans son pays pour reprendre aussitôt son vol. Toutes les passions intelligentes qui le tourmentent, tour à tour et en même temps, on peut les compter dans ces lignes que je viens de citer : pour mieux dire, ces lignes peignent la vie tout entière d'Irving. Il y manque un mot peut-être qui achèvera le portrait de cet esprit léger et profond à la fois, capricieux et singulièrement persistant. Ce mot, c'est encore Irving lui-même qui l'écrit : « J'ai traversé, dit-il, différentes contrées et assisté à plusieurs des scènes changeantes de la vie. Je ne puis pas dire que je les aie observées avec l'œil d'un philosophe, mais plutôt avec la capricieuse attention d'un simple amateur de pittoresque, flânant d'une vitrine à l'autre d'un magasin d'estampes, tantôt m'arrêtant devant un beau dessin, tantôt devant une caricature, tantôt devant un charmant paysage. » Tel nous avons trouvé Irving jusqu'à son *Tour dans les Prairies*, tel nous le revoyons l'année suivante, dans l'ouvrage moitié romanesque, moitié archéologique sur Abottsford et l'abbaye de Newstead.

Son tour dans les prairies l'avait conduit aux confins du Far-West. Lié d'amitié avec l'un des hommes les

plus puissamment riches des États-Unis, M. John Jacob Astor, Irving avait souvent rencontré à sa table nombre d'aventuriers parmi lesquels le capitaine Bonneville, de l'armée américaine, dont la vie singulièrement mélangée de dangers, d'insouciance, d'héroïsme obscur, frappa son imagination. Des récits que lui fit Jacob Astor, qui s'était mis lui-même à la tête d'une entreprise de fourrures dans l'Ouest, des documents que lui fournirent les aventuriers ses commensaux et l'intrépide capitaine Bonneville, il composa deux ouvrages d'un intérêt palpitant : *Astoria* et *la Vie du capitaine Bonneville.* — Espérer de retrouver la biographie de Christophe Colomb et le poétique chroniqueur de la conquête de Grenade, dans ses divers ouvrages, ce serait se faire illusion; néanmoins Washington Irving est encore là à la hauteur de son talent; sa verve, son imagination, son grand art de raconter, son habileté infinie à donner une couleur de réalité aux événements les plus romanesques, toutes les qualités qui ont marqué en lui dès sa première jeunesse et l'ont aidé à gravir les rudes escarpements de la renommée se retrouvent dans ces ouvrages. Plus tard, il descendra la pente, et, sauf dans la biographie d'Olivier Goldsmith avec qui il avait d'incontestables affinités, nous le verrons, sans manquer toutefois de respect à sa gloire et à son caractère, se jeter sous prétexte d'histoire, dans de véritables spéculations littéraires, ou se les laisser imposer.

Irving, dans sa recherche à la poursuite de Colomb et des héroïques épisodes de la guerre contre les Maures, avait rencontré trois autres filons d'or dans cette mine inépuisable : les *Aventures des compagnons de Christophe Colomb* (1831), les *Contes de l'Alhambra* (1832), et les *Légendes de la conquête d'Espagne*. L'un de ces ouvrages, au moins, les *Contes de l'Alhambra*, est un chef-d'œuvre. Nécessairement les peintures si pittoresques, si exactes, si saisissantes des villes mauresques qui accompagnent le récit de la *Conquête de Grenade*, avaient obligé Washington Irving à parcourir la plus grande partie de l'Espagne, à visiter les ruines des antiques forteresses et des châteaux. Il séjourna assez longtemps à l'Alhambra; le palais favori des rois maures est tout plein des souvenirs du vieux Muley-Aben-Hassan et de l'infortuné Boabdil; c'est là qu'il acheva son œuvre sur la conquête et qu'il prit l'idée de ses *Contes de l'Alhambra*, quoiqu'il dise quelque part : « Dès ma plus tendre enfance, lorsque sur les bords de l'Hudson, j'ouvris pour la première fois les pages d'une vieille histoire espagnole sur les guerres de Grenade, cette ville m'apparut comme le sujet de mes rêves, et bien souvent je me suis promené en imagination dans les romantiques salles de l'Alhambra. » Dans ces contes, Washington Irving s'attache, comme toujours, à vouloir être historien véridique et rien qu'historien, tout en faisant la part, sans doute, aux mauvaises herbes du roman qui envahissent le champ du bon frère Antonio Agapida.

Croyons-en ce que nous en voulons croire, et tenons-nous au jugement que portera sur ce livre tout homme de goût : que roman pur ou histoire romanesque, c'est un chef-d'œuvre. Quant aux *Légendes de la conquête d'Espagne* et aux *Compagnons de Christophe Colomb*, considérons ces deux ouvrages pour ce qu'ils sont. Irving y vida le fond de son sac sur l'Espagne. Des pages charmantes et ingénieuses, quelques documents excellents, des compilations habiles, des *coups de ciseaux* adroits, comme nous pourrions dire, ne suffisent pas, toutefois, à faire une œuvre.

V

Pendant qu'il parcourait studieusement l'Espagne, Washington Irving fut arraché à ses contemplations et à ses rêveries par un ordre de son gouvernement qui le nommait (1829) secrétaire de la légation américaine à Londres, où il demeura comme chargé d'affaires jusqu'en 1831. Jamais Washington Irving n'avait songé à solliciter de fonctions publiques pour lesquelles il ne se sentit de goût en aucun temps; il accepta, néanmoins, par pressentiment peut-être des honneurs littéraires, bien autrement chers à son orgueil, qui l'attendaient en Angleterre. Il quitta avec regret l'Espagne où il devait revenir, treize ans plus tard, avec le titre d'ambassadeur. L'Angleterre, qui avait toujours singu-

lièrement apprécié le talent d'Irving ne manqua pas l'occasion de lui donner un éclatant témoignage de ses sympathies et de son admiration. L'université d'Oxford, en effet, lui offrit l'une des deux médailles en or décernées, au nom et aux frais du roi Georges IV, à la plus belle œuvre historique. L'auteur de la *Vie de Christophe Colomb* méritait cette décoration à laquelle l'université ajouta, honneur dont elle est avare, le brevet de docteur.

En 1842, les fonctions publiques dont le rêve n'avait jamais troublé son cerveau, l'arrachèrent de nouveau à sa paisible et laborieuse retraite. Il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire des États-Unis en Espagne, où il fut accueilli comme méritait de l'être l'historien des deux plus grandes épopées du règne le plus illustre peut-être de la monarchie espagnole. Il est intéressant de remarquer qu'en Amérique les hautes fonctions publiques sont réservées d'ordinaire aux influences électorales et aux meneurs du parti qui triomphe ; la faveur qui alla chercher Washington Irving dans sa retraite, était doublement honorable : elle atteignait un glorieux citoyen digne de représenter partout son pays avec éclat, et un homme qui ne s'était jamais mêlé aux ardeurs de la politique, et qui était resté lié avec les chefs de tous les partis, avec les amis de son enfance, de sa jeunesse et de son âge mûr. C'est un trait rare à noter dans la vie américaine.

Irving occupa son poste, avec la distinction qu'on

devait attendre de lui, pendant toute la durée de la présidence de M. Polk. A l'avénement du général Taylor, il se retira, quelques instances qu'on eût faites auprès de lui pour le maintenir en Espagne. Rentré, en 1846, dans son cher domaine des bords de l'Hudson, Irving ne songea plus aux voyages. Il avait payé sa dette à cette passion de sa jeunesse; il avait goûté à toutes les jouissances que peut donner la gloire sans ambition; il avait, depuis longtemps, rétabli sa fortune sur un pied honorable : l'âge gagnait son corps, sinon encore son intelligence; il avait tous les droits possibles au repos et à la paix. C'était trop lui demander que d'exiger de son cerveau la rêverie improductive et de ses doigts l'immobilité. Il se laissa tenter, écrivit, à la hâte peut-être, avec tous ses défauts sans ses qualités d'autrefois, la *Vie de Mahomet*, puis l'*Histoire des successeurs de Mahomet* (1840 et 1850). Il devait finir sa carrière par un genre de travaux vers lesquels il avait sans cesse dirigé sa vie; mais il en avait été détourné par des accidents qui furent, si je puis m'exprimer ainsi, l'aiguillon de toutes ses productions. Je l'ai dit, les événements furent pour une bonne moitié au moins dans l'œuvre littéraire de Washington Irving, pour un peu plus peut-être qu'ils n'entrent d'ordinaire dans la vie des écrivains. Romancier plus souvent qu'historien, quoique né avec les goûts, l'instinct, les mœurs d'un véritable historien, il devait remonter fatalement au niveau où tendait son intelligence dès que ce que j'appellerai volontiers les

distractions de son esprit ne le tenteraient plus. C'est ce qui arriva à Irving. Le repos lui eût mieux convenu que l'activité au moment où il écrivait ses derniers ouvrages ; mais, pour sa gloire peut-être, nous eussions mieux aimé lui revoir son ancienne activité que ce repos obligé : les voyages, les aventures lui eussent mieux réussi sans doute, l'eussent mieux inspiré que ne l'inspirèrent les heures de loisir, de bonheur et de réflexion qu'il consacra à écrire la *Vie de Washington*, le plus faible, à coup sûr, de ses ouvrages, conçu sans plan arrêté avec un enthousiasme patriotique, mais dans lequel la profusion des détails rend l'ensemble obscur et pénible. Irving mourut, laissant inachevé ce livre, pour la continuation duquel je ne sache pas qu'on ait trouvé des matériaux suffisamment coordonnés, et qu'aucun écrivain, je crois, ne voudrait poursuivre, à ses risques et périls, d'après le système adopté par Washington Irving.

VI

Tel fut cet écrivain, hors ligne à tout prendre, qui eût tenu une grande et belle place dans toutes les littératures, et que nous avons apprécié avec le goût particulier que ses œuvres nous ont toujours inspiré. En effet, on ne se défend pas de sympathie et d'admiration pour un écrivain doué d'un tempérament essentielle-

ment poétique, d'un sentiment très vif de la beauté, d'une promptitude d'observation que ne trahissait jamais l'art de rendre ses impressions; bien armé contre les ridicules dont pas un ne lui échappait, comique sans amertume et sans colère, incapable d'une vulgarité de pensée ou de langage, d'un bon sens rare, d'une candeur d'enfant. Joignez à ces qualités d'une marque particulière un style d'une aisance et d'une pureté incomparables en Amérique, et auquel Prescott a pu attribuer sans exagération, « un charme magique » : n'est-ce pas assez pour placer bien haut un écrivain digne de faire souche, et qui, malgré l'expansion soudaine et récente de la littérature américaine, est resté original, que personne n'avait devancé, et qu'aucun de ceux qui ont tenté de l'imiter n'ont pu atteindre?

Si comme historien, il manque de cette autorité qui fixe la science; s'il n'a ni les préoccupations philosophiques un peu excessives de Bancroft; s'il n'a pas la rigidité de Hildreth; s'il n'apporte pas dans le développement de ses sujets la passion emphatique de Motley; s'il ne possède pas l'esprit d'examen de Prescott, de qui il se rapproche par certaines qualités brillantes; s'il n'est pas dominé par l'austère souci de l'américanisme outré d'Emerson et de quelques autres historiens et moralistes américains contemporains, Washington Irving a un caractère qui, sans le placer toujours au niveau de ces éminents écrivains, le rend plus sédui-

sant que la plupart d'entre eux : il a la sensibilité vive et le don du récit. Chroniqueur avant tout, il possède le goût du détail, et aussi la manie de l'exactitude, de la couleur; il entre dans l'histoire en poète; une physionomie, une armure, un site, un épisode dramatique, le saisissent et l'émeuvent; il lâche aussitôt la bride, non pas tant à son imagination, car il n'abandonne jamais la voie de la vérité, qu'à son cœur ou à son esprit. C'est un Walter Scott contenu et réservé, ne voulant pas être romancier, et paraissant l'être lors même qu'il l'est le moins. C'est un écrivain fait pour la popularité. Il l'eût conquise à coup sûr, quand même la fortune ne la lui eût pas ménagée dès sa première tentative, et il est destiné à la garder longtemps.

Xavier Eyma.

INTRODUCTION

Quoique cette histoire porte le nom du vénérable Fray Antonio Agapida, elle est à proprement dire un supplément ajouté aux fragments qui restent de son ouvrage. On peut se demander qui est cet Agapida dont le nom est cité avec tant de respect et qui ne se trouve dans aucun catalogue des auteurs espagnols? Répondre à la question est délicat. Il paraît avoir été un de ces infatigables écrivains qui ont rempli de leurs œuvres les bibliothèques des couvents et des églises en Espagne, sans avoir jamais rêvé que leurs manuscrits pussent arriver à l'impression. Évidemment, celui-ci a été fort bien et minutieusement renseigné sur les particularités des guerres, entre ses compatriotes et les Maures;—son

œuvre est un champ d'histoire, mais beaucoup trop envahi par les mauvaises herbes du roman.

Son zèle chaleureux pour la cause de la foi catholique lui vaut d'être considéré comme un modèle des bons vieux chroniqueurs orthodoxes qui rappelaient, avec un si pieux enthousiasme, les triomphes réunis de la croix et de l'épée. Il est très regrettable, cependant, que ses manuscrits déposés dans les bibliothèques de différents couvents, aient été dispersés pendant les dernières convulsions de l'Espagne; si bien qu'on n'en peut retrouver que des fragments détachés. Ces fragments, toutefois, sont trop précieux pour qu'on les laisse tomber dans l'oubli, car ils renferment plus d'un fait curieux qui ne se trouve dans aucune autre histoire.

Dans l'ouvrage suivant, le texte des manuscrits du vénérable Fray Antonio sera suivi, bien qu'il ne soit pas entier; mais il sera complété, étendu, illustré et corroboré par des citations empruntées aux divers auteurs espagnols et arabes qui ont traité ce sujet, et dont les manuscrits sont conservés avec soin dans la bibliothèque de l'Escurial.

Avant de commencer cette histoire, il paraît utile de faire connaître l'opinion de quelques-uns des plus savants et des plus religieux historiographes des premiers temps sur cette guerre. Marinus Sicu-

lus, historien de Charles-Quint, la déclare une guerre destinée à venger les anciennes injures infligées aux chrétiens par les Maures, à reconquérir le royaume de Grenade, et à étendre le nom et la gloire de la religion chrétienne (1).

Estevan de Garibay, un des plus distingués parmi les historiens espagnols, considère cette guerre comme un acte de divine clémence envers les Maures, afin que ces barbares et ces infidèles qui s'étaient courbés pendant tant de siècles sous l'oppression diabolique de la secte absurde de Mahomet, pussent enfin reconnaître la foi chrétienne (2).

Le père Mariana, un vénérable jésuite aussi, et le plus célèbre historien de l'Espagne, considère la passagère domination des Maures comme une expiation infligée à la nation espagnole pour ses iniquités; mais il tient la triomphante guerre de Grenade comme une récompense du ciel, pour le grand acte de bienfaisance, c'est à dire l'établissement du glorieux tribunal de l'inquisition : « A peine, dit le vénérable père, ce saint-office eut-il ouvert ses portes sur l'Espagne, qu'il en jaillit une lumière éclatante. Ce fut alors que, par une divine faveur, la nation

(1) Lucio Marino Siculo, *Cosas memorabiles de España*, lib. xx.

(2) Garibay, *Compend. Hist. España*, lib. xviii, c. 22.

grandit en puissance, et se vit en état de renverser et d'écraser la domination des Maures (1). »

Après avoir cité ces hautes et vénérables autorités qui permettent de considérer cette guerre sous l'aspect d'une de ces pieuses expéditions appelées croisades, nous avouons en avoir dit assez pour engager le lecteur chrétien à nous suivre sur les champs de bataille et à nous accompagner jusqu'au dénoûment de la lutte.

(1) Mariana, *Hist. España*, lib. xxv, c. 50.

CHAPITRE I

DU ROYAUME DE GRENADE ET DU TRIBUT QU'IL PAYAIT A LA COURONNE DE CASTILLE.

L'histoire de ces sanglantes et déplorables guerres, observe Fray Antonio Agapida, de ces guerres qui ont rempli le monde de bruit et d'épouvante et ont décidé de la destinée de puissants empires, a toujours semblé offrir un sujet digne de la plume du philosophe et des études du sage. Que sera donc alors l'histoire d'une guerre sacrée, mieux encore, d'une sainte croisade, engagée par les souverains les plus dévoués à la foi catholique, pour faire rayonner d'un éclat nouveau la lumière de la vraie foi, au milieu des ténèbres qui obscurcissaient l'une des plus belles contrées du globe? Écoutez donc : du fond de ma cellule solitaire, je vous raconterai les épisodes de la conquête de Grenade; je vous montrerai le chrétien couronné et l'infidèle au turban se disputant pied à pied chaque pouce du beau pays de l'Andalousie, jusqu'à ce que le croissant, symbole d'un abominable paga-

nisme, fut renversé dans la poussière et qu'à sa place s'éleva la croix bénie, l'arbre de notre rédemption.

Plus de 800 ans s'étaient écoulés depuis que l'envahisseur, sorti de l'Arabie, avait mis le sceau à la perdition de l'Espagne, par la défaite de don Roderick, le dernier des rois goths. Dans la période qui s'était écoulée depuis ce désastre, les princes chrétiens avaient peu à peu, graduellement, reconquis les royaumes perdus, à l'exception d'un seul, le puissant territoire de Grenade qui restait encore sous la domination des Maures.

Ce célèbre royaume était situé au sud de l'Espagne ; il s'étendait aux bords de la Méditerranée et était défendu du côté du continent par des montagnes hautes et escarpées, formant au milieu d'elles de profondes et verdoyantes vallées dont la riche fertilité compensait largement la stérilité des cimes qui les dominaient.

Au centre de ce royaume, couchée, pour ainsi dire, dans le sein de la Sierra Nevada aux sommets neigeux, s'élevait la ville de Grenade. Elle couvrait les cimes de deux hautes collines, séparées par une riche vallée où roule la rivière Darro. L'une de ces collines était couronnée par le palais du roi et la forteresse de l'Alhambra qui pouvait, entre ses tours et ses retranchements, contenir quarante mille hommes. Une tradition mauresque raconte que le roi qui a bâti cette masse colossale était versé dans les sciences occultes, et qu'il tirait de ses fourneaux d'alchimiste l'or et l'argent dont il avait besoin pour accomplir son œuvre (1). Et certes, jamais édifice n'avait été construit dans un style à la fois plus magnifique et plus barbare : l'étranger qui, même aujourd'hui,

(1) Zurita, liv. xx, c. 42.

erre à travers ces cours désertes et silencieuses, à travers ces salles en ruine regarde avec étonnement ces dômes dorés et dentelés, ces décorations luxueuses gardant encore leur splendeur et leur beauté en dépit des ravages du temps.

En face de cette colline sur laquelle s'élevait l'Alhambra était une colline rivale, au sommet de laquelle se trouvait un large plateau couvert de maisons, peuplé d'habitants et commandé par une forteresse appelée l'Alcazaba. Sur les versants de cette élévation, se voyaient des habitations au nombre de 70,000, séparées par des rues étroites et de petites places, selon la coutume des cités mauresques. Ces maisons avaient des cours intérieures et des jardins; des fontaines et des ruisseaux courants y entretenaient la fraîcheur, et partout étaient plantés des orangers, des citronniers et des grenadiers; si bien que tous les édifices de la cité, se dressant l'un au dessus de l'autre sur les flancs de la colline, présentaient l'apparence d'une cité et d'un bosquet, spectacle délicieux aux regards! Le tout était entouré de hautes murailles de trois lieues de circuit, percées de 12 portes et défendues par 1,030 tours. La cité, par son élévation et le voisinage de la Sierra Nevada couronnée de neiges perpétuelles, ne ressentait pas les brûlantes ardeurs de l'été, et tandis que toutes les autres villes haletaient sous l'accablante chaleur de la canicule, les brises les plus suaves se jouaient à travers les salles de marbre de Grenade.

L'orgueil de la cité, c'était sa *vega*, c'est à dire une plaine dont la circonférence n'avait pas moins de 37 lieues, et qui était enclavée dans d'altières montagnes, vaste jardin de délices, sans cesse raffraîchi par l'eau de nombreuses fontaines et par les méandres argentés du Xenil. Les Maures, par un travail ingénieux, avaient divisé les eaux de cette

rivière en mille et mille canaux qui serpentaient çà et là dans la plaine; aussi régnait-il dans toute cette heureuse région une prospérité extraordinaire, et ses habitants se plaisaient à l'embellir comme s'il se fût agi d'une maîtresse préféférée. De toutes parts ce n'était que vignes et vergers, broderies de fleurs, épis ondulents au souffle du zéphir. Orangers, citronniers, figuiers et grenadiers se mêlaient à de vastes plants de mûriers donnant une ample récolte de la soie la plus belle. Les vignes s'enlaçaient aux branches des arbres; les grappes formaient une couronne à la cabane du paysan, et à travers le bosquet résonnait toujours joyeuse la chanson perpétuelle du rossignol.

En un mot, la terre était si belle, l'air si pur, le ciel si resplendissant, que les Maures s'imaginaient que le paradis de leur prophète était situé dans cette partie du ciel qui s'étendait au dessus du royaume de Grenade (1).

Les infidèles avaient joui paisiblement de la possession de ce riche et joyeux territoire, à deux conditions : la première de payer au souverain de Castille et de Léon un tribut annuel de 2,000 doublons ou pistoles d'or, la seconde de rendre 1,600 captifs chrétiens ou, à défaut de captifs, de livrer un nombre égal de Maures qui devaient alors devenir esclaves. le tout devant être remis au roi chrétien dans la ville de Cordoue (2).

A l'époque où commence cette chronique, Ferdinand et Isabelle de glorieuse mémoire, régnaient sur le royaume-uni de Castille, de Léon et d'Aragon, et Muley-Aben-Hassan était assis sur le trône de Grenade; ce Muley-Aben-Hàssan

(1) Juan Botero Benes, *Relaciones universales del mundo.*

(2) Garibay, *Compend.*, lib. IV, c. 25.

avait succédé à son père Ismael en 1465, alors que Henri IV, frère et prédécesseur immédiat de la reine Isabelle, était roi de Castille et de Léon. Il était de la race illustre de Mohammed-Aben-Alamar, le premier roi maure de Grenade. Devenu plus puissant que tous ses ancêtres, il avait augmenté son pouvoir à mesure que les autres souverains maures tombaient sous la main puissante des chrétiens. Nombre de cités et places fortes, des royaumes contigus à Grenade, avaient refusé de se soumettre à la domination chrétienne et s'étaient, de leur propre volonté, mis sous la protection de Muley; aussi son territoire s'accroissait-il chaque jour en richesse, en étendue et en population; son sceptre dominait quarante cités et quatre-vingt-dix-sept forteresses, sans parler d'un grand nombre de bourgs et de villages défendus par des châteaux formidables. Mais plus les possessions de Muley s'étendaient et plus grandissait son ambition.

Le tribut d'argent et de captifs avait été régulièrement payé par son père Ismael; Aben-Hassan avait lui-même assisté une fois à Cordoue au paiement de cette dette. Il avait supporté les insultes et les railleries des hautains Castillans, et ce fier enfant de l'Afrique, indigné de ce qu'il considérait comme un opprobre pour sa race, sentait bouillonner son sang dans ses veines toutes les fois qu'il se rappelait cette scène humiliante. A peine monté sur le trône, il refusa le tribut, et il suffisait de lui en parler pour exciter en lui un transport de rage.

« C'était un fier et belliqueux infidèle, » dit Fray Antonio Agapida. Son antipathie contre la sainte foi chrétienne s'était déjà signalée dans une bataille que livra son père, et le même esprit d'hostilité diabolique éclata dans ce refus de payer le plus juste de tous les tributs.

CHAPITRE II

COMMENT LES CATHOLIQUES SOUVERAINS FIRENT RÉCLAMER AUX MAURES LES ARRÉRAGES DES TRIBUTS, ET DE LA RÉPONSE DES MAURES.

En l'année 1478, un cavalier espagnol, d'une taille imposante et d'une fière allure arriva aux portes de Grenade comme ambassadeur des souverains catholiques, afin d'exiger le paiement du tribut. Il se nommait Don Juan de Vera; c'était un chevalier plein de zèle et de piété, ardent pour la foi et fidèle à la couronne. Il était bien monté, armé de pied en cap, et suivi d'une escorte peu nombreuse, mais bien équipée.

Les Maures virent d'un œil jaloux cette petite troupe de chevaliers, alors qu'avec cette orgueilleuse attitude qui distingue les seigneurs espagnols, elle franchit la célèbre porte d'Elvira. Ils furent frappés de la sévérité du visage de Don Juan de Vera; ils constatèrent dans toute sa démarche un chevalier habitué à soutenir hardiment ses droits par les armes : il était venu, disaient-ils, dans l'intention

de défier les cavaliers maures, soit pour un tournoi, soit pour une de leurs célèbres joutes aux roseaux. Car c'était alors la coutume entre les guerriers des deux nations de se livrer, pendant les trêves, à ces combats courtois et chevaleresques. Mais en apprenant que Vera était venu pour exiger un tribut dont le seul nom irritait leur monarque, ils se dirent qu'il ne fallait rien moins qu'un chevalier d'une force aussi remarquable pour se charger d'une pareille ambassade.

Muley-Aben-Hassan reçut le chevalier, assis sur un trône magnifique, entouré des grands de sa cour : c'était dans la salle des ambassadeurs, l'une des plus somptueuses parties de l'Alhambra. Lorsque Don Juan de Vera eut expliqué sa mission, un sourire hautain et amer contracta les lèvres du fier monarque : « Dites à vos souverains, » s'écria-t-il, « que les rois de Grenade qui avaient coutume de payer un tribut en argent à la couronne de Castille, sont morts il y a longtemps. Aujourd'hui notre fabrique de monnaies ne bat plus que des lames de cimeterre et des fers de lance. »

Don Juan de Vera écouta avec une froide courtoisie le défi caché dans cette réponse hautaine : car c'était un hardi soldat et un preux ennemi des infidèles, et il avait compris qu'il y avait du sang dans les paroles du Maure. Il sortit, grave et solennel de la salle d'audience, conservant d'ailleurs toutes les formes de l'étiquette. Puis, passant dans la cour des Lions, et jetant un regard sur la fameuse fontaine dont elle est ornée, il se mit à discuter avec quelques courtisans sur certains mystères de la foi catholique.

Les arguments mis en avant par ces infidèles, dit Fray Antonio Agapida, excitèrent la pieuse indignation du chevalier très chrétien : mais il se contint encore dans les

limites d'une gravité pleine d'orgueil, appuyé sur le pommeau de son épée, et regardant avec un indicible mépris les misérables disputeurs qui l'entouraient. Les infidèles, dans leur ignorance, redoublèrent leurs attaques contre le fier chevalier, s'imaginant l'avoir complétement vaincu dans cette discussion; mais Jean de Vera gardait en réserve un argument auquel ils étaient peu préparés; car l'un d'eux, de la race des Abencerages, ayant osé, en ricanant, mettre en doute l'immaculée conception de la sainte Vierge, le chevalier catholique ne put se contenir plus longtemps. Et d'uue voix forte, il cria à l'infidèle qu'il avait menti, puis levant le bras en même temps, il le frappa à la tête du fourreau de son épée.

En un instant la cour des Lions retentit du fracas des armes, et ses fontaines auraient été teintes de sang, si Muley n'avait entendu tout ce tumulte; il défendit que l'on recourût à la violence, déclarant que la personne de l'ambassadeur était sacrée, tant qu'il se trouvait dans ses États.

L'Abencerage conserva dans son cœur le souvenir de cette insulte, en attendant que vint le jour de la vengeance : quant à l'ambassadeur, il pria la sainte Vierge de lui fournir l'occasion de venger sur la tête de l'infidèle l'outrage fait à l'immaculée conception. Avant son départ, un cimeterre lui fut envoyé par le roi; la lame était du plus fin acier de Damas, la poignée en agate enrichie des pierres les plus précieuses, et la garde en or. De Vera la tira, et remarquant l'admirable trempe de la lame, il dit : « Sa Majesté m'a donné là une arme tranchante; j'espère qu'un moment viendra où je pourrai lui montrer que je sais me servir de son royal présent. »

Don Juan de Vera et ses compagnons, pendant leur court

séjour à Grenade, étudièrent la force et la situation des Maures avec des yeux de guerriers habiles. Ils virent qu'ils étaient bien préparés pour les hostilités. Leurs murailles et leurs tours étaient excessivement forts, en bon ordre, et garnis de canons et autres pièces de grosse artillerie; leurs magasins étaient remplis de munitions de guerre; ils avaient une troupe immense de fantassins, avec des escadrons de cavalerie tout prêts à prendre la campagne et à soutenir une guerre ou offensive ou défensive. Les guerriers chrétiens constatèrent tout cela sans effroi; leurs cœurs se gonflèrent plutôt d'émulation à la pensée de se rencontrer avec un ennemi si digne. En traversant lentement la ville à leur départ, ils regardèrent avidement les palais somptueux et les riches mosquées; les bazars (alcayceria) remplis de soies, de draps d'or et d'argent, de bijoux, de pierres précieuses, et autres marchandises de luxe de tous les pays; et ils désiraient vivement le jour où toute cette richesse serait le butin des soldats de la foi, et où à chaque pas leurs coursiers s'enfonceraient jusqu'au jarret dans le sang des infidèles. Don Juan de Vera et sa petite troupe continuèrent leur marche à travers la campagne jusqu'à la frontière chrétienne. Chaque village était bien fortifié, la vega parsemée de tours de refuge pour les paysans, les défilés des montagnes gardés par un château fort, et sur chaque hauteur un corps de garde. Quand les chrétiens passèrent sous les forteresses, lances et cimeterres étincelèrent, et les sentinelles en turban, semblaient leur jeter des regards de haine et de défi. Il était évident qu'une guerre avec ce royaume serait une guerre de péril; et de vigoureuses expéditions, une guerre où chaque poste serait conquis avec du sang et conservé avec la plus grande difficulté. L'esprit guerrier

des chevaliers s'allumait à cette pensée, et ils étaient impatients de commencer les hostilités. « Ce n'était pas la soif de rapine et de vengeance qui les excitait, » dit Antonio Agapida, « mais une pure et sainte indignation que chaque chevalier espagnol ressentait en voyant ce superbe domaine qui avait appartenu à leurs ancêtres, en la possession des infidèles. Il était impossible, » ajoute-t-il, « de contempler cette délicieuse campagne, sans désirer de la voir rendue à la vraie foi, et rentrée dans le domaine des rois chrétiens. »

CHAPITRE III

COMMENT LES MAURES SE DÉTERMINÈRENT A DÉCLARER LES PREMIERS LA GUERRE.

Les souverains de Castille auraient répondu au défi que leur avait ainsi jeté le fier roi des Maures, par le tonnerre de leur artillerie; mais ils s'étaient engagés dans une guerre avec le Portugal, et dans des contestations avec leurs propres nobles. La trève qui avait existé depuis bien des années entre les deux nations continua donc; le prudent Ferdinand se réserva le refus de payer tribut comme un bon prétexte, quand le moment de faire la guerre serait venu. Au bout de trois ans, la lutte avec le Portugal était terminée, et les révoltes des nobles réprimées pour la plupart. Les souverains de Castille purent alors s'occuper de ce qui avait été l'objet de leur ambition depuis l'union de leurs couronnes : la conquête de Grenade, et l'expulsion complète des Maures de l'Espagne.

Ferdinand, dont le zèle pieux était vivifié par des motifs

de politiqne temporels, regardait *d'un œil de convoitise le riche territoire des Maures* couvert d'innombrables hameaux et de cités. Il résolut de poursuivre la guerre avec patience et persévérance, prenant ville après ville, forteresse après forteresse, et graduellement enlevant tous les obstacles, avant de s'attaquer à la capitale mauresque. « J'arracherai les grains *un à un de cette grenade,* » disait le prudent Ferdinand.

Muley-Aben-Hassan connaissait les intentions hostiles du roi chrétien, mais il se sentait confiant dans ses moyens de résistance; il avait amassé de grandes richesses pendant un règne paisible; il avait consolidé les moyens de défense de son royaume, et fait venir des troupes auxiliaires de la Barbarie. En outre, il avait conclu des traités avec les princes africains, qui s'engagèrent à l'assister avec des renforts en cas de nécessité. Ses sujets avaient le cœur courageux, l'esprit ardent, la main vaillante.

Accoutumés aux exercices de la guerre, ils combattaient avec dextérité à pied; mais pardessus tout ils étaient d'habiles cavaliers, soit qu'ils fussent lourdement armés, et complétement équipés, ou légèrement montés, *à la geneta,* avec une simple lance et un bouclier. Ils supportaient la fatigue, la faim et la soif sans se plaindre; toujours prêts à l'appel du roi, ils étaient résolus à défendre leurs villes.

Ainsi préparé à la guerre, Muley-Aben-Hassan se décida à devancer le prudent Ferdinand et à frapper le premier coup. Parmi les clauses de la trêve qui existait entre eux, il y en avait une singulière, qui permettait à l'un ou à l'autre parti de faire des incursions snbites sur les hameaux et forteresses, pourvu que ce fût fait furtivement, et par stratagème, sans déplacement de bannières, ni son de trompette, ni campements ré-

guliers, et pourvu que cela ne durât pas plus de trois jours (1). Ce fut là l'occasion de nombreux assauts dans lesquels, châteaux et forteresses furent pris par surprise, et à la pointe de l'épée. Depuis longtemps, cependant, aucun outrage n'avait été commis de la part des Maures, et les villes chrétiennes sur la frontière s'étaient accoutumées à une sécurité voisine de la négligence. Muley-Aben-Hassan s'occupait de choisir autour de lui la place qu'il attaquerait, lorsqu'on lui apporta la nouvelle que la forteresse de Zahara était faiblement approvisionnée, et que son alcade négligeait ses devoirs. Ce poste important situé sur la frontière, entre Ronda et Medina Sidonia, était bâti sur le sommet d'nne montagne rocheuse, et dominé par un château fort sur une falaise d'une hauteur si prodigieuse, qu'on le disait au dessus du vol de l'oiseau, ou du passage des nuages. Les rues et quelques maisons étaient de simples excavations creusées dans le roc. La ville n'avait qu'une porte ouvrant à l'ouest, et défendue par des tours et des remparts; le seul chemin conduisant à cette forteresse était taillé dans le roc, et si escarpé en de certains endroits, qu'il ressemblait à un escalier brisé. Telle était la position de la forteresse de Zahara, qu'elle semblait défier toute attaque, et était devenue si proverbiale dans toute l'Espagne, qu'une femme d'une vertu inaccessible, était appelée une Zahareña. Mais la ville la plus forte, et la vertu la plus sévère ont leurs côtés faibles, et demande à être gardée avec une vigilance extrême. Que les guerriers et les femmes soient avertis par le sort de Zahara!

(1) Zurita, *Annales de Arragon*, lib. xx, c. 41. — Mariana, *Hist. de España*, lib. xxv, c. 1.

CHAPITRE IV

EXPÉDITION DE MULEY-ABEN-HASSAN CONTRE LA FORTERESSE DE ZAHARA.

C'était en l'année de Notre Seigneur, mil quatre cent quatre-vingt un, quelques jours après la fête de Noël, que Muley-Ben-Hassan fit sa fameuse attaque sur Zahara. Les habitants dormaient profondément; même les sentinelles avaient déserté leurs postes et cherché un abri contre une tempête qui durait depuis trois jours, car il paraissait peu probable qu'un ennemi s'aventurât au dehors par un tel déchaînement des éléments. Mais les mauvais esprits travaillent mieux pendant l'orage, dit le digne Antonio Agapida, et Muley-Ben-Hassan trouva un pareil temps très propice pour ses intentions diaboliques. Dans le milieu de la nuit, une clameur s'éleva entre les murailles de Zahara, plus affreuse que celle de la tempête; le cri : « les Maures! les Maures! » résonna à travers les rues, mêlé au choc des armes, aux gémissements et aux acclamations de victoire.

Muley-Ben-Hassan à la tête d'une troupe puissante, avait quitté précipitamment Grenade, et passé sans être vu à travers les montagnes, grâce à l'obscurité de la tempête. Pendant que l'orage chassait la sentinelle de son poste, et mugissait autour des tourelles et des remparts, les Maures plantaient leurs échelles de siége, et montaient tranquillement dans la ville et dans le château. La garnison ne soupçonnait encore aucun danger, que déjà le massacre commençait dans l'intérieur des murailles. Il semblait aux habitants effarés que les démons des airs étaient venus sur les ailes du vent, et avaient pris possession des tours et des tourelles. Le cri de guerre résonnait de tous côtés; on y répondait d'en haut, d'en bas, sur les remparts du château, dans les rues de la ville; l'ennemi était partout, enveloppé dans l'obscurité, mais agissant de concert à l'aide de signaux convenus d'avance. Réveillés en sursaut, les soldats furent arrêtés, et massacrés, au moment où ils s'élançèrent de leurs quartiers; s'ils s'échappaient, ils ne savaient où s'assembler, ni où frapper. Quand les lumières apparurent, le cimeterre étincelant faisait son ouvrage meurtrier, et tous ceux qui essayaient de résister tombaient sous ses coups. En peu de temps la lutte fut terminée. Ceux qui n'étaient pas tués se réfugièrent dans les cachettes de leurs maisons, ou se rendirent comme captifs. Le bruit des armes cessa, et l'orage continua de gronder, mêlé de temps en temps aux cris des soldats maures, errant à la recherche du butin. Pendant que les habitants tremblaient pour leur sort, une trompette résonna à travers les rues, les sommant tous de se rassembler sans armes sur la place publique; là, ils furent entourés de soldats et gardés jusqu'au jour. Quand le jour parut, c'était pitié de voir cette communauté, naguère si pleine de pros-

périté, maintenant entassée pêle-mêle sans distinction d'âge, de rangs ou de sexe, et presque sans vêtements, pendant la rigueur d'un orage d'hiver. Le violent Muley-Ben-Hassan resta sourd à leurs prières et remontrances, et ordonna de les emmener captifs à Grenade. Après avoir laissé une forte garnison dans la ville, et dans le château, il revint en sa capitale à la tête de ses troupes excitées par la victoire, chargées de dépouilles, et portant en triomphe les drapeaux pris à Zahara. Pendant qu'on faisait des préparatifs de joutes et autres fêtes pour célébrer cette victoire sur les chrétiens, les captifs de Zahara arrivèrent. C'était une troupe misérable d'hommes, de femmes et d'enfants, épuisés de fatigue, abattus par le désespoir et menés comme un troupeau de bétail par les soldats maures. L'indignation du peuple de Grenade fut grande. Des vieillards qui avaient déjà été témoins des calamités de la guerre, prévoyaient de nouveaux soucis. Les femmes serrèrent leurs enfants contre leur sein, en voyant les enfants de Zahara expirant dans les bras de leurs mères. De toutes parts s'élevaient des accents de pitié pour ces malheureux, et des imprécations contre la cruauté du roi. Les préparatifs pour les fêtes furent interrompus, et les viandes apprêtées pour fêter les vainqueurs furent distribuées parmi les captifs. Les nobles et les alfaquis ou docteurs de la loi, cependant, se rendirent à l'Alhambra pour féliciter le roi, car quelque orage qui gronde dans les régions humbles de la société, il ne monte que des nuages d'encens jusqu'à l'auguste éminence du trône. A cette occasion, cependant, une voix s'éleva du milieu de cette foule obséquieuse, qui éclata comme une bombe aux oreilles de Muley-Ben-Hassan. « Malheur! dit-elle, malheur à Grenade! son heure de déso-

lation s'approche! Les ruines de Zahara vont retomber sur nos têtes! Mon esprit me dit que la fin de notre empire est proche. » Tous les assistants reculèrent d'effroi et laissèrent le dénonciateur seul au centre de la salle. C'était un vieillard portant le rude habillement de derviche; les années avaient courbé sa taille, mais n'avaient pas éteint le feu de son âme, qui brillait d'un éclat sinistre à travers ses yeux. Il était, disent les historiens arabes, un de ces saints hommes appelés *santons*, qui passent leur vie à prier, à méditer, jusqu'à ce qu'ils atteignent la pureté d'âme des saints et le don de vue des prophètes. « Il était, » dit Antonio Agapida, avec indignation, « un fils de Belial, un de ces infidèles fanatiques, possédés du démon, à qui on permet quelquefois de dire la vérité à leurs concitoyens, pourvu qu'elle ne soit pas valable. » La voix du *santon* retentit dans la vaste salle de l'Alhambra, et frappa d'effroi tous les adulateurs de Muley-Ben-Hassan qui seul ne s'émut point; il regarda le vieux prophète avec mépris, et traita ses prédictions comme celles d'un insensé. Le *santon* sortit de la demeure royale, parcourut les rues et places de la ville, en gesticulant avec frénésie, et en criant partout : « La paix est rompue, la guerre d'extermination est commencée; malheur, malheur à Grenade! sa chute est prochaine! la désolation habitera ses palais; ses guerriers tomberont sous le fer, et ses enfants et ses vierges seront emmenés en captivité. Grenade subira le même sort que Zahara! » La terreur s'empara du peuple, car il croyait ces paroles inspirées du ciel. Il se cacha dans ses demeures, comme dans un temps de deuil public; ou s'il sortait, c'était pour se rassembler en groupes dans les rues, s'entretenir en tremblant des tristes présages, et maudire la précipitation et la cruauté de Muley-

Ben-Hassan. Le roi des Maures ne s'intimida pas de ces murmures; sachant que son exploit attirerait sur lui la vengeance des chrétiens, il abjura toute retenue, et essaya de surprendre Castellar et Olvera; mais en vain. Il envoya aussi des alfaquis aux puissances de la Barbarie, les avertissant que l'épée était tirée, et les invitant à défendre avec lui le royaume de Grenade et la religion de Mahomet contre la violence des chrétiens.

CHAPITRE V

EXPÉDITION DU MARQUIS DE CADIX CONTRE ALHAMA.

L'indignation du roi Ferdinand fut grande quand il apprit le sort de Zahara, surtout parce que son intention de frapper le premier coup dans cette guerre était prévenue. Il se flattait de sa politique profonde et prudente, et il n'y a rien que les rois politiques pardonnent aussi peu que d'être devancés par un adversaire. Il manda aussitôt à tous les adelantados, alcaydes ou gouverneurs militaires de la frontière, de déployer la plus grande vigilance sur leurs postes, et de se préparer à porter le fer et le feu sur les territoires des Maures. Il envoya en même temps des religieux de différents ordres exciter les chevaliers de la chrétienté à prendre part à la sainte croisade qu'il préparait contre les infidèles. Parmi les nombreux et vaillants cavaliers qui se rallièrent autour du trône de Ferdinand et Isabelle, un des plus renommés pour les armes et du rang le plus élevé, était

don Rodrigue Ponce de Léon, marquis de Cadix. Comme il fut le champion le plus distingué de cette sainte guerre, et commanda dans la plupart de ces batailles, il est nécessaire de donner sur lui quelques détails particuliers. Il naquit en 1443, de la vaillante race de Ponce, et dès sa plus grande jeunesse, il s'était illustré sur les champs de bataille. D'une taille moyenne, mais d'une force de tempérament extraordinaire, et capable de supporter les plus grandes fatigues. Ses cheveux et sa barbe étaient rouges et bouclés, sa figure était ouverte et loyale, très colorée et légèrement marquée de petite vérole. Il était sobre, chaste, courageux, vigilant, un maître juste et généreux envers ses vassaux, franc et noble dans les relations avec ses égaux; affectueux et fidèle avec ses amis; violent et terrible, quoique magnanime envers ses ennemis. Il était considéré comme le modèle de la chevalerie de son temps, et fut comparé par les historiens contemporains à l'immortel *Cid*. Le marquis de Cadix avait de vastes possessions dans la plus fertile partie de l'Andalousie, comprenant plusieurs villes et châteaux, et pouvait lever une armée parmi ses seuls vassaux et dépendants. En recevant les ordres du roi, il brûla de se distinguer par quelque soudaine incursion dans le royaume de Grenade, qui donnerait un brillant début à la guerre et consolerait les souverains de l'insulte qu'ils avaient reçue par la prise de Zahara. Comme ses domaines étaient près des frontières mauresques et étaient sujets à de fréquentes invasions, il avait parmi ses soldats nombre d'*adalides* ou batteurs d'estrades, plusieurs d'entre eux étant des Maures convertis. Il envoya ceux-ci dans toutes les directions pour espionner les mouvements de l'ennemi et pour se procurer toutes sortes d'informations, important à la sécurité de la frontière. Un de

ces espions vint à lui, un jour, dans sa ville de Marchena, et l'informa que la ville mauresque d'Alhama était très peu gardée. C'était une place riche et populeuse, à quelques lieues de Grenade, et située sur une hauteur rocheuse, presque entourée par un fleuve et défendue par une forteresse à laquelle on ne pouvait avoir accès que par un chemin escarpé et rapide. Sa force naturelle et la position de cette place cachée, pour ainsi dire, au fond du royaume, expliquent la sécurité négligente qui poussa alors à l'attaque. Pour savoir au juste l'état de la forteresse, le marquis expédia en secret un vieux soldat en qui il avait grande confiance. Il se nommait Ortega de Prado; c'était un homme d'une grande activité, courageux et perspicace, et capitaine d'escaladores (soldats employés à escalader les murs d'une forteresse). Ortega s'approcha d'Alhama par une nuit sans lune, et marcha le long de ses murailles d'un pas silencieux, écoutant de temps en temps, l'oreille collée au sol ou contre les murs. Chaque fois, il distingua le pas mesuré d'une sentinelle, et de temps en temps le mot d'ordre des rondes. Trouvant la ville si bien gardée, il grimpa jusqu'au château. Là tout était silencieux; comme il marchait le long de ces remparts élevés, entre lui et le ciel il ne vit aucune sentinelle. Il remarqua plusieurs endroits où l'on pouvait placer des échelles d'escalade, il nota l'heure où l'on relevait les sentinelles, fit toutes les observations nécessaires et se retira sans être aperçu. Ortega revint à Marchena et assura le marquis de Cadix de la possibilité d'escalader le château d'Alhama et de s'en emparer par surprise. Le marquis eut une conférence secrète avec don Pedro Henriquez, adelantado de l'Andalousie, don Diego de Merlo, commandeur de Séville, et Sancho de Avila, alcayde de Carmona. Ils consentirent tous à l'aider de leur mieux.

Au jour convenu, ils se réunirent à Marchena avec leurs troupes et vassaux; les chefs seuls connaissaient le but de cette entreprise. Mais il suffisait pour exciter l'esprit entreprenant de l'Andalousie de savoir qu'il s'agissait d'une incursion sur les territoires de leurs vieux ennemis les Maures. Le silence et la célérité étaient nécessaires au succès de l'entreprise; ils se mirent en route avec trois mille genetas ou soldats de cavalerie légère et quatre mille fantassins. Ils choisirent une route peu fréquentée, auprès d'Antiquera, passèrent avec grand'peine à travers les défilés escarpés et solitaires des Sierras, ou chaîne de montagnes d'Alzerifa, et laissèrent leurs bagages sur les bords de la rivière Yeguas, pour être repris par l'arrière-garde. Leur marche s'opérait principalement la nuit; pendant le jour ils se reposaient. Ils ne souffraient pas de bruit dans leurs camps et n'allumait point de feu, de crainte que la fumée ne les trahit. Le troisième jour, ils reprirent leur marche à la tombée du jour, avançant aussi rapidement que les rudes chemins des montagnes le permettaient, et descendirent vers minuit dans une petite vallée, à une demi-lieue de distance d'Alhama. Là ils firent une halte, fatigués, épuisés de cette marche forcée par une soirée obscure et longue de la fin de février. Le marquis de Cadix révéla aux troupes le but de leur expédition. Il leur dit que c'était pour la gloire de la sainte foi, et aussi pour venger leurs compatriotes de Zahara, et que l'opulente ville d'Alhama étant pleine de riche butin, c'était le meilleur point à attaquer. L'ardeur des soldats s'éveilla de nouveau à ses paroles, et ils désirèrent commencer l'assaut à l'instant même.

Ils arrivèrent deux heures avant le jour près d'Alhama, où l'armée demeura en embuscade, pendant qu'on depêcha

trois cents hommes pour escalader les murs, et prendre possession du château.

C'étaient des hommes choisis, plusieurs d'entre eux, alcaydes et officiers, des hommes qui préféraient la mort au déshonneur. Cette bande vaillante était guidée par le chef des escaladores, Ortega de Prado, à la tête de trente hommes avec des échelles d'escalade. Ils montèrent jusqu'au château en silence et arrivèrent sous l'ombre de ses tours sans être découverts. On ne voyait pas une lumière, on n'entendait aucun bruit; tout dans le château semblait être dans le plus profond repos. Leurs échelles étant appliquées, ils entreprirent l'ascension silencieusement et avec la plus grande précaution. Ortega, le premier, monta sur les remparts suivi par Martin Galindo, un jeune écuyer, plein d'ardeur et impatient de se distinguer; ils se traînèrent furtivement le long du parapet jusqu'au portail de la citadelle, où ils surprirent la sentinelle. Ortega la saisit à la gorge, fit reluire un poignard à ses yeux et lui ordonna de leur montrer le chemin du corps de garde. L'infidèle obéit et fut expédié sur-le-champ, afin qu'il ne fût pas tenté de donner l'alarme. Le corps de garde présenta une scène de massacre plutôt qu'un combat. Des soldats furent tués endormis, d'autres succombèrent presque sans résister, ahuris qu'ils étaient par un assaut si inattendu. Ils furent tous massacrés, car la bande d'escaladeurs était trop peu nombreuse pour épargner personne ou pour faire des prisonniers. L'alarme s'était répandue dans tout le château, mais les trois cents hommes choisis s'étaient aussi emparés des remparts. La garnison, se réveillant en sursaut, trouva l'ennemi déjà maître des tours. Les Maures furent massacrés à l'instant, ou combattirent de salle en salle; tout le château retentissait du choc des armes, des cris des combattants, et

des gémissements des blessés. L'armée en embuscade, apprenant par le tumulte que le château était pris, s'élança alors de sa retraite et gagna les murailles, en poussant des cris effroyables, au son des timbales et des trompettes, ce qui augmenta la confusion et l'effroi de la garnison. Un combat terrible eut lieu dans la cour du château où plusieurs des escaladeurs cherchaient à forcer les portes, pour donner entrée à leurs camarades. Ici tombèrent deux vaillants alcaydes, Nicolas de Roja et Sancho de Avila, mais ils tombèrent avec honneur sur un monceau de morts. Enfin Ortega de Prado réussit à ouvrir une porte dérobée, par laquelle pénétrèrent le marquis de Cadix, l'adelantado de l'Andalousie et Don Diego de Merlo, avec une foule de suivants, et la citadelle resta en la possession pleine et entière des chrétiens.

Comme les soldats espagnols erraient de chambre en chambre, le marquis de Cadix entra dans un appartement plus somptueux que les autres, et vit, à la lumière d'une lampe d'argent, une très belle mauresque, la femme de l'alcayde du château qui était absent et qui assistait en ce moment à une fête de mariage à Velez Malaga. Elle voulût s'enfuir à la vue d'un guerrier chrétien dans sa chambre, mais s'enveloppant dans la couverture du lit, elle tomba aux pieds du marquis en implorant sa miséricorde. Le chevalier chrétien, dont l'âme était remplie d'honneur et de courtoisie pour le sexe, la releva et essaya de calmer ses craintes qui augmentèrent encore à la vue de ses suivantes, poursuivies par les soldats espagnols. Le marquis reprocha à ses soldats leur conduite inhumaine, et leur rappela qu'ils faisaient la guerre aux hommes et non à des femmes sans défense. Ayant calmé leurs terreurs par la promesse d'une protection hono-

rable, il nomma une garde pour veiller à la sécurité de leur appartement. Le château était pris, mais la ville inférieure était en armes; il était midi, et le peuple, remis de sa panique, put voir et apprécier les forces de l'ennemi. Les habitants étaient principalement des commerçants, mais tous les Maures maniaient les armes et se distinguaient par leur courage et leur esprit belliqueux. Ils avaient confiance dans la solidité de leurs murailles, et la certitude de recevoir de prompts secours de Grenade, éloignée d'environ huit lieues. Montés sur les tours et les remparts, ils firent pleuvoir une grêle de pierres et de flèches, sur la partie de l'armée chrétienne qui se trouvait en dehors de la ville, au moment où elle tenta de pénétrer. Ils barricadèrent aussi l'entrée de leurs rues qui s'ouvraient vers le château, y apostant des hommes experts à l'arbalète et à l'arquebuse. Ceux-ci entretinrent un feu constant sur la porte du château, si bien que personne ne pouvait s'y montrer sans risquer d'être tué ou blessé. Deux vaillants cavaliers qui essayèrent de passer avec quelques hommes malgré cette effroyable tempête, furent atteints au seuil même du portail. Les chrétiens se trouvèrent bientôt dans un péril extrême; sans aucun doute, des secours arriveraient bientôt à l'ennemi de Grenade. Mais, à moins qu'ils ne s'emparassent de la ville dans la journée, ils seraient probablement entourés et assiégés, et n'ayant presque pas de provisions. Ils proposèrent alors de s'emparer de tout ce qui avait de la valeur, de piller le château, d'y mettre le feu et de battre en retraite vers Séville.

Le marquis de Cadix fut d'un autre avis. — « Dieu a fait tomber la citadelle entre les mains des chrétiens, « dit-il, » il leur donnera la force de la conserver. Nous avons conquis la place avec difficulté et en répandant le sang, ce serait une

tâche sur notre honneur de l'abandonner par la crainte de dangers imaginaires. »

L'adelantado et don Diego de Merlo se rallièrent à son opinion; mais sans leurs efforts le château aurait été abandonné, tant les troupes étaient fatiguées par une marche forcée et par la lutte, et tant elles redoutaient l'approche des Maures de Grenade.

Le détachement qui occupait l'intérieur du château sentit renaître ses forces et sa confiance à la suite de la découverte qu'ils firent de nombreux approvisionnements. L'armée chrétienne, au dessous de la ville, ayant été restaurée par un repas du matin, s'avança résolument à l'attaque des murailles. Les troupes plantèrent leurs échelles d'escalade, attaquèrent vigoureusement les soldats maures sur les remparts; pendant ce temps, le marquis de Cadix voyant que la porte du château qui s'ouvrait sur la ville était complétement commandée par l'artillerie de l'ennemi, ordonna qu'on fit une large brèche dans le mur, par laquelle il pourrait mener ses troupes à l'attaque, en les excitant, en ce moment périlleux, par la promesse que la place serait livrée au pillage et ses habitants faits prisonniers.

La brèche étant ouverte, le marquis se mit à la tête de ses soldats et entra l'épée à la main. Une attaque simultanée fut faite par les chrétiens sur tous les points, du côté des remparts, à la porte, sur les toits et murailles qui unissaient le château à la ville. Les Maures combattirent vaillamment dans leurs rues, par leurs fenêtres et du haut de leurs maisons. Ils n'égalaient pas les chrétiens en force corporelle, car c'étaient pour la plupart des hommes pacifiques, adonnés au commerce, et énervés par le fréquent usage des bains chauds; mais ils étaient supérieurs en nombre, et d'un esprit in-

domptable; vieillards et jeunes gens, forts et faibles, combattirent avec la même ardeur. Les Maures se battaient pour leurs maisons, pour leur liberté et pour leur vie; ils luttaient sur leurs seuils, à leurs foyers, ayant dans les oreilles le cri de leurs enfants et de leurs femmes, et espéraient que chaque moment amènerait du secours de Grenade. Ils ne s'inquiétaient ni de leurs blessures ni de celles de leurs compagnons, et continuèrent la lutte jusqu'à ce qu'ils tombassent; ils semblaient, quand ils ne pouvaient plus lutter, vouloir fermer l'entrée de la maison avec leurs corps mutilés. Les chrétiens, eux, combattaient pour la gloire, pour la vengeance, pour la sainte foi et pour les dépouilles de ces opulents infidèles. Le succès mettrait la ville à leur merci, l'insuccès les livrerait aux mains du tyran de Grenade. La lutte dura depuis le matin jusqu'au soir, où les Maures commencèrent à céder. Ils opérèrent une retraite vers la mosquée près des murailles, et de là ils entretinrent un feu si terrible avec leurs arbalètes et arquebuses, que les chrétiens n'osèrent pas approcher pendant un instant. Se couvrant enfin de boucliers et de mantelets (1) pour se garantir contre cette grêle mortelle, ils avancèrent jusqu'à la mosquée et mirent le feu à ses portes; quand les Maures virent la fumée s'élever et les flammes éclater, ils se regardèrent comme perdus; beaucoup s'élancèrent dehors en désespérés, mais furent tués sur le champ; les autres se rendirent. La lutte était finie; la ville restait à la merci des chrétiens, et les habitants, femmes et hommes, devinrent les esclaves de ceux qui les faisaient prisonniers. Quelques-uns s'échappèrent par une

(1) Le mantelet était un parapet mouvant, fait de planches épaisses, pour protéger une armée avançant à l'attaque.

mine ou passage souterrain qui menait à la rivière, et se cachèrent, ainsi que leurs femmes et leurs enfants; mais au bout de deux ou trois jours, ils furent contraints, par la faim, à se livrer.

La ville fut abandonnée au pillage, et les dépouilles furent immenses. On trouva des quantités prodigieuses d'or, d'argent et de bijoux; de riches soieries, de somptueuses étoffes de toute sorte; et aussi des chevaux et des bœufs; de l'huile, du miel, du grain en abondance; car Alhama était comme l'entrepôt des denrées royales et des dîmes des campagnes environnantes. C'était la ville la plus riche du territoire mauresque; de sa grande force et de sa position particulière lui était venu le nom de « clef de Grenade. »

Les soldats espagnols pensant qu'il leur serait impossible de conserver la place, dévastèrent tout, détruisant ce qu'ils ne pouvaient emporter. D'immenses réserves d'huile furent anéantis, de somptueux meubles brisés en morceaux, des magasins de grains défoncés, et leur contenu dispersé au vent. Beaucoup de prisonniers chrétiens pris à Zahara, furent trouvés enterrés dans une prison mauresque, et furent rendus à la liberté et à la lumière; le rénégat espagnol qui avait servi de guide aux Maures dans leurs incursions sur les territoires chrétiens, fut pendu sur le point le plus élevé des remparts, pour servir d'exemple à l'armée.

CHAPITRE VI

AFFLICTION DU PEUPLE DE GRENADE EN APPRENANT LA PRISE D'ALHAMA.

Un cavalier maure avait traversé le vega, et ne s'était arrêté que devant les portes mêmes de l'Alhambra. Il apportait la nouvelle à Muley-Aben-Hassan de l'attaque d'Alhama.

— Les chrétiens, dit-il, sont sur notre territoire. Ils sont tombés sur nous, nous ne savons d'où, ni comment, escaladant les murs du château pendant la nuit. Il y a eu d'effroyables combats et des massacres sur les tours, et quand je suis parti de la porte d'Alhama, le château était en la possession des chrétiens.

Muley-Aben-Hassan sentit un moment que c'était un juste châtiment pour les souffrances qu'il avait infligées au peuple de Zahara. Mais il pensa ensuite que c'était seulement une irruption momentanée de quelques maraudeurs, disposés à piller, et que le moindre secours envoyé dans la ville suffirait à les expulser du château et du pays. En con-

séquence, il réunit un millier de cavaliers choisis et les envoya en toute hâte au secours d'Alhama. Ils arrivèrent devant ses murailles le lendemain de sa prise. Les étendards chrétiens flottaient sur les tours, et une troupe de cavalerie sortit des portes et se jeta dans la plaine pour les recevoir.

Les cavaliers maures tournèrent bride et rentrèrent au galop à Grenade. Ils franchirent les portes en grande confusion, répandant partout la terreur et la consternation par la nouvelle :

— Alhama est pris! Alhama est pris! les chrétiens occupent ses murailles; la clef de Grenade est dans les mains de l'ennemi!

Quand le peuple entendit ces paroles, il se souvint de la prophétie du *santon;* il lui sembla entendre encore ses sinistres prédictions, et crut que l'heure de l'accomplissement était prochaine. Ce n'était plus dans toute la ville que soupirs et plaintes.

« Ay de mi Alhama! » (malheur à moi Alhama) était dans toutes les bouches. Cette exclamation de tristesse, et les sinistres prophéties ont été conservées dans une ballade qui est parvenue jusqu'à nous. Beaucoup de vieillards, qui s'étaient réfugiés à Grenade, des autres possessions maures tombées entre les mains des chrétiens, gémissaient à la pensée que la guerre les atteindrait jusque dans cette dernière retraite, pour ravager ce beau sol, et jeter le chagrin et le désespoir sur leurs vieux jours. La douleur des femmes était plus violente et plus bruyante, car elles voyaient les malheurs qui menaçaient leurs enfants, et rien ne peut calmer les terreurs du cœur d'une mère. Beaucoup d'entre elles se frayèrent un chemin à travers les

salles de l'Alhambra, pour arriver jusqu'au roi, pleurant, gémissant et s'arrachant les cheveux.

— Maudit soit le jour, disaient-elles, où le flambeau de la guerre fut allumée par toi, sur nos terres ! Que le prophète soit témoin devant Allah, que nous et nos enfants, nous sommes innocents de ce fait ! Sur ta tête, sur la tête de ta postérité, pèse, jusqu'à la fin du monde, le péché de la désolation de Zahara ! »

Muley-Aben-Hassan seul resta calme au milieu de cet orage. Son cœur était endurci, dit Fray Antonio Agapida, comme autrefois celui de Pharaon ; sa rage et sa violence aveugles devaient hâter la délivrance du pays, et l'arracher au joug des infidèles.

En vérité, c'était un hardi et intrépide guerrier; il espéra faire retomber cet échec sur la tête de l'ennemi. Il apprit que les vainqueurs n'étaient qu'une poignée d'hommes au centre de ses domaines, à une très petite distance de sa capitale. Ils manquaient de munitions de guerre et de provisions pour soutenir un siége. Par une manœuvre rapide, il pourrait les entourer avec une armée puissante, arrêter tout secours venant de leurs compatriotes, et les prendre dans la forteresse qu'ils avaient prise eux-mêmes.

Penser, c'était agir chez Muley-Aben-Hassan ; mais il agissait avec trop de précipitation. Il se mit immédiatement en route avec trois mille cavaliers et cinquante mille fantassins, et, dans son ardeur à arriver sur la scène de l'action, il ne voulut pas attendre de se procurer de l'artillerie et divers autres engins nécessaires pour soutenir un siége : « Le grand nombre de mes soldats, » dit-il avec confiance, « sera assez fort pour écraser l'ennemi. »

Le marquis de Cadix, qui tenait en son pouvoir Alhama,

avait un ami choisi et un fidèle compagnon d'armes, parmi les plus distingués des chevaliers chrétiens; c'était don Alonzo de Cordova, l'aîné et le chef de la maison d'Aguilar, et frère de Gonzalvo de Cordova, plus tard célèbre comme grand capitaine d'Espagne. Alonzo était à cette époque la gloire de son nom et de sa race, car son frère était très jeune. C'était un des plus hardis, des plus braves et des plus entreprenants chevaliers, toujours en avant quand il s'agissait de quelque expédition avantureuse et périlleuse. Il n'avait pas pu accompagner son ami Ponce de Léon, marquis de Cadix, dans son entreprise sur le territoire maure, mais il rassembla à la hâte un certain nombre de suivants, à pied et à cheval, et se mit en campagne pour rejoindre l'expédition. En arrivant au bord de la rivière Yeguas, il trouva les bagages de son ami, et s'en chargea pour les apporter à Alhama. Le marquis de Cadix entendit parler de l'approche de son ami dont la marche était lente, encombré qu'il était par les bagages. Il était à quelques lieues de distance d'Alhama, quand les éclaireurs apportèrent la nouvelle que le roi des Maures était tout près avec une armée puissante. Le marquis de Cadix fut saisi de crainte à la pensée que d'Aguilar tomberait entre les mains de l'ennemi. Oubliant son propre danger et ne pensant qu'à celui de son ami, il dépêcha un messager bien monté vers d'Aguilar pour l'avertir, et lui dire de ne pas avancer. La première détermination d'Alonzo d'Aguilar, quand il apprit que le roi des Maures était si près, fut de prendre position dans les montagnes et d'attendre son arrivée. On lui représenta la folie d'essayer d'opposer sa poignée d'hommes à une armée nombreuse et on l'en dissuada. Il eut alors l'idée de se jeter dans Alhama, pour partager le sort de son ami. Mais il

était trop tard; le Maure lui couperait évidemment la route, et il ne donnerait au marquis que le chagrin nouveau de le voir fait prisonnier sous ses yeux. On l'assura même qu'il n'avait pas de temps à perdre, et que s'il voulait conserver sa liberté, il n'avait qu'à battre en retraite immédiatement jusqu'au territoire chrétien. Cette dernière opinion fut confirmée par de nouveaux messagers qui lui apprirent que Muley-Aben-Hassan avait connaissance de ses mouvements, et s'avançait rapidement à sa rencontre. Ce fut avec une répugnance extrême qu'Alonzo d'Aguilar céda à ces observations unanimes et pressantes.

Il retira ses forces et fit, bien à contre cœur, une retraite vers Antequera, chargé des bagages de l'armée. Muley-Aben-Hassan le poursuivit pendant quelque temps à travers les montagnes, mais bientôt il renonça à cette chasse et dirigea ses soldats sur Alhama. Comme ils s'approchaient de la ville, ils virent les champs couverts des cadavres de leurs compatriotes qui avaient péri en défendant la place, et que les chrétiens avaient jetés sans les enterrer. Ils étaient couchés là exposés à toutes les indignités, tandis que des bandes de chiens affamés les dévoraient et hurlaient en se disputant ce repas hideux (1). Furieux à ce spectacle, les Maures, dans les premiers transports de leur rage, attaquèrent ces animaux et cherchèrent ensuite à se venger sur les chrétiens. Ils se ruèrent comme des insensés sur les murailles, appliquèrent des échelles partout, sans attendre les mantelets et protections nécessaires, pensant qu'en l'attaquant soudainement par différents endroits ils distrairaient l'ennemi, et triompheraient de lui par la force du nombre. Le marquis de Cadix,

(1) Pulgar *Cronica.*

d'accord avec ses officiers, les échelonna le long des murailles, pour diriger et animer leurs soldats à la défense. Les Maures, dans leur fureur aveugle, assaillirent souvent les points les plus dangereux. Des flèches, des pierres et toutes sortes de projectiles furent jetés sur leurs têtes que rien ne protégeait; à mesure qu'ils montaient, ils étaient abattus ou repoussés du haut des remparts, leurs échelles renversées, et tous ceux qui s'y trouvaient étaient précipités en bas. Muley-Aben-Hassan ne se possédant plus à ce spectacle, envoya détachement sur détachement pour escalader les murs, mais en vain; on eût dit des vagues se précipitant sur un rocher pour retomber impuissantes. Les Maures étaient couchés par monceaux au pied des murs, et parmi eux, plusieurs des cavaliers les plus braves de Grenade. Les chrétiens aussi sortirent souvent des portes, et apportèrent la destruction dans la multitude irrégulière des assaillants. A une de ces attaques, le détachement était commandé par don Juan de Vera, le même chevalier pieux et aux bras puissants, qui avait été chargé de la mission auprès de Muley-Aben-Hassan pour réclamer le tribut. Comme ce cavalier redoutable s'en retournait lentement vers la porte, après une course marquée de carnage, il entendit une voix qui l'appelait avec des accents furieux : « Reviens, reviens, » cria la voix; « toi qui es si arrogant pendant la paix, prouve que tu es aussi brave sur le terrain! » Don Juan de Vera se retourna et vit le même Abencerrage qu'il avait frappé de son épée dans l'Alhambra, pour s'être moqué de la conception de l'immaculée Vierge. Son zèle pieux et son indignation se rallumèrent à cette vue; il mit sa lance en arrêt et piqua son coursier pour terminer cette querelle dogmatique. Don Juan était un puissant argumentateur, les armes à la

main, et il était aidé, dit Fray Antonio Agapida, par la vertu particulière de sa cause. Au premier assaut, sa lance pénétra dans la bouche du Maure et le renversa inanimé et sans voix. Ainsi, continue le digne moine, cet infidèle moqueur reçut un châtiment bien mérité par le même organe qui avait servi à son injure, et ainsi l'immaculée conception fut lavée de l'offense. La défense énergique et heureuse des chrétiens fit comprendre à Muley-Aben-Hassan la faute qu'il commit en partant de Grenade, sans les engins propres à soutenir un siége : n'ayant pas de moyen de battre les fortifications, la ville resta intacte, défiant l'armée puissante qui s'agitait en vain à ses portes. Dans sa fureur d'être ainsi repoussé, Muley-Aben-Hassan ordonna qu'on mina les murs : les Maures avancèrent en poussant des cris pour le tenter. Ils furent reçus par un feu mortel qui les força à abandonner leur ouvrage. Trois fois ils revinrent à la charge, trois fois ils furent repoussés. Les chrétiens, non seulement du haut des remparts les accablèrent, mais ils firent diverses sorties et en tuèrent bon nombre dans les mines qu'ils cherchaient à creuser. La lutte dura toute la journée, et le soir deux mille Maures étaient ou tués ou blessés. Muley-Aben-Hassan abandonna alors tout espoir de prendre la place par assaut, et essaya de la faire céder en détournant la rivière qui coulait sous ses murailles. Les habitants s'y alimentaient d'eau, la ville étant complétement privée de fontaines et de citernes, circonstance qui lui avait valu le surnom de Alhama la seca, c'est à dire « la sèche. » Un combat s'engagea sur les bords de la rivière, les Maures essayant de planter des barrages dans son lit, et les chrétiens s'attachant à les en empêcher. Les commandants espagnols s'exposèrent aux plus grands dangers pour animer leurs hommes, qui furent repoussés

jusque dans la ville. Le marquis de Cadix était souvent dans la rivière jusqu'au genoux, combattant corps à corps avec les Maures. L'eau était rouge de sang, et chargée de cadavres. Enfin le nombre donna l'avantage aux Maures, et ils réussirent à détourner l'eau en grande partie. Les chrétiens eurent grand'peine à pouvoir s'approvisionner au faible filet qui restait. Ils se rendaient à la rivière par un passage souterrain; mais les archers maures se tenaient sur le bord opposé, les accablant d'un feu constant, pendant qu'ils s'efforçaient de puiser de leurs vases à ce courant desséché et trouble. Une partie des chrétiens était réduite à combattre, quand l'autre tirait l'eau. A toutes les heures du jour et de la nuit, la lutte continuait, à ce point qu'il semblait que chaque goutte d'eau fût achetée au prix d'une goutte de sang. Pendant ce temps, les souffrances de la ville étaient extrêmes; il n'y avait que les soldats et les chevaux, à qui l'on donnât de ce breuvage précieux si chèrement gagné, et même à si petite ration, que leurs besoins en étaient plus excités. Les blessés, qui ne pouvaient pas s'en procurer par eux-mêmes en étaient presque privés, et les malheureux prisonniers dans les mosquées, furent réduits à des extrémités terribles. Beaucoup d'entre eux moururent fous, s'imaginant qu'ils nageaient dans des mers sans bornes, où il leur était impossible de se désaltérer. Beaucoup de soldats étaient couchés le long des remparts haletants et palpitants, incapables ni de tirer l'arbalète, ni de lancer une pierre, pendant qu'environ cinq mille Maures établis sur une hauteur qui dominait une partie de la ville, les foudroyaient à coups d'arbalètes et de frondes, au point que le marquis de Cadix fut obligé d'exhausser les remparts, avec les portes enlevées aux maisons.

Les cavaliers chrétiens exposés à ce péril extrême, et menacés de tomber entre les mains de l'ennemi, expédièrent des messagers, à Séville et à Cordova, demandant à la chevalerie d'Andalousie, de leur venir en aide. Ils implorèrent aussi l'assistance du roi qui tenait sa cour à Medina del Campo. Au milieu de leur détresse, ils découvrirent fort heureusement dans la ville une tank ou citerne ; ce fut un soulagement temporaire à leurs maux.

CHAPITRE VII

COMMENT LE DUC DE MEDINA SIDONIA ET LA CHEVALERIE DE L'ANDALOUSIE S'EMPRESSÈRENT DE SECOURIR ALHAMA.

La position périlleuse des chrétiens enfermés dans les murs d'Alhama, répandit la terreur parmi leurs amis, et l'inquiétude dans toute l'Andalousie. Rien cependant ne pouvait égaler l'angoisse de la marquise de Cadix, la femme du vaillant Rodrigue Ponce de Leon. Dans sa profonde détresse, elle chercha autour d'elle quelque noble puissant qui eût le moyen de soulever le pays pour assister son mari. Personne ne parut plus propre à cette mission que Don Juan de Guzman, duc de Medina Sidonia. C'était un des plus riches et des plus puissants grands d'Espagne. Ses possessions s'étendaient sur quelques-unes des plus fertiles contrées de l'Andalousie, comprenant des villes, ports de mer et de nombreux hameaux. Il y régnait comme un souverain, et pouvait conduire sur le terrain un nombre immense de vassaux et suivants. Cependant, le duc de Medina Sidonia

et le marquis de Cadix étaient ennemis jurés en ce moment. Une querelle héréditaire existait entre eux, qui avait provoqué de fréquentes rencontres où le sang avait coulé; car les violentes haines qui divisaient les grands d'Espagne n'avaient pu être réprimées par l'autorité de la couronne; et dans cette position, ils exerçaient des droits souverains et pouvaient conduire leurs vassaux l'un contre l'autre sur le champ de bataille.

Il semblait que le duc de Medina Sidonia fût la dernière personne à qui l'on s'adresserait pour aider le marquis de Cadix. Mais la marquise le jugea, d'après sa propre âme, généreux et noble. Elle le savait un chevalier aussi brave que courtois, et avait déjà éprouvé la magnanimité de son cœur, ayant été secourue par lui lorsque les Maures avaient assiégé la forteresse d'Arcos, qui appartenait à son mari. Elle s'adressa au duc à cette heure de calamité, le suppliant de porter secours à son mari. La suite montra comme les âmes nobles se comprennent. Le duc n'avait pas plutôt reçu cette demande de la femme de son ennemi, qu'il oublia généreusement tout sentiment d'animosité, et résolut d'aller lui-même à son secours. Il envoya immédiatement une lettre à la marquise, l'assurant qu'en considération de la requête venant d'une dame si noble et si estimable, et pour secourir un chevalier si vaillant que son mari, dont la perte serait grande, non pas seulement pour l'Espagne, mais pour toute la chrétienté, il oubliait tous ses griefs passés, et volerait à son aide avec toutes les forces qu'il pourrait lever.

Le duc écrivit en même temps aux alcaydes de ses villes et hameaux, leur ordonnant de le rejoindre à Séville avec toutes les troupes dont ils pouvaient disposer dans leurs

garnisons. Il adressa un appel à la chevalerie de l'Andalousie pour s'unir dans l'intérêt de la défense des chevaliers chrétiens, offrit la paie à tous les volontaires qui l'accompagneraient avec chevaux, armures et provisions. Ainsi tous ceux qui étaient sensibles aux sentiments d'honneur, de religion, de patriotisme, ou qui avaient soif de butin, se hâtèrent de se joindre à lui ; et il s'embarqua avec une armée de cinq mille cavaliers et cinquante mille fantassins(1). Plusieurs chevaliers renommés l'accompagnèrent dans cette généreuse entreprise. Parmi ceux-ci était Alonzo d'Aguilar, l'ami intime du marquis de Cadix, et avec lui son plus jeune frère, Gonsalvo de Cordova, don Rodrigo Giron, aussi commandant de l'ordre de Calatrava, ainsi que Martin Alonzo de Montemayor, et le marquis de Villena, regardé comme la meilleure lance de l'Espagne. C'était une armée magnifique, composée de la fleur de la chevalerie espagnole. Ils sortirent des portes de Séville, en brillant ordre, portant l'étendard de cette ancienne et célèbre cité.

Ferdinand et Isabelle étaient à Medina del Campo quand la nouvelle de la prise d'Alhama leur arriva. Le roi était alors à la messe, et ordonna qu'on chantât le *Te Deum* pour célébrer ce triomphe de la foi. Quand la joie du premier moment fut passée, et que le roi apprit le danger du vaillant Ponce de Leon et de ses compagnons, et les craintes que la forteresse ne leur fût enlevée des mains, il résolut de se rendre sur le théâtre de l'action en personne. Les circonstances lui parurent si pressantes, qu'il ne se donna presque pas le temps de prendre un rapide repas pendant que l'on préparait ses chevaux ; et il partit à toute vitesse pour l'An-

(1) *Cronica de los duques de Medina por Pedro de Medina.* Ms.

dalousie, laissant des instructions pour que la reine le rejoignît (1). Il était accompagné de don Beltran de Cueva, du duc d'Albuquerque, de don Inigo Lopez de Mendoza, du comte de Tendilla, de don Pedro Mauriquez, du comte de Trevino et de plusieurs autres chevaliers de distinction. Il voyagea à journées forcées, changeant fréquemment ses chevaux fatigués, pressé qu'il était d'arriver à temps pour prendre le commandement de la chevalerie de l'Andalousie. Quand il fut à quelques lieues de Cordoue, le duc d'Albuquerque fit remarquer au roi qu'il était imprudent d'entrer si vite sur le territoire de l'ennemi. Il lui dit qu'il y avait assez de troupes assemblées pour secourir Alhama, et que ce ne serait pas prudent de risquer sa personne royale, à faire ce que ses sujets pouvaient faire pour lui, surtout quand il avait des capitaines si expérimentés qui agiraient d'après ses ordres.

— D'ailleurs, sire, ajouta le duc, Votre Majesté devrait se souvenir que les troupes qui vont entrer en campagne sont des soldats de l'Andalousie, tandis que vos ancêtres illustres ne mirent jamais le pied sur le sol des Maures, sans être accompagnés d'une puissante force des guerriers de fer de la ville de Castille. »

— Duc, répondit le roi, votre conseil aurait pu être bon, si je n'étais pas parti de Medina avec l'intention arrêtée de secourir des cavaliers traqués dans une prison. Je touche maintenant au terme de mon voyage, et il serait au dessous de ma dignité de changer d'idée, avant même d'avoir rencontré d'obstacle. Je prendrai les troupes de ce pays, réu-

(1) Illescas, *Hist. pontif.*

nies en ce moment, sans attendre celles de Castille, et avec l'aide de Dieu, je poursuivrai mon voyage (1).

Comme le roi Ferdinand s'approchait de Cordoue, les principaux habitants vinrent à sa rencontre. En apprenant que le duc de Medina était déjà en route pour Alhama, le roi brûla de le rejoindre et de diriger l'entreprise en personne. Sans entrer dans Cordoue, il changea ses chevaux fatigués contre ceux des habitants qui étaient venus à sa rencontre. Il envoya des courriers en avant, priant le duc de Medina Sidonia d'attendre son arrivée pour qu'il pût prendre le commandement des troupes.

Pourtant, ni le duc ni ses compagnons ne se sentirent l'envie de s'arrêter dans leur course généreuse, pour satisfaire le désir du roi. Ils envoyèrent des messagers pour représenter au roi qu'ils étaient trop près de la frontière de l'ennemi, et qu'il était également dangereux de s'arrêter, ou de revenir. Ils avaient aussi reçu des nouvelles des assiégés qui leur demandaient de se hâter, en faisant valoir leurs grandes souffrances et le danger où ils étaient, à chaque heure, de se voir accablés par l'ennemi.

Le roi était à Ponton del Maestre quand il reçut cette réponse. Il était si plein de zèle pour le succès de cette entreprise, qu'il aurait voulu pénétrer dans le royaume de Grenade, avec la poignée de chevaliers qui l'accompagnaient. Mais ils lui démontrèrent l'imprudence d'un telle course à travers les chemins montagneux d'un pays ennemi, chargé de villes et de hameaux. Il le décidèrent, non sans difficulté, cependant, à attendre des nouvelles de l'armée dans la ville frontière d'Antequera.

(1) Pulgar, *Cronica*, p. III, c. 3.

CHAPITRE VIII

SUITE DES ÉVÉNEMENTS A ALHAMA.

Pendant que toute l'Andalousie était ainsi en armes et lançait sa chevalerie à travers les montagnes de la frontière mauresque, la garnison d'Alhama était réduite aux dernières extrémités, et en danger de succomber à ses souffrances, avant que les secours promis arrivassent. La soif intolérable qui les dévorait par suite de la rareté de l'eau, la surveillance incessante qu'exigeaient les forces considérables de l'ennemi du dehors, le grand nombre des prisonniers à l'intérieur, en outre les blessures que presque chaque soldat avait reçues dans les combats de tous les instants, tout cela avait abattu le corps et l'esprit. Le noble Ponce de Leon excitait encore ses soldats par la parole et l'action, partageant toutes leurs fatigues, se montrant le premier au danger, prouvant qu'un bon chef est l'âme de son armée.

Quand Muley-Aben-Hassan apprit que de grandes forces

approchaient sous le commandement du duc de Medina Sidonia, et que Ferdinand suivait en personne avec des troupes, il sentit qu'il n'y avait pas de temps à perdre. Il fallait qu'Alhama fût prise par une attaque suprême, ou abandonnée complétement aux chrétiens.

Un grand nombre de cavaliers maures, de la plus brave jeunesse de Grenade, s'associant aux désirs du roi, proposèrent d'entreprendre un coup désespéré qui devait remettre Alhama en son pouvoir. Un matin de très bonne heure, quand le jour commençait à peine à poindre, et à l'heure où on relevait les sentinelles, ces cavaliers s'approchèrent de la ville, à un endroit presque inaccessible à cause des rochers sur lesquels s'élevait la muraille, en sorte que les remparts se trouvaient défendus contre les plus longues échelles. Les chevaliers maures, aidés par un certain nombre des escaladeurs les plus robustes et les plus actifs, franchirent les rochers et appliquèrent les échelles sans être aperçus; car, pour distraire l'intention de ce côté, Muley-Aben-Hassan avait simulé une attaque sur un autre point.

La bande des escaladeurs monta avec difficulté et en petit nombre à la fois. La sentinelle fut tuée à son poste, et soixante-six Maures se jetèrent dans les rues avant qu'on pût donner l'alarme. Les gardes coururent aux remparts pour arrêter le flot ennemi qui se précipitait toujours. Une lutte énergique, corps à corps, s'engagea, et des deux côtés il y eut beaucoup de tués. Les Maures, ou blessés ou tués furent jetés par-dessus les murs, les échelles renversées; et ceux qui les montaient roulèrent sur les rochers, et de là dans la plaine. Ainsi, en peu de temps, les remparts furent balayés grâce à la bravoure des chrétiens conduits par le vaillant



chevalier don Alonzo Ponce, l'oncle du marquis de Cadix, et le brave écuyer Pedro Pineda, son neveu.

Les murs étant déblayés, ces deux chevaliers se hâtèrent de poursuivre les soixante-dix Maures, qui étaient parvenus à entrer dans la ville. La plus grande partie de la garnison étant occupée, au loin, à résister à l'attaque simulée par le roi des Maures, cette poignée d'infidèles avait parcouru les rues, presque sans opposition, se dirigeant vers les portes, pour les ouvrir à l'armée (1). C'étaient (nous l'avons déjà dit), des hommes d'élite, et plusieurs d'entre eux, des chevaliers des plus grandes maisons de Grenade. Leurs pas à travers la ville étaient, pour ainsi dire, imprimés dans le sang, et on put les suivre à la trace, en comptant les corps de ceux qu'ils avaient blessés ou tués. Ils avaient atteint la porte; les gardes tombaient sous leurs cimeterres; un moment de plus et Alhama eût été ouverte à l'ennemi. Précisément à ce moment, don Alonzo Ponce et Pedro de Pineda, arrivèrent à la tête de leurs troupes. Les Maures avaient l'ennemi devant et derrière eux; ils se placèrent dos à dos, leur étendard au centre, et dans cette position, ils combattaient en désespérés, se faisant un rempart des hommes tombés. D'autres troupes chrétiennes arrivèrent et les entourèrent, mais ils combattaient toujours et sans demander grâce. A mesure que leur nombre diminuait, ils se serraient de plus près, défendant leur drapeau, et le dernier Maure tomba tenant l'étendard du prophète à la main. Cet étendard fut déployé sur les murailles et les têtes des Maures furent jetées aux assiégeants (2).

(1) Zurita. lib. xx, cap. 43.

(2) Pedro Pineda reçut l'honneur de la chevalerie, de la main du roi

Muley-Aben-Hassan s'arracha la barbe de rage en voyant l'insuccès de cette entreprise, et la mort de tant de ses plus braves cavaliers. Il comprit l'inutilité de tous autres efforts. Ses éclaireurs vinrent lui dire qu'ils avaient vu des hauteurs, les longues colonnes et les drapeaux flottants de l'armée chrétienne qui approchait à travers les montagnes; rester, c'était se faire prendre entre les deux armées; alors, levant son camp en toute hâte, il abandonna le siége et retourna à Grenade. Le dernier grondement des tambours résonnait à peine encore derrière les collines voisines, qu'on vit l'étendard du duc de Medina Sidonia sortir des défilés des montagnes.

Quand les chrétiens virent d'Alhama, leur ennemi se retirer d'un côté et leurs amis arriver de l'autre, ils poussèrent des cris de joie et chantèrent des hymnes de grâce; car ce fut comme une soudaine résurrection de la mort. Harassés par plusieurs semaines de veilles et de combats, ayant souffert de la disette et de la soif presque continuellement, ils ressemblaient plutôt à des squelettes qu'à des hommes vivants.

Ce fut un noble et beau spectacle que la rencontre de ces deux anciens ennemis, le duc de Medina Sidonia et le marquis de Cadix! Quand le marquis vit approcher son sauveur magnanime, il fondit en larmes; toutes les haines du passé ne purent que rendre plus vifs ses sentiments actuels de gratitude et d'admiration. Ils se serrèrent dans leurs bras, et, de ce moment, devinrent deux amis vrais et sincères.

Pendant que cette scène grandiose se passait entre les

Ferdinand à cette occasion. (Voir Zuñiga, *Annales de Séville*, lib. XII, an. 1482.)

chefs, une lutte sordide s'éleva entre leurs troupes. Les soldats qui étaient venus au secours réclamaient une portion des dépouilles d'Alhama, et la dispute devint si violente, que les deux parties en vinrent aux mains. Le duc de Medina s'en méla, et trancha l'affaire avec sa générosité ordinaire. Il déclara que les dépouilles appartenaient à ceux qui avaient pris la ville. « Nous avons pris les armes, « dit-il, » seulement pour l'honneur, pour la religion et pour la délivrance de nos compatriotes, et le succès de notre entreprise est une récompense suffisante et glorieuse. Si nous désirons du butin, il y a encore assez de villes maures à prendre pour nous enrichir tous. » Les soldats se laissèrent convaincre par les paroles franches et chevaleresques du duc; ils répondirent à cette allocution par des acclamations, et la brouille passagère s'apaisa heureusement.

La marquise de Cadix, avec la sollicitude d'une femme aimante, avait envoyé son majordome à la suite de l'armée, chargé d'approvisionnements considérables. Des couverts furent immédiatement dressé sous les tentes où le marquis donna un banquet au duc et aux chevaliers qui l'accompagnaient; la joie s'établit où naguère tout était souffrance et mort.

Une garnison de troupes fraiches fut laissée à Alhama, et les soldats qui l'avaient prise et conservée avec tant de courage rentrèrent chez eux chargés de butins précieux. Le marquis et le duc se rendirent à Antequera avec leurs cavaliers alliés, et ils y furent reçus avec une grande distinction par le roi, qui honora le marquis de Cadix des marques de sa faveur particulière. Le duc alors accompagna son ancien ennemi, le marquis, devenu désormais son ami reconnaissant, jusqu'à sa ville de Marchena, où il trouva la récompense de sa con-

duite généreuse dans les remerciments et les bénédictions de la marquise. Le marquis donna un repas somptueux en l'honneur de ses hôtes; le palais fut ouvert tout un jour et toute une nuit, et fut le théâtre de joies et de fêtes continuelles. Quand le duc partit pour ses domaines de San-Lucar, le marquis l'accompagna à une certaine distance, et, en se quittant, leur séparation fut celle de deux frères. Tel fut le spectacle qui fut donné à la chevalerie d'Espagne par ces deux rivaux illustres. Chacun d'eux acquit une renommée universelle pour la part qu'il avait prise dans cette campagne : le marquis pour avoir surpris et enlevé une des forteresses les plus importantes du royaume de Grenade, et le duc pour avoir fait disparaître sa haine mortelle par un acte de générosité.

CHAPITRE IX

ÉVÉNEMENTS A GRENADE. — APPARITION DU ROI MAURE BOABDIL EL CHICO.

Le roi maure, Aben-Hassan, revint désappointé des murs d'Alhama et fut accueilli par les gémissements et les malédictions étouffées du peuple de Grenade. Les prédictions du *santon* étaient dans toutes les bouches; et elles paraissaient s'accomplir rapidement; car l'ennemi était déjà fortifié dans la ville d'Alhama, au cœur du royaume. Le mécontentement qui se manifesta par des murmures dans le peuple, fermenta plus secrètement et plus dangereusement parmi les nobles.

Muley-Aben-Hassan était d'une nature violente et cruelle; son règne avait été marqué par la tyrannie et par le sang, et plusieurs des chefs de la maison des Abencerrages, le sang le plus noble des Maures, avaient été victimes de sa politique ou de sa vengeance. Une conspiration se forma alors pour mettre fin à ses oppressions et le déposséder du trône. La position de la famille royale favorisa ce complot.

Muley-Aben-Hassan, quoique cruel, était voluptueux, à ce point qu'il avait plusieurs femmes, et se laissait gouverner tour à tour par elles. Il avait, entre autres, deux favorites qu'il avait choisies par affection. L'une d'elles se nommait Ayxa, et était Mauresque de naissance; on l'appelait aussi en arabe La Horra ou « la chaste, » à cause de la pureté de son caractère. Encore dans la fleur de sa beauté, elle donna un fils à Aben-Hassan, l'héritier prédestiné de son trône. Ce prince se nommait Mahomet Abdalla, ou, comme les historiens l'appellent, Boabdil. A sa naissance, les astrologues tirèrent son horoscope et furent saisis d'épouvante devant les présages sinistres que leur révéla leur science.

— Allah achbar! Dieu est grand! dirent-ils; lui seul gouverne le sort des empires; il est écrit dans le ciel que ce prince montera sur le trône de Grenade, mais que la chute du royaume sera accomplie pendant son règne.

Dès ce moment, il fut regardé avec aversion par son père; les persécutions qu'il subit et la sombre prédiction qui le menaçait dès sa naissance, lui valurent le surnom, de El Zogoybi, ou « l'infortuné. » Il est plutôt connu sous le nom de El Chico, ou « le jeune, » pour le distinguer d'un oncle usurpateur.

L'autre favorite se nommait Fatima, auquel nom les Maures ajoutèrent l'appellation de La Zoroya, ou « la lumière du jour » à cause de sa beauté éclatante. Elle était chrétienne de naissance, fille du commandant Sancho Ximenès de Solis, et avait été faite prisonnière dans sa jeunesse (1).

Le roi qui était déjà avancé en âge, devint amoureux de

(1) *Cronica del gran cardenal*, c. LXXI.

la belle fille chrétienne, et en fit sa sultane; et comme tout vieillard qui prend femme, il se résigna à se laisser gouverner par elle. Zoroya devint la mère de deux princes; et son inquiétude pour leur avenir semblait étouffer tout autre sentiment naturel dans son cœur. Elle était aussi ambitieuse que belle, et son plus grand désir devint de voir un de ses fils assis sur le trône de Grenade.

A cette fin, elle se servit de tous ses dons et de l'ascendant complet qu'elle exerçait sur l'esprit de son cruel mari, pour nuire à ses autres enfants dans ses affections, et d'exciter sa jalousie à l'endroit de leurs desseins. Muley-Aben-Hassan fut tellement influencé par les artifices de sa Zoroya, qu'il fit mettre à mort publiquement plusieurs de ses fils, à la célèbre fontaine des Lions, dans la cour de l'Alhambra, lieu signalé dans l'histoire des Maures, comme le théâtre de plusieurs actes horribles.

La dernière mesure que prit Zoroya fut contre sa rivale, la vertueuse Ayxa. Celle-ci avait perdu la fleur de sa beauté, et avait cessé d'avoir de l'attrait pour son mari qui se laissa facilement persuader de la répudier et de l'enfermer avec son fils dans une des tours principales de l'Alhambra. A mesure que Boabdil croissait en âge, Zoroya le regardait comme un obstacle formidable, aux prétentions de ses fils; car il était considéré universellement comme l'héritier probable du trône. Les jalousies, les soupçons et les alarmes de son père au cœur de tigre s'éveillèrent de nouveau. On lui rappela aussi la prédiction, qui fixait la ruine du royaume pendant le règne de ce prince. Muley-Aben-Hassan jeta aux étoiles un défi impie.

— L'épée de l'exécuteur, dit-il, prouvera la fausseté de ces horoscopes menteurs et mettra un terme à l'am-

bition de Boabdil, comme il l'a fait déjà de la présomption de ses frères.

La sultane Ayxa fut secrètement instruite du dessein du vieux roi. C'était une femme de talent et de courage, et aidée par ses suivantes, elle forma le projet de faire évader son fils. Un fidèle serviteur fut posté au bas de l'Alhambra, à l'entrée de la nuit, sur les bords de la rivière Darro, avec un rapide coursier arabe. La sultane, alors que tout reposait dans le château, noua ensemble ses châles et ses écharpes et ceux de ses suivantes, et descendit le jeune prince, de la tour de Comares (1). Il suivit sain et sauf les chemins escarpés des collines jusqu'aux bords du Darro, et se jetant sur le coursier arabe, il fut conduit de la sorte à la ville de Guadix dans les Alpuxarres. Il y resta caché, jusqu'au jour où, s'étant fait des partisans, il se fortifia dans la place et défia les machinations de son père.

Tel était l'état des affaires dans la maison royale de Grenade, quand Aben-Hassan y revint, vaincu, dans son expédition contre Alhama. La faction qui s'était formée secrètement parmi les nobles, avait pour but de déposer le vieux roi Aben-Hassan et d'élever son fils Boabdil sur le trône. Ils se concertèrent avec ce dernier, et une occasion se présenta bientôt de mettre à exécution leur projet.

Muley-Aben-Hassan avait un palais de campagne, appelé Alexaras, dans le voisinage de Grenade, où il se rendait souvent pour reposer son esprit pendant ses heures d'épreuve. Il avait passé une journée au milieu des bocages, lorsque, arrivant devant sa capitale, il en trouva les portes

(1) Salazar, *Cronica del gran cardenal*, c. LXXI.

fermées pour lui; son fils Mahomet-Abdalla, autrement dit Boabdil, avait été proclamé roi.

— Dieu est grand, dit le vieux Aben-Hassan; il serait inutile de lutter contre ce qui est écrit dans le livre de la fatalité; il était prédit que mon fils s'asseyerait sur le trône. Qu'Allah nous épargne le reste de la prédiction!

Le vieux roi connaissait la nature inflammable des Maures, et savait qu'il était inutile de tenter de brider ces soudaines explosions de passion populaire: « Dans peu de temps, « dit-il, » cette ardeur se calmera d'elle-même, et le peuple entendra raison dès qu'il aura repris sang-froid. Il fit tourner bride à son coursier, et se rendit à la ville de Baza, où il fut reçu avec beaucoup de démonstrations de loyauté. Il n'était pas homme à renoncer à son trône sans lutter. Une grande partie du royaume lui restait encore fidèle; il espérait que la conspiration de la capitale n'était que passagère et partielle, et qu'en apparaissant soudainement dans les rues à la tête de forces médiocres, il forcerait le peuple à se soumettre par la peur. Il prit ses mesures avec ce mélange d'adresse et d'audace qui le caractérisait et arriva une nuit sous les murs de Grenade, avec cinq cent partisans choisis. Escaladant les murs de l'Alhambra, il se jeta avec une fureur sanguinaire dans ses cours silencieuses. Les habitants endormis ne furent tirés de leur sommeil que pour tomber sous le cimeterre exterminateur. La rage d'Aben-Hassan n'épargna ni âge, ni rang, ni sexe; les salles retentirent de cris et de gémissements et les ruisseaux coulèrent rouges de sang. L'Alcayde, Aben-Comixer, se retira dans une forteresse, avec une partie de la garnison et quelques habitants. Le furieux Aben-Hassan le poursuivit sans perdre de temps; il était impatient de s'em-

parer de la ville, et de se venger sur le peuple rebelle. Descendant avec sa troupe dans les rues, il massacra les habitants sans défense, au moment où ils s'éveillaient et sortaient pour apprendre la cause de ces rumeurs. La ville fut complétement soulevée; le peuple courut aux armes; les lumières brillèrent dans toutes les rues, démasquant la faiblesse du nombre de cette soldatesque qui se vengeait si funèbrement dans l'obscurité. Muley-Aben-Hassan s'était trompé dans ses espérances. La plus grande partie du peuple exaspérée par ses tyrannies, était dévouée à son fils. Une lutte violente, mais courte, eut lieu dans les rues et dans les carrefours; beaucoup des suivants d'Aben-Hassan furent tués, et les autres chassés de la ville; et le vieux roi, avec le reste de sa troupe, se retira dans sa fidèle ville de Malaga.

CHAPITRE X

EXPÉDITION ROYALE CONTRE LOXA.

Le roi Ferdinand tint un conseil de guerre à Cordoue, où on délibéra sur ce qu'on ferait de la ville d'Alhama. Plusieurs membres du conseil furent d'avis qu'il fallait la démolir, parce qu'étant placée au milieu du royaume des Maures, elle serait toujours exposée à être attaquée, et ne pourrait être conservée qu'avec une garnison puissante, et à grands frais. La reine Isabelle arriva à Cordoue pendant cette discussion qu'elle écouta avec surprise et impatience.

— Quoi! dit-elle, est-ce que nous détruirons les premiers fruits de nos victoires? Abandonnerons-nous la première place que nous avons enlevée aux Maures? Ne laissons jamais une pareille idée pénétrer dans nos esprits. Cela donnerait un courage nouveau à l'ennemi, qui penserait que la peur ou la faiblesse règne dans nos conseils. Vous parlez de la difficulté et des dangers de conserver

Alhama! Avons-nous mis en doute que ce serait une guerre de fatigue, de dépense et d'effusion de sang? Et reculerons-nous devant la dépense, quand nous avons obtenu une victoire, et qu'il ne s'agit plus que de garder ou d'abandonner ce glorieux trophée? Ne parlons plus de la destruction d'Alhama; conservons ses murailles sacrées, comme une place forte que nous devons à l'intervention du ciel, au centre de ce territoire ennemi. Et que notre seule ambition soit d'étendre nos conquêtes, et de nous emparer des villes voisines!

Le langage de la reine inspira des pensées plus nobles et plus chevaleresques au conseil royal. On fit immédiatement des préparatifs pour conserver Alhama, à tout risque et malgré les dépenses; et le roi Ferdinand désigna Luis Fernandez Puerto Carrero, l'aîné de la maison de Palma, comme alcayde, secondé par Diego Lopez de Ayola, Pero Ruiz d'Alarcon et Alonzo Ortis, capitaines de quatre cent lances et un corps de mille soldats, munis de provisions pour trois mois.

Ferdinand résolut aussi d'assiéger Loxa, ville d'une grande importance, et à très peu de distance d'Alhama. A cet effet, il fit un appel aux cités de l'Andalousie et de l'Estramadure, et aux domaines des ordres de Santiago, Calatrava, Alcantara, et du prieuré de Saint-Jean, ainsi qu'au royaume de Tolède et au delà, jusqu'aux villes de Salamanca, de Toro et de Valladolid, en les sommant de fournir, selon leurs ressources, certaines quantités de pain, de vin et de bétail, pour être livrées dans le camp royal devant Loxa, une moitié à la fin de juin et l'autre au mois de juillet. Il ordonna aussi à ces provinces, ainsi qu'à celles de Biscaye et de Guipuscoa, d'envoyer des renforts de cavalerie et d'infanterie, chaque ville fournissant son contingent, et on déploya une grande

activité à se procurer de la poudre, de l'artillerie et autres munitions de guerre.

Les Maures ne furent pas moins actifs dans leurs préparatifs; ils envoyèrent des messages en Afrique, en suppliant les princes de la Barbarie de les aider dans cette guerre pour la cause de la foi. Pour intercepter tout secours, les souverains de Castille placèrent une armada de vaisseaux dans le détroit de Gibraltar, sous le commandement de Martin Diaz de Mena, et Carlos de Valera, avec ordre de battre les côtes de la Barbarie, et de balayer les voiles maures de la mer.

Pendant ces préparatifs, Ferdinand fit une expédition, à la tête de son armée, dans le royaume de Grenade, et ravagea la vega, détruisant hameaux et villages, dévastant les champs de blé et chassant le bétail.

Le roi Ferdinand partit de Cordoue vers la fin de juin pour se rendre sous les murs de Loxa. Il était si confiant dans le succès, qu'il laissa une grande partie de l'armée à Ecija et n'avança qu'avec cinq mille hommes de cavalerie et huit mille d'infanterie. Le marquis de Cadix, guerrier. aussi prudent que vaillant, fit des remontrances au roi de ce qu'il emmenait si peu de forces; et même se montra tout à fait opposé à l'expédition, la considérant comme trop précipitée et entreprise sans précaution. Le roi Ferdinand, cependant, influencé par les conseils de don Diego de Merlo, était impatient de frapper un coup brillant et décisif. Une confiance vaniteuse régnait parmi les chevaliers espagnols; ils estimaient trop leur valeur, ou plutôt ils dépréciaient et méprisaient leur ennemi. Plusieurs d'entre eux croyaient que les Maures tiendraient à peine dans leur ville, quand ils verraient avancer les chrétiens. La chevalerie espagnole

marcha alors sans peur, et presque insoucieusement, vers la frontière, emportant à peine les choses nécessaires à une armée de siége allant au cœur du territoire d'un ennemi. Ce fut avec le même esprit d'insouciance et de confiance qu'ils atteignirent Loxa.

La campagne environnante était coupée et couverte de collines, de sorte qu'il était extrêmement difficile de former un camp régulier. Le fleuve du Xenil, qui coule près de la ville, était comprimé entre des rives excessivement élevées, et il était si profond, qu'il était malaisé de le passer à gué ; et les Maures en occupaient le pont. Le roi dressa ses tentes sur une plantation d'oliviers, au bord de la rivière. Les troupes furent distribuées en campements différents sur les hauteurs, mais séparées les unes des autres par des ravines escarpées et profondes, en sorte qu'elles étaient hors d'état de se secourir promptement, et il n'y avait pas de place pour les manœuvres de la cavalerie. L'artillerie aussi fut disposée avec si peu de jugement qu'elle était presque inutile.

Alonzo d'Arragon, duc de Villahermosa, et frère illégitime du roi assistaient à ce siége. C'était un des généraux les plus habiles de son temps, et surtout renommé pour son adresse à battre en brèche les places fortes. Il recommanda qu'on changeât toute la disposition du camp et qu'on jetât plusieurs ponts sur le fleuve. Son conseil fut adopté, mais exécuté si lentement et si négligemment qu'il devint à peu près inutile. Parmi d'autres oublis, dans cette expédition trop prompte, il faut signaler celui de l'approvisionnement de pain, et dans la précipitation à établir le camp, on n'avait pas pris le temps de construire des fours. On fit alors des biscuits à la hâte sur des charbons, et pendant deux jours, les troupes furent nourries de cette façon.

Le roi Ferdinand comprit trop tard le danger de sa position; il essaya d'y porter un remède temporaire. Il y avait une hauteur près de la ville et en face du pont appelée par les Maures, Santo Albohacen; le roi ordonna à plusieurs de ses chevaliers d'en prendre possession et de s'y maintenir, afin de tenir l'ennemi en échec et de protéger le camp. Les chevaliers choisis pour ce poste d'honneur et de péril furent le marquis de Cadix, le marquis de Villena, don Rodrigo Tellez Giron, maître de l'ordre de Calatrava, son frère le comte d'Urena, et don Alonzo Aguilar. Ces vaillants guerriers et bons compagnons d'armes conduisirent promptement leurs troupes sur la hauteur désignée, qui bientôt étincela de l'éclat des armes et vit flotter les bannières les plus redoutables de la belliqueuse Espagne.

Loxa était commandée alors par un vieil alcayde maure, dont la fille était la femme favorite de Boabdil-el-Chico. Ce Maure se nommait Ibrahim-Ali-Atar; mais il était connu des chrétiens sous le nom d'Alatar. Ses cheveux avaient blanchi à la guerre; c'était un ennemi implacable des chrétiens; il avait été longtemps la terreur de la frontière. Il avait quatre-vingt-dix ans, mais était encore indomptable d'esprit, violent dans ses passions, vigoureux de forme, et très habile à toutes les ruses de guerre. On le disait la meilleure lance de la Mauritanie. Il avait trois mille cavaliers sous son commandement; vieilles troupes, avec lesquelles il avait souvent parcouru la frontière, et il attendait chaque jour le roi maure avec des renforts.

Le vieux Ali-Atar avait surveillé de sa forteresse tous les mouvements des chrétiens et il s'était félicité des fautes de leurs chefs. Quand il vit la fleur de la chevalerie espagnole briller sur la hauteur d'Albohacen, son œil s'alluma de joie.

— Avec l'aide d'Allah, dit-il, je donnerai une chasse à ces superbes chevaliers.

Ali-Altar envoya secrètement et à la nuit, un corps de troupes choisies, pour se placer en embuscade sur un des flancs d'Albohacen. Le quatrième jour du siége, il franchit le pont, et fit une attaque simulée sur la hauteur. Les chevaliers s'élancèrent vivement à sa rencontre, laissant leur camp presque sans protection. Ali-Atar tourna bride, prit la fuite et fut poursuivi avec ardeur. Quand les chevaliers chrétiens, furent attirés à une certaine distance de leur camp, ils entendirent de grands cris et regardant derrière eux, ils virent leur camp assailli par les Maures placés en embuscade, et qui avaient franchi la colline par le versant opposé.

Les chevaliers abandonnèrent la poursuite, et se hâtèrent de revenir pour empêcher le pillage de leurs tentes. Ali-Atar se retourna et les poursuivit à son tour; ils furent attaqués par devant et par derrière sur le sommet de la colline. La lutte dura une heure; la hauteur d'Albohacen était rouge de sang, beaucoup de chevaliers tombèrent sur des monceaux d'ennemis morts. Le violent Ali-Atar combattit avec la fureur d'un démon jusqu'au moment où d'autres forces chrétiennes arrivèrent, et l'obligèrent à faire retraite sur la ville. La plus grande perte pour les chrétiens dans ce combat, fut celle de Rodrigo Tellez Giron, maître de Calatrava ; comme il levait son bras pour frapper un coup, une flèche le perça juste au dessus de l'épaule, à l'ouverture du corselet. Il tomba de cheval, mais fut reçu par Pedro Gasco, chevalier d'Avila, qui le transporta sous sa tente, où il expira. Le roi, la reine et tout le royaume regrettèrent sa mort, car il était dans la fleur de l'âge, n'ayant que vingt-quatre ans, et il avait fait ses preuves comme brave et noble chevalier. Un

groupe attristé entoura son corps sur la hauteur sanglante d'Alohacen, les chevaliers de l'ordre de Calatrava le regrettèrent comme commandant, les cavaliers campés sur la hauteur comme compagnon d'armes dans un service périlleux, et le comte d'Ureña le pleura avec l'affection tendre d'un frère.

Le roi Ferdinand s'aperçut alors combien était sage l'avis du marquis de Cadix, et que ses forces étaient complétement insuffisantes pour une telle entreprise. Persister dans de telles circonstances, c'était sacrifier l'existence de ses plus braves chevaliers, et s'exposer à une défaite totale, si l'ennemi recevait des renforts. Il réunit un conseil de guerre dans la soirée du samedi, et y résolut de faire retirer l'armée, de bonne heure, le lendemain matin, au Rio Frio, à une petite distance de la ville, et là d'attendre des troupes de Cordoue. Le lendemain de bonne heure les chevaliers commencèrent à lever leurs tentes. A peine Ali-Atar s'en fut-il aperçu, qu'il sortit pour les attaquer. Beaucoup de troupes chrétiennes, qui n'avaient pas entendu parler de l'intention de changer le camp, voyant les tentes levées et les Maures sortir, supposèrent que l'ennemi avait reçu des renforts dans la nuit, et que l'armée était sur le point de battre en retraite. Sans chercher à savoir la vérité, et sans attendre des ordres, les soldats s'enfuirent frappés de terreur, et répandant la confusion dans le camp; ils ne s'arrêtèrent qu'aux rochers des Amants, à environ sept lieues de Loxa (1). Le roi et ses commandants virent le péril extrême du moment, et firent face à l'ennemi, chaque chef défendant son quartier et repoussant l'attaque, pendant qu'on

(1) Pulgar, *Cronica*.

pliait les tentes et enlevait l'artillerie. Le roi, avec une poignée de chevaliers, galopa jusqu'à une éminence de terre exposée au feu de l'ennemi, rappelant les fuyards et essayant en vain de les rallier. Se jetant sur les Maures, le roi et ses chevaliers les chargèrent si vigoureusement, qu'ils les forcèrent à fuir, en tuant beaucoup avec l'épée et la lance et culbutant les autres dans la rivière où ils furent noyés.

Les Maures, cependant, revinrent à la charge en grand nombre. Le roi était en danger d'être entouré : les Maures l'attaquèrent furieusement; et deux fois il dut son salut au courage de don Juan de Ribera, l'aîné de la maison de Montemayor. Le marquis vit de loin le péril de son souverain; appelant à lui une soixantaine de cavaliers, il piqua vers le point de l'action, se jeta entre l'ennemi et le roi et de sa lance perça un des plus hardis des Maures. Pendant quelque temps il resta sans autre arme que son épée; son cheval était blessé d'une flèche et beaucoup des siens furent tués; mais il réussit à repousser l'ennemi et à sauver d'un péril si extrême le roi à qui il persuada de se retirer en un lieu moins dangereux. Le marquis continua pendant toute la journée à s'exposer aux assauts de l'ennemi; on le trouvait toujours dans les endroits les plus dangereux, et par sa bravoure une grande partie de l'armée fut sauvée (1). Ce fut un jour dangereux pour les commandants, car dans une retraite pareille, ce sont les chevaliers les plus nobles, qui s'exposent pour sauver leurs soldats. Le duc de Medina Celi fut jeté à terre, mais sauvé par ses troupes. Le comte de Tendilla, de qui les tentes étaient les plus près de la ville, reçut

(1) Cura de los Palacios, c. 58.

plusieurs blessures, et d'autres chevaliers distingués furent exposés à de grands périls. Toute la journée se passa en luttes sanglantes; les chevaliers et les hidalgos de la maison royale se distinguèrent par leur bravoure. Enfin, les tentes levées, l'artillerie et les bagages emportés, la hauteur d'Albohacen fut abandonnée et Loxa évacuée. Plusieurs tentes, bon nombre de provisions et quelques pièces d'artillerie furent laissées faute de chevaux ou de mulets pour les transporter.

Ali-Atar suivit l'armée en retraite, et la harcela jusqu'à ce qu'elle atteignit le Rio Frio. De là Ferdinand retourna à Cordoue profondément mortifié, mais du moins instruit, par la leçon sévère qu'il avait reçue, et qui servit à le rendre plus prudent dans ses campagnes, et moins confiant en la fortune. Il envoya des lettres dans tout le royaume, attribuant sa retraite au peu de forces dont il disposait, et à cette circonstance que beaucoup de ses troupes étaient des contingents envoyés de différentes villes, et n'étaient pas à la solde royale. Pendant ce temps, pour consoler ses soldats de leur déconfiture, et pour entretenir leurs bonnes dispositions, il les conduisit à une autre expédition dans la vega de Grenade.

CHAPITRE XI

OU MULEY-ABEN-HASSAN FAIT UNE EXPÉDITION SUR LES TERRES DE MEDINA SIDONIA ET COMMENT IL Y EST REÇU.

Le vieux Muley-Aben-Hassan avait assemblé une armée et marché au secours de Loxa; mais il arriva trop tard. Le dernier escadron de Ferdinand avait passé la frontière. « Ils sont venus et partis, dit-il, comme un nuage d'été, et toute leur jactance a été comme un tonnerre vide. » Il changea de route pour attaquer Alhama, dont la garnison était dans la consternation la plus grande de la fuite de Ferdinand, et aurait déserté la place sans le courage et la persévérance de l'alcayde Luis Fernando Puerto Carrero. Ce brave et loyal chef releva l'esprit de ses troupes et tint le roi maure en échec jusqu'à l'approche de Ferdinand, à sa seconde incursion dans la vega, et l'obligea à se retirer à Malaga.

Aben-Hassan sentit que ce serait inutile, avec des forces inférieures, de s'opposer à la puissante armée du roi chrétien; mais rester oisif et voir ses territoires dévastés, c'était se perdre dans l'estime de son peuple.

— Si nous ne pouvons pas parer, dit-il, nous pouvons frapper; si nous ne pouvons empêcher nos terres d'être ravagées, nous pouvons ravager les terres de l'ennemi.

Il s'informa, et apprit que la plus grande partie de la chevalerie d'Andalousie, dans son ardeur d'expéditions, était partie avec le roi, laissant le territoire presque sans défense. Les campagnes du duc de Medina Sidonia étaient particulièrement abandonnées. Là se trouvaient de vastes pâturages, des plaines couvertes de troupeaux, le vrai pays pour une incursion soudaine. Le vieux monarque gardait rancune au duc d'avoir été vaincu par lui à Alhama.

— Je donnerai une leçon à ce chevalier, dit-il avec joie, cela le guérira de son humeur belliqueuse.

Il se prépara donc en toute hâte à envahir le territoire de Medina Sidonia. Muley-Aben-Hassan sortit de Malaga avec quinze mille cavaliers et six cents fantassins, et suivit le bord de la mer, traversant l'Esteponia pour entrer sur le territoire chrétien entre Gibraltar et Castellar. La seule personne qui pouvait le contrarier sur sa route était Pedro de Vargas, un soldat rusé, hardi et vigilant; alcayde de Gibraltar, il était retranché sur son vieux rocher, comme dans une citadelle. Muley-Aben-Hassan connaissait le caractère aventureux de l'homme, mais il avait appris que sa garnison était trop faible pour faire une sortie ou pour être assuré d'un succès. Néanmoins, il poursuivit sa marche en silence et avec précaution, envoya en avant explorer chaque défilé, où un ennemi pouvait s'embarquer, et jeta plus d'un regard inquiet sur le vieux rocher de Gibraltar dont il voyait s'élever sur sa gauche le sommet couronné de nuages, et il ne se sentit tout à fait à l'aise que quand il eut quitté le territoire coupé et montagneux de Castellar et qu'il fut des-

cendu dans la plaine. Là il campa, sur les bords du Celemin, et envoya quatre cents *corredors* (cavalerie légère), armés de lances et qui devaient se tenir près d'Algesiras et épier, à travers la baie, la forteresse de Gibraltar.

Si l'alcayde essayait de sortir, ils devaient l'attaquer, ayant, eux, quatre fois plus de forces qu'on ne lui en supposait, et envoyer des nouvelles au camp. Pendant ce temps, deux cents corredors furent depêchés pour parcourir la vaste plaine appelée la Campiña de Tarifa couverte de troupeaux, et deux cents autres devaient ravager les terres autour de Medina Sidonia.

Muley-Aben-Hassan resta sur les bords du Celemin, comme à un point de ralliement, avec le gros de son armée. Ceux qui parcouraient la campagne ramenèrent de nombreux troupeaux qui pouvaient fournir à la place tout ce qu'on avait pris dans la vega de Grenade. Les troupes qui surveillaient le rocher de Gibraltar revinrent, disant qu'ils n'avaient pas vu briller un seul casque chrétien. Le vieux roi se félicita de la promptitude et du silence avec lesquels il avait accompli son expédition et d'avoir déjoué la vigilance de Pedro de Vargas.

Muley-Aben-Hassan n'avait pas conduit son entreprise aussi secrètement qu'il s'imaginait. Le vigilant Pedro de Vargas avait reçu avis de ses mouvements; sa garnison était à peine assez forte pour défendre la place, et il ne voulut pas se mettre en campagne craignant de laisser sa forteresse mal gardée.

Heureusement, il arriva à ce moment dans la rade de Gibraltar une escadre de vaisseaux armés, commandés par Carlos de Valera. L'alcayde lui persuada de garder la place pendant son absence et sortit, à minuit, avec soixante-dix

cavaliers. Il alla droit au village de Castellar, qui est fortifié sur une hauteur escarpée, sachant que le roi maure devait revenir par là. Il ordonna qu'on allumât des feux d'alarme sur les montagnes, pour avertir que les Maures ravageaient la campagne et pour que les paysans conduisissent leurs troupeaux en lieu de sûreté, et envoya des courriers prévenir tous les hommes capables de porter les armes de se rassembler à Castellar. Muley-Aben-Hassan comprit, en voyant les feux allumés sur les montagnes, que le pays était sur pied.

Il dressa ses tentes et avança aussi rapidement que possible vers la frontière; mais il était encombré de butin et de convois considérables de bestiaux enlevés dans la Campiña de Tarifa. Ses éclaireurs lui apportèrent la nouvelle qu'il y avait des troupes en campagne; mais il fit peu de cas de cet avertissement, sachant que ce ne pouvait être que les troupes de l'alcayde de Gibraltar, qui n'avait pas plus de cent cavaliers dans sa garnison. Il expédia en avant, deux cent cinquante de ses plus braves soldats, et avec eux les alcaydes de Marabilla et de Casares. A la suite de ce détachement d'avant-garde, marchaient les troupeaux, et en queue, le roi avec le reste de sa petite armée. Ce fut vers le milieu d'un jour brûlant d'été, qu'ils approchèrent de Castellar. De Vargas était sur ses gardes et vit par l'immense nuage de poussière que soulevaient les pieds de leurs coursiers, qu'ils descendaient d'une des hauteurs de ce rude et sauvage pays. L'avant et l'arrière-garde étaient séparés des troupeaux par plus d'une demi-lieue, et se trouvaient cachées l'une à l'autre par une forêt longue et épaisse. De Vargas vit qu'elles ne pourraient se secourir, et que par une attaque soudaine on les pourrait facilement mettre en désordre.

Il choisit cinquante de ses chevaliers les plus braves, et, faisant un détour, se posta secrètement dans un ravin étroit ayant ouverture sur un défilé, entre deux rochers escarpés, et que les Maures étaient obligés de traverser. Il avait l'intention de laisser passer l'avant-garde et les troupeaux, et de tomber sur l'arrière-garde.

Pendant qu'il était ainsi embusqué, six éclaireurs maures, bien montés et bien armés, entrèrent dans le ravin, examinant chaque endroit où un ennemi pouvait se cacher. Plusieurs chrétiens furent d'avis de tuer ces six hommes et de retourner à Gilbratar.

— Non, dit de Vargas, je suis venu pour un gibier plus important, et j'espère, avec l'aide de Dieu et Santiago, faire bonne chasse aujourd'hui; je connais bien ces Maures, et je ne doute pas qu'ils ne nous soit facile de jeter la confusion parmi eux.

Pendant ce temps, les six éclaireurs s'approchèrent si près, que les chrétiens faillirent être découverts. De Vargas donna le mot d'ordre, et dix cavaliers se jetèrent sur les Maures. En un instant, quatre d'entre eux roulèrent dans la poussière, les deux autres enfonçant leurs éperons dans les flancs de leurs chevaux, galopèrent vers l'armée, poursuivis par les chrétiens. Quatre-vingt Maures de l'avant-garde accoururent au secours de leurs compagnons; les chrétiens tournèrent bride et revinrent à l'embuscade. De Vargas et ses chevaliers restèrent cachés jusqu'à ce que les fugitifs et leurs poursuivants se fussent jetés pêle-mêle dans le ravin; à un signal, ses hommes sortirent avec vigueur et en rangs serrés; les Maures tombèrent sur le sol, avant de les avoir aperçus. Quarante des infidèles furent tués; le reste prit la fuite.

— En avant, cria de Vargas, donnons une brûlée à l'avant-garde, avant que l'arrière-garde la rejoigne!

Et disant cela, il poursuivit les Maures au bas de la colline et se rua sur eux avec une telle fureur, qu'il en bouscula grand nombre à la première rencontre. Comme il s'en revenait avec ses hommes, les Maures les relancèrent; les chrétiens revinrent à la charge et firent un grand massacre des Maures qui combattirent avec courage pendant quelque temps; mais les alcaydes de Marabilla et Casares ayant été tués, ils cédèrent et se replièrent sur l'arrière-garde. Dans leur fuite, ils passèrent à travers les troupeaux, mettant la confusion partout et soulevant un tel nuage de poussière, que les chrétiens ne pouvaient plus distinguer les objets environnants. Craignant que le roi et son arrière-garde ne fussent près, et voyant de Vargas blessé, ils se contentèrent, de dépouiller les mourants, et, prenant environ vingt-huit chevaux, ils retournèrent à Castellar.

Quand les Maures en déroute vinrent se jeter sur l'arrière-garde, Muley-Aben-Hassan craignit que le peuple de Xérès n'eût pris les armes. Plusieurs de ses suivants lui conseillèrent d'abandonner le convoi et de battre en retraite par un autre chemin.

— Non, dit le vieux roi, n'est pas un vrai soldat celui qui renonce à son butin sans combattre.

Et, enfonçant les éperons dans les flancs de son cheval, il galopa à travers le convoi, dispersant les troupeaux à droite et à gauche. Quand il atteignit le champ de bataille, il le vit couvert des cadavres de plus de cent Maures, parmi lesquels étaient ceux des deux alcaydes.

Exaspéré à cette vue, il réunit tous ses archers et toute sa cavalerie, et marcha jusqu'aux portes de Castellar où il

incendia deux maisons tout près des murailles. Pedro de Vargas étant blessé, ne pouvait sortir en personne, mais il fit sortir ses troupes; il y eut un vif combat sous les murs de la ville, si bien que le roi abandonna la place et retourna sur le théâtre de la première rencontre; là, il fit mettre les corps des principaux guerriers sur des mules, afin qu'on les enterrât honorablement à Malaga. Le reste des morts fut inhumé sur le champ de bataille; réunissant ensuite ses troupes dispersées, il les fit défiler lentement le long des murailles de Castellar, en manière de défi jeté à son ennemi.

Malgré toute sa violence, Muley-Aben-Hassan avait des instincts chevaleresques. Il admira le caractère hardi et guerrier de Pedro de Vargas, fit venir les captifs chrétiens, et leur demanda quels étaient les revenus de l'Alcayde de Gibraltar. Ils lui dirent, entre autres choses, qu'il avait droit à une tête de bétail par chaque troupeau qui passait sur ses territoires. « Allah défend, dit le vieux monarque, qu'un si brave chevalier soit privé de son droit. » Il choisit immédiatement douze des plus beaux béliers des douze troupeaux qui formaient la caravane, et les confia aux soins d'un alfaqui, pour les remettre à Pedro de Vargas.

— Dites-lui, ajouta-t-il, que je lui demande pardon de n'avoir pas envoyé sa redevance plus tôt; mais je viens à l'instant d'apprendre la nature de ses droits, et je me hâte de les satisfaire avec la ponctualité due à un si digne chevalier; dites-lui en même temps que je me doutais peu que l'alcayde de Gibraltar fût si vigilant et si énergique à recueillir ses droits de péage.

Le brave alcayde goûta la plaisanterie soldatesque du vieux monarque, et répliqua sur le même ton.

— Dites à Sa Majesté, que je lui baise les mains pour l'honneur qu'elle me fait; je regrette que le petit nombre de mes soldats ne m'ait pas permis de lui faire une réception plus distinguée pour célébrer sa venue sur mon territoire. Si les trois cents cavaliers que j'attendais de Xérès fussent venus à temps, j'aurais pu préparer une réception plus digne d'un tel monarque. J'espère pourtant qu'ils arriveront dans la nuit, et en ce cas, j'assure Sa Majesté qu'au lever du jour, elle aura un régal royal.

Il donna à l'alfaqui une veste et un manteau en étoffe somptueuse, et le congédia avec beaucoup de courtoisie. Muley-Aben-Hassan secoua la tête en recevant la réponse de de Vargas.

— Allah nous préserve, dit-il, d'une visite de ces rudes cavaliers de Xérès. Une poignée des leurs connaissant les passages sauvages de ces montagnes pourrait détruire une armée encombrée de butin comme est la nôtre.

Ce fut pourtant une sécurité pour le roi d'apprendre que le hardi alcayde de Gibraltar était trop sérieusement blessé, pour prendre la campagne en personne. Il battit immédiatement en retraite et avec une telle précipitation, que la caravane fut souvent coupée et dispersée par les rudes défilés des montagnes, et plus de cinq mille bêtes retournèrent en arrière et furent reprises par leurs maîtres légitimes; Muley-Aben-Hassan rentra triomphalement à Malaga avec le reste, tout glorieux des dépouilles enlevées au duc de Médina Sidonia.

Le roi Ferdinand fut mortifié de voir qu'à son invasion dans la vega de Grenade, les Maures avaient répondu par cette incursion sur ses propres domaines; il vit bien qu'il y avait deux côtés au jeu de la guerre, comme à tout jeu.

La seule personne qui recueillit quelque gloire réelle de cette succession d'invasions et d'escarmouches fut Pedro de Vargas, le brave alcayde de Gibraltar (1).

(1) Alonzo de Palencia, lib. XXVIII, c. 3.

CHAPITRE XII

EXPÉDITION DES CHEVALIERS DANS LES MONTAGNES DE MALAGA.

L'expédition du vieux Abeu-Hassan avait irrité l'orgueil des chevaliers de l'Andalousie, et ils résolurent de se venger. A cette fin, un certain nombre des plus distingués parmi eux s'assemblèrent à Antequera au mois de mars 1483. A la tête de cette entreprise étaient le marquis de Cadix, don Pedro Henriquez, adelantado de l'Andalousie, don Juan de Silva, comte de Cifuentes et porteur de l'étendard royal, qui commandait à Séville, don Alonzo de Cardenas, maitre de l'ordre religieux et militaire de Santiago, et don Alonzo d'Aguilar. Plusieurs autres chevaliers de renom se hâtèrent de prendre part à cette entreprise, et, en peu de temps, environ 2,700 hommes de cavalerie et plusieurs compagnies d'infanterie furent assemblés dans la vieille ville guerrière d'Antequera; c'était toute la fleur de la chevalerie de l'Andalousie. Un conseil de guerre fut tenu, afin de déterminer de quel côté on frapperait le coup.

La guerre civile entre les deux rois Maures, dans les environs de Grenade, laissait toute la campagne exposée à l'invasion. Divers plans d'attaque furent proposés par les différents chevaliers. Le marquis de Cadix désirait escalader les murs de Zahara, et reprendre possession de cette forteresse importante. Le maître de Santiago, de son côté, proposa d'elargir les opérations et de viser à quelque chose de plus important. Il avait appris par ses adalides, qui étaient des Maures convertis, qu'on pourrait diriger une attaque en toute sécurité sur un territoire près de Malaga, appelé Axarquia. Là, il y avait des pâturages couverts de troupeaux et de nombreux villages, qui deviendraient une proie facile. La ville de Malaga était trop faiblement gardée, et par trop peu de cavaliers pour opposer des forces redoutables, sans compter qu'ils pourraient étendre leurs ravages jusqu'aux portes de la ville, et peut-être la prendre par une attaque inattendue. L'esprit aventureux des chevaliers fut stimulé par ces renseignements. Avec leur confiance ordinaire, ils se voyaient déjà maîtres de Malaga, et montrèrent une grande impatience à commencer l'entreprise. Le marquis de Cadix essaya d'apporter un peu de calme à leur zèle; il avait, lui aussi, posté des adalides maures intelligents et expérimentés sur la frontière, entre autres un nommé Louis Amar en qui il avait confiance, et qui connaissait toutes les vallées et toutes les montagnes du pays; il en avait reçu une description toute particulière des montagnes d'Axarquia (1). Leur nature sauvage et accidentée était

(1) Pulgar, dans sa chronique, retourne l'histoire et fait le marquis de Cadix partisan de l'entreprise d'Axarquia; mais Fray Antonio Agapida est appuyé dans son récit par un chroniqueur contemporain très exact, nommé Andres Bernaldo, curé de Los Palacios.

une défense naturelle pour ces hardis habitants; en se plaçant sur leurs rochers et dans les défilés immenses, qui n'étaient souvent que les lits profonds et desséchés de torrents, ils pouvaient braver toute une armée; même s'ils étaient vaincus, leurs vainqueurs n'y gagneraient rien : il n'y avait guère dans leurs maisons que les murailles, et ils emmeneraient leurs chétifs troupeaux jusqu'aux forteresses de la montagne. Le sage conseil du marquis de Cadix fut méconnu; les cavaliers, accoutumés à des expéditions dans les montagnes, se considéraient, eux et leurs chevaux, égaux en forces à toutes les tribus montagnardes, et ils étaient enivrés par l'idée d'une attaque brillante sur Malaga. Laissant leur gros bagage à Antequera et tous les chevaux trop faibles pour gravir les montagnes, ils se mirent en route, pleins de courage et de confiance. Don Alonzo d'Aguilar et l'adelantado d'Andalousie conduisaient l'escadron d'avant-garde. Le comte de Cifuentes suivait avec la chevalerie de Séville, ensuite venait le bataillon du renommé Roderigo Ponce de Leon, marquis de Cadix, qui était accompagné de plusieurs de ses frères et neveux, et de beaucoup de chevaliers qui cherchaient à s'illustrer sous sa bannière. Quand ce corps composé d'une famille entière traversa les rues d'Antequera, il souleva des applaudissements unanimes. L'arrière-garde était sous les ordres de Don Alonzo Cardenas, maître de Santiago, et était composé des chevaliers de son ordre, et des chevaliers d'Ecija avec quelques guerriers de la Sainte-Fraternité, que le roi avait placés sous son commandement. Un convoi de mules suivait l'armée, chargées de provisions pour quelques jours, jusqu'à ce qu'on pût s'en procurer dans les villages mauresques.

Jamais armée plus confiante et plus courageuse ne foula le sol de ses pieds; elle était composée d'hommes pleins de santé et de vigueur, et pour qui la guerre n'était qu'un passe-temps. Ils n'avaient pas épargné la dépense dans leurs équipements, car le luxe en guerre ne fut jamais porté à un aussi haut point que parmi les chevaliers espagnols. Couverts d'armures richement damasquinées, ornés de surtouts brodés et de plumes flottantes, et montés sur des coursiers andalous, ils faisaient piaffer leurs chevaux le long des rues d'Antequera, les bannières au vent et leurs devises étalées avec ostentation; et dans leur grande confiance, il promirent aux habitants de les enrichir des dépouilles de Malaga. A l'arrière de cette troupe guerrière, suivait une troupe plus paisible dont le but était de profiter des victoires anticipées; ce n'était pas les misérables qui d'ordinaire rôdent autour des armées, pour piller et dépouiller les morts, mais de vrais marchands de Séville, Cordoue, et autres villes de commerce; ils montaient des mules au flancs rebondis et avaient de beaux habits avec de longues bourses en cuir bien remplies de pistoles à leurs ceintures. Ils avaient entendu parler du butin gaspillé par les soldats à la prise de l'Alhama, et s'étaient munis d'argent pour racheter les bijoux et les pierres précieuses, la vaisselle d'argent et d'or, et les soieries et draps qui proviendraient du pillage de Malaga. Les fiers chevaliers regardaient ces marchands avec un grand mépris; mais ils leur permettaient de les suivre pour soulager l'armée qui se fût trouvée encombrée de butin.

On avait eu l'intention de conduire cette expédition promptement et en silence; mais le bruit des préparatifs en était parvenu jusqu'à Malaga. La garnison, il est vrai, était faible, mais son commandant était lui-même une armée;

c'était Muley-Abdallah appelé ordinairement El Zagal, ou *le Vaillant.* Il était frère de Muley-Aben-Hassan, et général des quelques forces qui restaient encore fidèles au vieux monarque; il possédait autant d'ardeur d'esprit que son frère, et était plus adroit et plus vigilant. Son nom seul était un cri de guerre parmi ses soldats qui avaient l'opinion la plus extravagante de son pouvoir.

El Zagal soupçonna que Malaga était le but de cette bruyante expédition; il consulta le vieux Bexir, un ancien guerrier maure, qui gouvernait la ville. « Si cette armée de maraudeurs, » dit-il, « atteignait Malaga, nous ne pourrions presque pas la tenir en dehors de ses murailles. Je me placerai avec une petite force dans les montagnes; je soulèverai les paysans, prendrai possession des defilés, et j'essaierai de donner assez d'occupation à ces chevaliers espagnols, sur le chemin, pour leur faire perdre l'envie d'aller plus loin. »

Ce fut un mercredi soir, que les fiers guerriers franchirent les antiques portes d'Antequera; ils marchèrent toute la journée et toute la nuit, s'avançant dans le plus grand secret, comme ils le pensaient, à travers les montagnes. Comme l'endroit qu'ils devaient attaquer était enfoncé dans les territoires maures, près des côtes de la Méditerranée, ils n'arrivèrent que tard le jour suivant. En passant à travers les montagnes sombres et sévères, ils suivirent souvent une *barranca* où vallée profonde, coupée par un ruisseau qui se jetait au milieu des blocs et des rochers qu'il avait entraînés dans la violence des orages d'automne. Quelquefois ils marchaient dans une *rambla*, ou lit d'un torrent, profondément enterrée dans les montagnes et remplie de leurs fragments brisés. D'immenses blocs de rochers étaient suspendus

sur ces *barrancas* et ces *ramblas*, formant embuscades pendant les guerres entre les Maures et les Espagnols, et depuis ils sont devenus les rendez-vous favoris de bandits qui dépouillent le voyageur.

Au coucher du soleil, les chevaliers arrivés à un point culminant des montagnes, aperçurent à leur droite, dans le lointain, une partie de la belle vega de Malaga, et plus loin la Méditerranée qu'ils saluèrent comme autrefois les Israélites saluèrent la terre promise. A la tombée de la nuit, ils atteignirent une série de villages et de petites vallées encaissés dans les montagnes, et connus parmi les Maures sous le nom d'Axarquia. Là, leur espoir orgueilleux devait être déçu pour la première fois : les habitants avertis de leur approche avaient amené leurs troupeaux et emporté leurs effets, pour se réfugier avec leurs femmes et leurs enfants dans les forteresses des montagnes. Exaspérés de leur défaite, les troupes mirent le feu aux maisons abandonnées, et poussèrent en avant espérant avoir plus de succès à l'avenir. Don Alonzo d'Aguilar et les autres chevaliers de l'avant-garde, répandirent leurs soldats dans la campagne pour la ravager et s'emparer de quelques troupeaux en retard, avec les paysans maures qui les accompagnaient. Pendant que cette avant-garde, l'épée et la torche à la main, éclairait les pics des montagnes de l'incendie des villages, le maître de Santiago, qui conduisait l'arrière-garde, maintenait le bon ordre, ralliant ses chevaliers comme pour une bataille, se tenant prêt à l'attaque et à la défense. Les guerriers de la Sainte-Fraternité essayèrent de s'écarter pour piller, mais il les rappela en les réprimandant sévèrement. Enfin ils arrivèrent à un endroit de la montagne complétement obstrué par des barrancas ou fondrières et des ramblas ou

lits de torrents, d'une grande profondeur et remplies de fragments de rochers; il était impossible de continuer l'ordre de la marche; les chevaux manquant de sol sous leurs pieds étaient très difficiles à gouverner, car ils étaient obligés de grimper de rocher en rocher, et sur des précipices étroits où il y avait place à peine pour une chèvre; en passant près d'un village incendié, la lueur des flammes leur révéla le péril de leur situation. Les Maures qui les observaient du haut d'une tour poussèrent des cris de joie quand ils virent ces brillants chevaliers trébuchant et se débattant entre les rochers. Sortant de leur repaire, ils occupèrent les hauteurs qui dominaient le ravin et firent pleuvoir des traits et des pierres sur l'ennemi.

Ce fut avec le plus grand chagrin que le maître de Santiago vit ses braves soldats tomber autour de lui, sans pouvoir ni résister ni se venger. La confusion de ses troupes s'augmenta des cris des Maures, multipliés par les échos et semblant annoncer une armée innombrable. Étrangers comme ils l'étaient dans ce pays, chaque effort qu'ils faisaient pour sortir d'embarras les engageait plus avant dans des ravins où ils étaient exposés à de plus grands dangers encore. Dans cette extrémité, le maître de Santiago envoya des messagers de tous côtés demander des secours. Le marquis de Cadix se hâta de venir en aide à son compagnon d'armes; son arrivée arrêta les nouvelles attaques de l'ennemi, et le maître put enfin sortir de cet horrible défilé. Pendant ce temps, Alonzo d'Aguilar et ses compagnons, dans leur impatience d'avancer, s'étaient aussi enfoncés dans des ravins et avaient été exposés à l'attaque d'une poignée de paysans maures, postés sur les précipices dominants. L'esprit orgueilleux d'Alonzo d'Aguilar était piqué de

voir ses soldats ainsi écrasés par des paysans qu'il avait rêvé de conduire, comme leurs troupeaux, à Antequera ; en apprenant pourtant que le marquis de Cadix et le maître de Santiago étaient aux prises avec l'ennemi, il ne pensa plus à son propre danger, et rassemblant ses soldats, il courut les assister, ou plutôt partager leurs périls. Se trouvant de nouveau réunis, les chevaliers tinrent un conseil de guerre, au milieu du sifflement des pierres et des flèches. La vue de leurs compagnons tombant autour d'eux hâta leur résolution ; il fut décidé qu'il n'y avait pas de butin qui pût compenser un péril si extrême, qu'il valait mieux abandonner les troupeaux qu'ils avaient déjà capturés, devenus un embarras pour leur marche, et quitter le plus tôt possible ce lieu de péril et de carnage. On chargea les adalides, ou guides, de mettre l'armée hors de danger; ceux-ci croyant la conduire par le chemin le plus sûr, la menèrent par un défilé rapide et semé de roches, très difficile pour les piétons, presque impraticable pour la cavalerie et couronné de précipices d'où pleuvait une grêle de pierres, accompagnée de cris sauvages qui jetaient la terreur dans les cœurs les plus courageux. Il y avait des endroits où ils ne pouvaient passer qu'un à un, et souvent les cavaliers et les chevaux transpercés par les flèches des Maures, barraient le passage et arrêtaient la marche. Les précipices environnants étaient éclairés de mille feux, à la lueur desquels les Espagnols virent leurs ennemis bondir de rocher en rocher, ayant plutôt l'air de démons que d'hommes. Les guides, soit terreur, confusion, ou véritable ignorance du pays, au lieu de les conduire hors des montagnes, les enfoncèrent plus avant encore dans les ravins. Quand le jour parut, ils se trouvèrent dans une rambla étroite, dont le fond était

couvert de rochers brisés, et où naguère coulait un torrent rapide; au dessus, dominaient des rochers d'une hauteur immense et couverts d'ennemis triomphants.

Quelle différence alors entre ces tristes chevaliers et la troupe qui sortit avec tant d'orgueil d'Antequera! Couverts de sang, de blessures et de poussière, épuisés de fatigue, ils avaient l'air plutôt de victimes que de guerriers. Plusieurs de leurs étendards étaient perdus, et pas une fanfare ne se faisait entendre pour les ranimer par un appel de ralliement. Les soldats levaient des regards suppliants vers leurs chefs, tandis que les cœurs des chevaliers étaient prêts à se briser de dépit et de douleur en cette situation désespérée. Ils firent, toute la journée, des efforts inutiles pour sortir de ces montagnes; des nuages de fumée s'élevèrent des hauteurs où, la nuit précédente, on voyait les feux d'alarme. Les montagnards s'assemblaient dans toutes les directions, prévenant les chrétiens et occupant les ravins comme autant de forteresses. A la tombée de la nuit, l'armée se vit enfermée dans une vallée étroite que traversait une rivière profonde; elle était entourée de montagnes qui semblaient toucher le ciel, et au dessus desquelles brillaient et flambaient des feux. Soudain, un cri nouveau retentit dans la vallée; « El Zagal! El Zagal! » répétaient les échos des ravins.

— Quel est ce cri? demanda le maître de Santiago.

— C'est le cri de guerre de El Zagal, le général maure, dit un vieux soldat castillan, il doit approcher avec les troupes de Malaga.

Le digne maître se tourna alors vers ses chevaliers :

— Mourons! dit-il, frayons-nous un chemin avec nos cœurs, sinon avec nos épées; escaladons la montagne, tâ-

chons de vendre chèrement notre vie, au lieu d'attendre qu'on nous tue comme un vil bétail.

Ce disant, il commença à gravir la côte, cavaliers et piétons suivrent son exemple, impatients, s'ils ne pouvaient s'échapper, de porter un dernier coup à l'ennemi; comme ils montaient avec peine, celui-ci put faire pleuvoir sur eux une grêle de pierres et de traits; quelquefois un énorme fragment de roc venait, bondissant et mugissant, tomber jusqu'au centre de l'armée. Les piétons, affaiblis par la fatigue et la faim, brisés et blessés, se cramponnaient aux queues et aux crinières des chevaux, pour s'aider dans l'ascension, tandis que les chevaux perdant pied parmi les pierres roulantes, ou recevant une blessure soudaine, roulaient le long de la pente rapide; coursier, cavalier et soldat tombaient alors de rocher en rocher, jusqu'à ce qu'ils fussent brisés en morceaux dans la vallée. Dans cette lutte désespérée, l'alferez, ou porte-étendard du maître, se perdit avec plusieurs de ses parents et amis. Il réussit enfin à atteindre le sommet de la montagne, mais ce ne fut que pour rencontrer de nouvelles difficultés. Un désert semé de rochers et de précipices, et couvert d'ennemis cruels s'étendait devant lui; il n'avait plus ni bannière ni trompette pour rallier ses troupes qui erraient au hasard; chacun était occupé à se préserver des précipices et des traits des ennemis. Quand le pieux maître de Santiago vit les débris dispersés de sa troupe naguère si brillante, il ne pût retenir ses larmes.

— Dieu puissant, s'écria-t-il, votre colère est grande aujourd'hui contre vos serviteurs! Vous avez changé la lâcheté de ces infidèles en valeur, et vous permettez que ces paysans soient plus forts que des guerriers exercés!



Il voulut rassembler son infanterie et tenir tête à l'ennemi; mais les soldats le supplièrent de ne penser qu'à sa sûreté personnelle. Rester, c'était périr sans frapper de coup décisif; s'échapper, c'était préserver des jours qui pourraient être dévoués à se venger des Maures. Le maître céda, mais à regret, aux prières de ses soldats.

— Oh! Dieu de armées, s'écria-t-il, je fuis devant votre courroux, et non devant ces infidèles, ils ne sont que des instruments dans vos mains pour nous châtier de nos péchés.

Ce disant, il envoya ses guides en avant, et donnant de de l'éperon à son coursier, il se jeta dans un défilé, avant que les Maures pussent lui intercepter la route.

Ses troupes se dispersèrent dans toutes les directions; quelques-uns essayèrent de suivre sa trace, mais ils se perdirent dans les montagnes, fuyant çà et là, plusieurs trouvant la mort parmi les précipices, d'autres massacrés par les Maures, et d'autres encore faits prisonniers. Le brave marquis de Cadix, conduit par son fidèle adalide Luis Amar, avait gravi la montagne d'un autre côté; il était suivi de son ami Don Alonzo d'Aguilar l'adelantado, et du comte de Cifuentes; mais dans l'obscurité et dans la confusion, les troupes de ces chefs se séparèrent. Quand le marquis atteignit le sommet, il chercha autour de lui ses compagnons d'armes, mais ils ne le suivaient plus; il n'avait pas de trompette pour les rallier; ce fut cependant une consolation pour le marquis que ses frères et plusieurs de ses parents avec leurs suivants fussent encore avec lui; il les appela par leurs noms, et les réponses qu'il en reçut soulagèrent son cœur. Le guide les mena ensuite dans une autre vallée où ils devaient être moins exposés. Quand il fut arrivé, le

marquis s'arrêta pour rassembler ses troupes dispersées, et donner le temps aux commandants de le rejoindre. Là, il fut assailli par les troupes d'El Zagal que soutenaient les montagnards des environs. Les chrétiens, harrassés et terrifiés, perdirent toute présence d'esprit; la plupart prirent la fuite et furent ou massacrés ou faits prisonniers. Le marquis, avec ses frères et quelques amis, opposa une résistance opiniâtre; son cheval fut tué sous lui; ses frères, Don Diego et Don Lope, avec ses deux neveux, Don Lorenzo et Don Manuel, furent un à un tués à ses côtés, transpercés de traits et de lances par les soldats d'El Zagal, ou écrasés par les pierres lancées des hauteurs.

Le marquis était un vieux soldat et avait assisté à bien des batailles, mais il n'avait jamais vu ses soldats tomber autour de lui si serrés et si rapidement. Quand il vit le troisième de ses frères, Don Beltram, renversé de sa selle par un fragment de rocher, et son cheval courant effaré sans son cavalier, il jeta un cri d'angoisse et demeura éperdu. Quelques serviteurs fidèles l'entourèrent, en le suppliant de chercher le salut dans la fuite; il voulait rester pour partager le sort de son ami Don Alonzo d'Aguilar, et de ses autres compagnons d'armes, mais les troupes d'El Zagal étaient placées entre eux, et la mort l'attendait de tous les côtés. Il consentit, quoique à regret, à fuir; on lui amena un autre cheval; son adalide le guida dans un sentier rapide d'une longueur de quatre lieues, et, quoique poursuivi par l'ennemi dont les coups réduisaient de plus en plus les rangs de son escorte, le marquis parvint à l'extrémité des défilés, et arriva avec sa poignée de soldats à Antequera.

Le comte de Cifuentes avec quelques soldats, en voulant suivre le marquis de Cadix s'égara dans un étroit passage où

il fut complétement cerné par les troupes d'El Zagal. Voyant qu'il ne pouvait s'échapper et encore moins résister, il se rendit, ainsi que son frère Don Pedro de Silva, et le faible reste de ses suivants. L'aurore trouva encore Don Alonzo d'Aguilar avec une poignée de soldats dans les montagnes; ils avaient essayé aussi de suivre le marquis de Cadix, mais ils s'étaient vus obligés de s'arrêter et de se défendre contre les attaques toujours renouvelées de l'ennemi. Ils traversèrent les montagnes et atteignirent la même vallée où le marquis avait fait sa dernière halte. Harrassés, incertains de leur route, ils se réfugièrent dans une sorte de grotte naturelle protégée contre les traits de l'ennemi par un rocher surplombant, et y trouvèrent un ruisseau murmurant où ils purent satisfaire leur soif brûlante et rafraichir leurs chevaux épuisés. A mesure que le jour se levait, toutes les horreurs de cette scène de massacre se révélaient à eux. Là étaient couchés les nobles frères et les neveux du marquis, transpercés de traits ou écrasés et défigurés par de hideuses blessures. Plusieurs autres chevaliers étaient étendus morts ou mourants, pillés et dépouillés par les Maures. D'Aguilar était un pieux chevalier, mais sa piété n'était pas humble et résignée comme celle du maître de Santiago. Il proféra de saintes imprécations contre les infidèles qui avaient ainsi triomphé de la fleur de la chevalerie chrétienne; et il résolut de se venger d'une manière éclatante sur la contrée environnante.

Peu à peu la petite troupe d'Aguilar fut augmentée par un grand nombre de fugitifs qui sortaient des ravins et des crevasses où il s'étaient réfugiés pendant la nuit. Une troupe de chevaliers montés fut formée, et les Maures ayant abandonné les hauteurs pour recueillir les dépouilles de leurs victimes, elle put retourner à Antequera. Cette affaire

désastreuse commença le jeudi soir, et dura toute la journée du vendredi 21 mars, fête de saint Bénédict; elle est appelée dans les chroniques espagnoles, « la défaite des montagnes de Malaga, » et l'on montre encore aujourd'hui le lieu où le plus grand massacre eut lieu : on le nomme *la Cuesta de la matanza* ou « la colline du massacre. »

Les principaux commandants qui échappèrent purent retourner à Antequera; plusieurs des chevaliers se réfugièrent à Alhama, et les autres errèrent dans les montagnes pendant huit jours, vivant de racines et d'herbes, se cachant pendant le jour, et ne sortant que la nuit; ils étaient si affaiblis et si découragés, qu'on pouvait les attaquer sans qu'ils résistassent; ils se rendaient aux paysans maures; les femmes de Malaga, elles-mêmes, sortirent et firent des prisonniers. On en jeta quelques-uns dans les cachots des villes frontières, et on en conduisit d'autres à Grenade; mais on dirigea le plus grand nombre sur Malaga, la ville qu'ils avaient menacée.

Deux cent cinquante chevaliers principaux, alcaydes, commandants et hidalgos de noble sang, furent enfermés dans l'alcazaba ou citadelle de Malaga en attendant leur rançon, cinq cents simples soldats furent entassés dans la cour de l'alcayaba, pour y être vendus comme des esclaves. On recueillit beaucoup de dépouilles, d'armures magnifiques, d'armes prises sur les morts, ou jetées par les cavaliers dans leur fuite, et plusieurs chevaux superbement caparaçonnés, ainsi que des étendards en grand nombre; toutes ces richesses furent promenées triomphalement dans les villes mauresques. Les commerçants qui avaient suivi l'armée, avec l'intention de trafiquer des dépouilles des Maures, devinrent eux-mêmes un objet de trafic; ils furent conduits comme un bétail, jus-

qu'au marché de Malaga où, quoiqu'ils fussent très adroits en commerce, et qu'ils essayassent de se racheter à un bas prix, ils ne parvinrent pas à se libérer sans tirer de telles sommes sur les sacs d'écus qu'ils avaient chez eux, qu'ils furent réduits tout à fait sec.

CHAPITRE XIII

RESULTAT DU DÉSASTRE DANS LES MONTAGNES DE MALAGA.

Le peuple d'Antequera était à peine revenu du bruit et de l'admiration qu'avait causés le départ des troupes pour l'expédition, quand ils en virent les débris épars venir chercher réfuge dans leurs murailles. A toute heure et chaque jour il en arrivait, et il était presque impossible de reconnaître dans ces misérables harrassés, épuisés, déchirés, les guerriers qu'on avait vu franchir si gaiment et si triomphalement les portes d'Antequera.

L'arrivée du marquis de Cadix presque seul, couvert de poussière et de sang, son armure brisée et le désespoir empreint sur le visage, causa une douleur universelle, car il était très aimé du peuple. La foule demanda où étaient les frères qui se pressaient autour de lui quand il partit; et quand on apprit qu'il les avait vu massacrer un à un à ses côtés, le peuple se tut ou n'échangea plus des mots qu'à voix basse quand il passait, et des regards d'une sympathie silencieuse s'élevaient vers lui.

Nul n'entreprit de calmer une si grande affliction, et lui-même n'adressait la parole à personne; il s'enferma dans son appartement pour s'y livrer, dans la solitude, à sa douleur. Il n'y eut que don Alonzo d'Aguilar de qui l'arrivée put lui donner quelque soulagement; car, tandis que la mort lui avait arraché si cruellement ses parents, il s'estimait encore heureux de voir que son fidèle ami eût été épargné.

Pendant plusieurs jours, tous les yeux furent tournés vers la frontière mauresque, chacun cherchant avec anxiété, dans les fugitifs des montagnes, un ami ou un parent dont le sort était encore un mystère. Enfin tous les doutes furent changés en certitude : toute l'étendue du mal fut connue; la tristesse et la consternation se répandirent dans le pays; dans les palais, plus d'espoir ni d'orgueil. C'était une désolation générale, elle n'épargna ni les palais de marbre, ni l'oreiller de soie; bien des châtelaines pleurèrent leurs fils, la gloire et la joie de leurs maisons; et plus d'une joue pâlit de chagrin, qui naguère rougissait. « Toute l'Andalousie, » dit un historien du temps, « fut plongée dans la douleur; les larmes ne tarissaient plus (1). »

La terreur régna pendant longtemps sur toute la frontière; les lances semblaient brisées, les boucliers rompus; chaque ville de la frontière redoutait une attaque, et la mère serrait son enfant contre sa poitrine quand le chien de garde hurlait dans la nuit, croyant entendre le cri de guerre des Maures. Pendant quelque temps tout paraissait perdu, et le découragement pénétra aux cœurs de Ferdinand et d'Isabelle, au milieu des magnificences de leur cour.

D'un autre côté, la joie des Maures fut grande, quand ils

(1) *Cura de los Palacios.*

virent des légions entières de prisonniers chrétiens amenés par les paysans. Ils pensèrent que c'était l'œuvre d'Allah en faveur des fidèles; mais quand ils reconnurent parmi les captifs plusieurs des chefs de la chevalerie chrétienne, quand ils virent les bannières des plus nobles maisons de l'Espagne qui figuraient ordinairement aux premiers rangs de l'armée, trainées ignominieusement dans les rues, quand ils virent le comte de Cifuentes, le porte-étendard royal, et son père, don Pedro de Silva, amenés prisonniers à travers les rues de Grenade, il n'y eut pas de bornes. Ils crurent que les jours de leur gloire ancienne allait renaître, et qu'ils allaient reprendre le cours de leurs triomphes sur les infidèles.

Les historiens de l'époque sont bien embarrassés d'expliquer la cause de ces malheurs, et pourquoi tant de chevaliers chrétiens, combattant pour la vraie foi se trouvèrent ainsi, miraculeusement pour ainsi dire, livrés prisonniers à une poignée de paysans infidèles; car on assure que cette catastrophe fut l'œuvre de cinq cents fantassins et de cinquante cavaliers, de vrais montagnards inhabiles à la guerre et indisciplinés (1). « Ce fut, » comme l'observe un chroniqueur « afin de donner une leçon à ces orgueilleux chevaliers qui pensaient n'avoir qu'à se montrer sur le territoire de l'ennemi pour le conquérir. » Ce fut pour leur apprendre que le triomphe de la course ne reste pas toujours au plus rapide, ni celle de la bataille au plus fort, et que Dieu seul donne la victoire.

Le digne Fray Antonio Agapida, cependant, assure que c'était pour punir l'avidité des guerriers espagnols. « Ils

(1) *Cura de los Palacios.*

n'entrèrent pas dans le royaume des infidèles avec le zèle pur de chevaliers chrétiens, dont le seul but était la gloire de la vraie foi, mais plutôt comme des juifs avides de s'enrichir des dépouilles des Maures. Au lieu de se préparer par la confession et la communion, de faire des testaments et des donations aux églises et aux couvents, ils ne pensèrent qu'à faire des marchés et des ventes de leur butin anticipé. Au lieu d'amener avec eux des moines pour les aider à prier, ils étaient suivis par une procession de marchands, pour entretenir leurs idées de lucre, et convertir ce qui devait être des triomphes de la foi, en scènes de trafic honteux. » Telle était l'opinion de l'excellent Antonio Agapida, et il est soutenu par le plus véridique des chroniqueurs, le curé de Los Palacios. Agapida se console cependant avec la réflexion que ces malheurs furent infligés dans le but d'éprouver le cœur des Espagnols, et en extraire les éléments de succès futurs, comme on extrait l'or de la terre impure ; et c'est aussi l'avis du vénérable historien Pedro Abarca, de la société des jésuites (1).

(1) Abarca, *Anales de Aragon*, Rey 30, cap. 2, sect. 7.

CHAPITRE XIV

OU LE ROI BOABDIL MARCHE A LA FRONTIÈRE.

La défaite des chevaliers chrétiens dans les montagnes de Malaga, et l'heureux succès de Muley-Aben-Hassan sur le territoire de Medina Sidonia, avaient produit un résultat favorable au vieux monarque. Le peuple inconstant acclamait déjà son nom dans les rues, et comparait ses succès à l'inactivité de son fils Boabdil el Chico. Ce dernier, quoique dans la fleur de l'âge, et quoique distingué par sa vigueur et sa dextérité dans les joutes et tournois, n'avait jamais fait briller son épée sur aucun champ de bataille; et on disait qu'il préférait le doux repos des salles fraîches de l'Alhambra à la fatigue, au danger de la guerre et aux durs campements dans les montagnes.

La popularité de ces rois rivaux dépendait de leur succès contre les chrétiens; et Boabdil el Chico trouva qu'il était nécessaire de frapper quelque coup signalé, pour balancer le triomphe de son père. Il était conseillé, d'ailleurs, par le vieux maure Ali-Atar, son beau-père, l'alcayde de Loxa;

sa colère contre les Chrétiens brûlait toujours parmi les cendres du temps, et avait été enflammée, dernièrement, par l'attaque de Ferdinand, dirigée contre la ville de Loxa dont il avait le commandement.

Ali-Atar informa Boabdil qne la défaite récente des chevaliers chrétiens avait dépouillé l'Andalousie de la fleur de sa chevalerie, et abattu le courage du pays : toute la frontière de Cordoue et d'Ecija était exposée à l'immersion, et il désigna surtout la ville de Lucena comme premier point d'attaque; sa garnison était très faible, et le pays environnant était fort riche en paturage, en troupeaux, en blé et aussi en huile et en vin. Le vieux Maure ne parlait pas sans expérience, car il avait fait bien des expéditions sur ces points, et son nom était la terreur de tout le territoire. Dans la garnison de Loxa, on appelait Lucena le jardin d'Ali-Atar; car il ravageait ces territoires fertiles, pour y faire ses provisions.

Boabdil el Chico écouta les avis de ce vieux soldat. Il assembla une armée de neuf mille hommes d'infanterie et sept mille chevaux, presque tous ses partisans; mais beaucoup d'entre eux appartenaient au parti de son père, car ces factions, quoique hostiles l'une à l'autre, étaient toujours prêtes à se réunir contre les chrétiens. Beaucoup des plus illustres et des plus courageux parmi la noblesse de Grenade se réunirent sous son étendard, superbement vêtus d'armures et de riches broderies, comme s'ils se rendaient à nne fête plutôt qu'à une entreprise de guerre. La mère de Boabdil, la sultane Ayxa la Horra, voulut l'armer elle-même; et en lui attachant le cimeterre au côté, elle lui donna sa bénédiction. Morayma, l'épouse favorite du jeune prince, versa des larmes, en pensant à tous les dangers qui l'attendaient. « Pourquoi pleures-tu, fille d'Ali-Atar? lui dit la courageuse Ayxa; ces

larmes ne conviennent ni à l'épouse d'un roi, ni à la fille d'un guerrier; crois-moi, il y a plus de danger pour un roi derrière les murailles solides d'un palais, que derrière les minces rideaux d'une tente; c'est par les périls de la guerre que ton mari doit acheter la sécurité de son trône. »

Mais Morayma, pendue à son cou, versait d'abondantes larmes et nourrissait de tristes pressentiments; et quand Boabdil quitta l'Alhambra, elle courut à son mirador, qui avait vue sur la vega, d'où elle regarda le brillant défilé de l'armée, le long du chemin qui conduit à Loxa, et à chaque refrain de mélodie guerrière qu'apportait la brise, elle répondait par des éclats de désespoir.

Quand le cortége royal sortit du palais, et descendit dans les rues de Grenade, la populace reçut son jeune souverain avec les plus vives acclamations, lui prédisant un succès qui éclipserait les lauriers de son père. En passant par la porte d'Elvira, cependant, le jeune roi cassa sa lance contre la voûte; plusieurs entre ses nobles pâlirent et le supplièrent de ne pas continuer sa route, car ils regardaient cet accident comme d'un mauvais présage. Boabdil se rit de leurs craintes, les traitant de folies, ou plutôt, dit Fray Agapida, c'était un infidèle incrédule, rempli de confiance et d'orgueil; il refusa de prendre une autre lance, mais tira son cimeterre, et se mit à la tête de son armée (ajoute Agapida) le front haut et arrogant, comme s'il voulait défier le ciel et la terre. Un autre pressentiment vint l'ébranler dans son entreprise. En arrivant à la rambla, ou lit du torrent de Beyro, qui est très peu distant de la ville, un renard traversa toute l'armée, passant tout près de la personne du roi, et quoique cent soldats eussent tiré sur lui, il s'échappa et gagna les montagnes. Les principaux courtisans qui entou-

raient Boabdil le supplièrent de nouveau de ne point partir, car ils considéraient ces incidents comme des pronostics de danger pour l'armée. Mais le jeune roi ne se laissait pas facilement effrayer; il continua sa route (1).

A Loxa, l'armée royale fut renforcée par Ali-Atar, avec les guerriers choisis de sa garnison et les plus braves soldats des villes frontières. Le peuple de Loxa poussa des acclamations de joie, quand ils vit Ali-Atar armé de pied en cap, et encore une fois monté sur son coursier arabe qui l'avait si souvent porté sur la frontière. Le vieux guerrier, âgé de presque cent ans, sentit renaître tout le feu et toute l'animation de la jeunesse, à l'idée d'une expédition, et courut de rang en rang avec la vivacité d'un Arabe du désert. La populace contemplait l'armée défilant de front pour s'enfoncer dans les gorges des montagnes et les yeux restaient toujours fixés sur l'étendard d'Ali-Atar, comme s'il portait avec lui l'assurance d'une victoire. Les troupes maures entrèrent sur la frontière chrétienne, ravageant le pays à la hâte, emmenant les troupeaux, et faisant les habitants prisonniers. Elles précipitaient leur marche, afin d'éviter toute surprise et de pouvoir tomber à l'improviste sur Lucena.

Boabdil n'avait pas une grande expérience de l'art de la guerre, mais il trouvait un conseiller sage et expérimenté dans son beau-père, car Ali-Atar connaissait tous les secrets du pays, et, à mesure qu'il s'avançait, son œil embrassait tout le territoire, mêlant dans son regard la ruse du renard à la férocité du loup. Il se flattait que, par la rapidité de sa marche, il échapperait à la surveillance des chrétiens,

(1) Marmol. *Rebel. de los Moros*, lib. I, c. XII, fol. 14

et que Loxa serait une proie facile; mais soudain il aperçut des feux d'alarme sur les montagnes.

— Nous sommes découverts, dit-il à Boabdil el Chico, la campagne prendra les armes. Nous n'avons rien de mieux à faire que de gagner Lucena; si cette ville a une garnison faible, nous pourrons la prendre d'assaut, avant qu'elle puisse recevoir des secours.

Le roi approuva le conseil, et ils s'avancèrent rapidement sous les murs de Lucena.

CHAPITRE XV

OU LE COMTE DE CABRA SORT DE SON CHATEAU A LA RECHERCHE DU ROI BOABDIL.

Don Diego de Cordoue, comte de Cabra, se trouvait en ce moment dans le château de Vaena, qui, ainsi que la ville du même nom, est situé sur une colline élevée, à la frontière du royaume de Cordoue, à quelques lieues de Lucena. La chaîne de montagnes du Horquera les sépare. Le château de Vaena était fort et bien muni d'armes; le comte avait un grand nombre de vassaux et de suivants; car, à cette époque, il était nécessaire pour les nobles des frontières, d'être toujours prêts, avec cavaliers et chevaux, avec lance et boucliers, à résister aux invasions soudaines des Maures. C'était un guerrier hardi et plein d'expérience que le comte de Cabra, prudent au conseil, prompt dans l'action, impétueux et inaccessible à l'émotion dans les combats. C'était un des chevaliers les plus propres à repousser une invasion; l'habitude de vivre sur les frontières l'avait rendu alerte de pensée et d'action.

Dans la nuit du 20 avril 1483, le comte allait se retirer pour se reposer, quand le garde de la tour vint l'avertir qu'on voyait des signaux d'alarme sur les montagnes d'Horquera, et que ces signaux provenaient d'une tour qui dominait le défilé à travers lequel passe la route de Cabra et de Lucena.

Le comte monta sur les remparts, et vit cinq lumières illuminant le haut de la tour; c'était le signal convenu, quand une armée maure menaçait quelque place de la frontière. Le comte fit sonner immédiatement le tocsin et envoya des courriers avertir les commandants des villes avoisinantes; il ordonna à tous ses suivants de se préparer à l'action, et envoya un trompette par la ville, sommant tous les hommes de se rassembler à la pointe du jour, armés et équipés devant le château.

Pendant tout le reste de la nuit, le bruit des préparatifs emplit le château. Chaque maison de la ville était aussi sur pied; car dans les villes des frontières, toute maison avait son guerrier, et sur tous les murs pendaient la lance et le bouclier, prêts à être décrochés à la minute. On n'entendait que le bruit des armuriers, celui des maréchaux ferrant les chevaux, et des fourbisseurs d'armes; toute la nuit aussi les feux d'alarme brillèrent sur la montagne.

Quand le jour parut, le comte de Cabra sortit à la tête de deux cent cinquante cavaliers, des maisons les plus riches de Vaena, tous bien équipés, exercés aux armes, et habitués à la guerre des frontières. Il avait en outre douze cents fantassins de la même ville, tous braves et vigoureux soldats. Il leur ordonna de hâter le pas, en suivant la route qui mène à Cabra, éloignée de trois lieues environ, et pour qu'ils ne perdissent pas de temps en chemin, il ne leur permit pas de déjeuner avant d'arriver à cette place.

Le comte envoya des courriers en avant, et l'armée trouva, en arrivant à Cabra, des tables toutes dressées aux portes de la ville. Là ils furent rejoints par don Alonzo de Cordoue, seigneur de Zuheros.

Ayant fait un bon repas, ils allaient continuer leur marche, quand le comte s'aperçut que, dans la hâte de son départ, il avait oublié de prendre l'étendard de Vaena, que sa famille portait dans les combats depuis plus de quatre-vingts ans; comme la nuit approchait, et qu'il n'avait pas le temps de retourner sur ses pas, le comte prit l'étendard de Cabra, dont l'emblème était une chèvre, et qui depuis plus de cent ans n'avait paru en campagne. A l'instant où l'on allait partir, un courrier, arrivant au galop, apporta au comte des dépêches de son neveu, don Diego Hernandez de Cordoue, seigneur de Lucena et alcade de Los Donzeles, le pressant de venir au secours de sa ville qu'assiégeait le roi maure, Boabdil el Chico, avec une armée puissante; il ajoutait même que celui-ci avait mis le feu aux portes de la ville.

Le comte mit sa petite armée en marche sur Lucena, qui n'est qu'à une lieue de Cabra; il s'était enflammé à l'idée d'avoir à combattre le roi maure en personne; mais lorsqu'il arriva à Lucena, les Maures avaient renoncé à l'attaque de la place et ravageaient les environs. Il entra dans la ville, avec quelques-uns de ses cavaliers, et fut reçu par son neveu avec d'autant plus de joie, que la garnison de la ville ne se montait qu'à quatre-vingt cavaliers et trois cents fantassins. Don Diego Hernandez de Cordoue était jeune, mais c'était un officier prévoyant, prudent et capable. Ayant appris, la veille au soir, que les Maures avaient passé la frontière, il avait réuni dans ses murailles toutes les femmes

et tous les enfants des environs; puis il avait armé les hommes, expédié des courriers dans des directions différentes, et allumé des feux d'alarme sur les montagnes.

Boabdil étant arrivé au point du jour avec son armée, somma la garnison de se rendre sous peine de périr sous l'épée et le feu. Le messager était un Maure de Grenade, nommé Hamet, que don Diego avait connu autrefois. Il le retint et l'amusa, afin de donnêr le temps aux secours d'arriver. Le vieux Ali-Atar, perdant patience, avait donné l'assaut à la ville, se jetant contre ses portes avec fureur; mais il avait été repoussé. On s'attendait pour la nuit suivante à une attaque plus sérieuse.

Quand le comte de Cabra eut entendu ce récit, il se tourna vers son neveu, et avec sa vivacité ordinaire, lui proposa de sortir sur-le-champ et d'aller à la rencontre de l'ennemi. Don Diégo lui démontra l'imprudence d'attaquer une si forte armée, avec une poignée d'hommes.

— Mon neveu, dit le comte, je suis venu de Vaena avec la résolution de combattre le roi maure, et je ne manquerai pas l'occasion.

— Au pis aller, répliqua don Diégo, attendons deux heures, et nous aurons reçu les renforts que nous attendons de Rambla, de Santaella, de Montilla, et d'autres villes dans les environs.

— Si nous attendons, dit le fougueux comte, les Maures nous échapperont, et nous aurons eu toute la peine pour rien. Au surplus, tu peux rester si tu veux, mais moi, je suis décidé à combattre.

Le comte n'attendit pas qu'on lui donnât la réplique, et sortit pour rejoindre sa troupe. Le jeune alcayde de Los Donzeles, quoique plus prudent, n'était pas moins brave que



son oncle : il résolut de le soutenir dans son imprudente entreprise, et ayant rassemblé sa petite troupe, il sortit pour rejoindre le comte; ils se mirent donc tous deux à la recherche de l'ennemi.

Les Maures avaient cessé de ravager la campagne; ils ne pouvaient être aperçus, le pays environnant étant fort montueux et coupé par de profonds ravins. Le comte expédia six éclaireurs à cheval en reconnaissance, leur ordonnant de revenir en toute hâte, aussitôt qu'ils découvriraient l'ennemi, et surtout de ne pas s'engager avec lui. Les éclaireurs, en montant sur une colline élevée, virent l'armée maure au fond d'une vallée de l'autre côté. La cavalerie était rangée en cinq bataillons, faisant bonne garde pendant que les fantassins prenaient leur repas, assis sur l'herbe. Les éclaireurs revinrent immédiatement avec ce renseignement.

Le comte ordonna aux troupes de marcher dans la direction de l'ennemi; il monta avec son neveu sur la colline, et ils virent que les Maures avaient divisé leur cinq bataillons en deux, l'un de neuf cents et l'autre de six cents lances; l'armée entière semblait se préparer à gagner la frontière; les fantassins étaient déjà en mouvement, avec un grand nombre de prisonniers et de bêtes de somme chargées de butin. Boabdil était à une certaine distance. On ne pouvait distinguer sa figure, mais le comte et son neveu le reconnurent à son coursier blanc richement caparaçonné, et à la garde nombreuse et magnifiquement vêtue qui l'entourait. Le vieux Ali-Atar courait de soldat en soldat, excitant chacun avec son ardeur ordinaire.

Les yeux du comte brillèrent quand il vit si près de lui le royal butin qu'il enviait; il ne songea plus à l'infériorité de ses troupes.

— Par Santiago, dit-il à son neveu, comme ils décendaient la colline, si nous avions attendu des renforts, le roi maure nous aurait échappé!

Le comte harangua ses soldats pour les encourager au combat hasardeux qu'ils allaient livrer. Il leur dit de ne pas s'effrayer du nombre des Maures; car Dieu permettait souvent aux petites armées de vaincre les plus grandes, et il espérait remporter une victoire qui leur donnerait gloire et richesse.

Il leur recommanda de ne point darder leurs lances, mais de les garder dans leurs mains, et d'en frapper autant de coups qu'ils pourraient. Il les engagea aussi à crier toujours en même temps que les Maures; car, quand deux armées criaient ensemble, il était impossible de distinguer laquelle faisait le plus de bruit, où était la plus forte. Il pria son oncle Lope de Mendoza et Diégo Cabrera, alcayde de Menica, de descendre de cheval, et de se mêler aux fantassins pour les animer au combat. Il chargea l'alcayde de Vaena et Diégo de Clavijo, un cavalier de sa maison, de rester à l'arrière-garde, et de ne pas tolérer de traînards ni pour dépouiller les morts, ni pour quelque raison que ce soit.

Telles furent les instructions données à son armée par cet adroit, actif et intrépide chevalier, suppléant par une admirable sagacité au nombre restreint de ses troupes. Après cette allocution, il jeta de côté sa lance, tira son épée, et ordonna à son porte-étendard de courir à l'ennemi.

CHAPITRE XVI

BATAILLE DE LUCENA.

Le roi Maure avait aperçu les troupes espagnoles, à distance, quoiqu'un léger brouillard l'empêchât de les distinguer tout à fait, ou d'apprécier leur nombre. Son beau-père était à côté de lui; ayant combattu longtemps sur la frontière, il connaissait tous les étendards et écussons. Quand le roi commença à distinguer la vieille bannière de Cabra, sortant des brouillards, il demanda à son beau-père quelle était cette enseigne. Le vieux soldat hésita pour la première fois de sa vie; car la bannière n'avait pas paru au combat de son temps.

— Sire, répondit-il après un moment, j'ai examiné cet étendard, mais je ne le connais pas; je crois voir un chien qui est l'emblème des villes de Baeza et d'Ubeda. S'il en est ainsi, toute l'Andalousie marche contre nous, car il n'est pas probable qu'un seul chef ou une seule ville osât vous attaquer. Je vous conseillerais donc de vous retirer.

Le comte de Cabra, en descendant la colline vit que son armée était beaucoup plus bas que celle de son ennemi ; il ordonna alors en toute hâte au porte-étendard de revenir sur ses pas, afin de se ménager l'avantage du terrain. Les Maures prenant ce mouvement pour une retraite, se ruèrent avec violence sur les chrétiens ; ces derniers, ayant atteint la hauteur désirée, les chargèrent au même instant, en poussant leur cri de guerre de « Santiago » et, attaquant les premiers, firent mordre la poussière à un grand nombre de cavaliers Maures.

Ceux-ci, arrêtés dans leur assaut tumultueux, commencèrent à céder, suivis de très près par les chrétiens. Baabdil el Chico essaya de les rallier.

— Arrêtez ! arrêtez ! s'écria-t-il. Ne fuyons pas, au moins avant de connaître notre ennemi.

Les chevaliers maures, piqués de ce reproche, revinrent à la charge, avec l'ardeur d'hommes qui sentent qu'ils combattent sous l'œil de leur souverain.

En ce moment, Lorenzo de Porrès, alcayde de Luque arriva avec cinquante cavaliers et cent fantassins, faisant sonner une trompette italienne derrière un massif de chênes qui le cachait. L'oreille exercée d'Ali-Atar reconnut le son.

— Voilà, dit-il, une trompette italienne ; on dirait que le monde entier se soulève contre Votre Majesté !

A la trompette de Lorenzo de Porrès répondit celle du comte de Cabra, dans une autre direction, en sorte que les Maures se crurent menacés de deux côtés à la fois. Don Lorenzo sortit alors de derrière les chênes et chargea l'ennemi ; ce dernier n'attendit pas pour savoir la force de ce nouvel adversaire. La confusion, les différents sons des

trompettes et les attaques provenant de points opposés, tout cela contribua à le tromper sur l'importance des forces chrétiennes; effarés, et les rangs rompus, ils battirent en retraite, mais combattant toujours, et sans la présence et les remontrances du roi, leur retraite fût devenue une fuite éperdue.

Cette retraite entremêlée d'escarmouches dura trois lieues, et il y eut maints actes de courage isolés de la part des chevaliers chrétiens et maures, et le chemin fut jonché des cadavres des gardes du roi. Ils arrivèrent enfin à la petite rivière de Mingonzalez, dont les bords verdoyants étaient couverts de saules et de tamaris. Cette rivière était enflée par les pluies récentes qui l'avaient convertie en un torrent profond et troublé.

Là, Boabdil s'arrêta courageusement avec un petit corps de cavalerie, tandis que son bagage traversa la rivière. L'élite de ses gardes resta auprès de lui dans cette extrémité. Ses fantassins passèrent le gué, et prirent aussitôt la fuite. Plusieurs cavaliers, partageant la panique générale, et donnant toute bride à leur chevaux furent emportés vers la frontière. La petite troupe de cavaliers dévoués se serra autour du roi pour protéger sa retraite. Ils combattirent main à main avec les chrétiens, ne voulant ni céder, ni demander quartier. La terre fut jonchée des morts et de mourants. Boabdil s'était éloigné du combat. En suivant le bord de la rivière, il retourna la tête, et vit que sa garde fuyait aussi, traversant le gué pêle-mêle avec les ennemis, et plusieurs des siens furent jetés dans la rivière.

Le roi descendit alors de son cheval dont la couleur et le brillant harnais pouvaient le trahir, et essaya de se cacher derrière les saules qui bordaient le torrent. Un soldat de Lucena

nommé Martin Hurtado, le découvrit et l'attaqua avec une pique. Le roi se défendit avec le cimeterre et la hache, bientôt il se vit attaqué par un second soldat, un troisième approchait encore. Sentant que toute résistance serait inutile, il recula, et leur demanda de cesser leurs attaques, en leur offrant une rançon considérable. Un des soldats s'avança pour le saisir, mais le roi l'abattit d'un coup de son cimeterre.

Don Diego Fernandez de Cordouc étant survenu, en ce moment, les soldats lui dirent :

— Voici un Maure que nous avons pris, qui paraît être de haut rang, car il offre une rançon importante.

— Esclaves! s'écria Boabdil, vous ne m'avez pas pris, c'est à ce cavalier, que je me rends.

Don Diego l'accueillit avec courtoisie ; il s'aperçut qu'il était de haut rang, mais le roi cacha sa qualité, et se dit fils d'Aben Aleyzer, un noble de la maison royale (1). Don Diego le confia à cinq soldats pour le conduire au château de Lucena, puis, il se hâta de rejoindre son oncle, qui continuait de poursuivre l'ennemi. Il le rattrappa près d'une rivière appelée Riancal, et ils continuèrent de poursuivre l'armée en fuite, pendant toute la journée. La poursuite était presque aussi hasardeuse que le combat; car si l'ennemi s'était remis de sa panique, il aurait pu, par une réaction soudaine, écraser la petite troupe chrétienne. Pour se défendre contre ce péril, le prudent comte tint son bataillon en rangs serrés, ayant en avant-garde cent lances choisies.

Les Maures continuèrent leur retraite en ordre, se retour-

(1) Garibay, lib. XL, cap. 31.

nant de temps en temps pour combattre; mais en voyant ce corps de guerriers armés d'acier derrière eux, ils recommencèrent à fuir.

La retraite de l'armée s'opéra principalement dans la vallée arrosée par le Xenil, et à travers les montagnes d'Algaringo jusqu'à la ville de Loxa. Les signaux de la nuit précédente avaient soulevé tout le pays. Tous les hommes prirent l'épée et le bouclier, et de tous les villages arrivèrent des guerriers qui harcelèrent les Maures dans leur retraite. Ali-Atar conduisait le gros de l'armée, et se retournait de temps en temps contre les vainqueurs. On eût dit un loup poursuivi à travers un pays qu'il a souvent désolé par ses maraudes.

L'alarme causée par cette invasion avait gagné la ville d'Antequera, où se trouvaient plusieurs des chevaliers échappés au massacre des montagnes de Malaga. Leur fier cœur saignait de leur dernière disgrace, et ils n'attendaient qu'une occasion pour se venger des infidèles. Aussitôt qu'ils apprirent que les Maures étaient près de la frontière, ils s'armèrent pour le combat. Don Alonzo d'Aguilar se mit à leur tête; c'était une petite troupe de quarante cavaliers, mais tous hommes de courage, et ayant soif de vengeance. Ils rencontrèrent l'ennemi sur les bords du Xenil qui coule à travers les vallées de Cordoue. La rivière gonflée par les pluies récentes était profonde et tumultueuse; on ne pouvait passer le gué qu'à de certains endroits. Le gros de l'armée ennemie était assemblé en désordre sur ses bords, et essayait de la traverser sous la protection de la cavalerie d'Ali-Atar.

A peine la poignée de soldats sous les ordres d'Alonzo d'Aguilar eut aperçu l'ennemi, que leurs yeux brillèrent de

colère, et au cris de : « Souvenez-vous des montagnes de Malaga ! » ils s'élancèrent en avant.

Leur attaque fut désespérée, mais les Maures leur résistèrent avec énergie. Un combat acharné s'engagea corps à corps, épée contre épée, tantôt sur la terre, tantôt au milieu des flots; grand nombre de soldats périrent sur les bords de la rivière, d'autres, en se jetant dans les flots, furent entraînés au fond par le poids de leur armure. Quelques-uns, pendant la lutte, tombèrent de cheval; et continuèrent de lutter dans la rivière, le casque et le turban entraînés dans le même courant. Les Maures, déjà bien supérieurs en nombre, avaient parmi eux des guerriers de haut rang, mais ils étaient découragés par la défaite, tandis que les chrêtiens étaient animés par le désespoir.

Ali-Atar seul conserva tout son feu et toute son énergie au milieu de ses revers. Il avait été exaspéré de la défaite de l'armée, de la capture du roi et de la fuite ignominieuse à laquelle il se voyait condamné, à travers un pays qui avait été si souvent le théâtre de ses ravages; mais ce qui le jeta dans une rage extrême fut de se voir arrêté dans sa fuite, insulté et traqué par une poignée de soldats.

Il avait remarqué Don Alonzo d'Aguilar qui frappait ses coups, dit Agapida, avec la pieuse ardeur d'un chevalier chrétien, qui sait que chaque blessure faite aux infidèles, est un service rendu à Dieu. Ali-Atar longea la rivière, afin de surprendre Don Alonzo ; il s'élança sur ce chevalier, au moment où celui-ci tournait le dos, et lui envoya sa lance pour le transpercer: mais son adresse ordinaire lui fit faute, car la lance n'enleva qu'une partie de la cuirasse de Don Alonzo et ne le blessa pas. Le Maure alors se précipita sur lui le cimeterre haut : mais Don Alonzo, qui était sur

ses gardes para le coup. Ils luttèrent avec acharnement, tantôt se pressant dans les flots, tantôt regagnant ensemble les bords. Ali-Atar reçut plusieurs blessures; Don Alonzo, par pitié pour son âge, voulait épargner sa vie; il le somma de se rendre. « Jamais » s'écria Ali-Atar, « jamais à un chien de chrétien! » Ces paroles étaient à peine sorties de sa bouche, que l'épée de Don Alonzo lui fendit le turban, et s'enfonça profondément dans son crâne. Il tomba mort sans proférer un cri; son corps roula dans le Xenil, d'où il ne fut jamais retiré (1). Ainsi finit Ali-Atar, qui avait été longtemps la terreur de l'Andalousie. Comme il avait haï et combattu les chrétiens toute sa vie, il mourut en plein accomplissement de sa haine.

Sa mort mit fin à la résistance des infidèles; cavaliers et fantassins se mêlèrent dans la fuite désespérée à travers le Xenil, et beaucoup furent refoulés et périrent dans les flots. Don Alonzo et sa troupe les poursuivirent jusqu'à ce qu'ils eussent passé la frontière, et chaque coup qu'ils portaient aux Maures semblait alléger le poids d'humiliation et de chagrin qui avait pesé sur leur cœur.

Dans cette déroute désastreuse, les Maures perdirent plus de cinq mille soldats, morts ou prisonniers; et beaucoup d'entre eux étaient des plus nobles maisons de Grenade. Quelques-uns se réfugièrent dans les montagnes, mais furent pris plus tard. Cette bataille fut appelée par quelques-uns la bataille de Lucena, et par d'autres la bataille du roi Maure, à cause de la capture de Boabdil. Les chrétiens prirent aussi vingt-deux drapeaux, qui furent portés dans l'église de Vaena, et où, dit un historien moderne, on les voit encore à

(1) Cura de los Palacios.

présent. Une fois par an, à la fête de saint George, les habitants les portent en procession dans la ville, et rendent grâce à Dieu de la victoire remportée par leurs ancêtres.

Grande fut la joie du comte de Cabra quand, en revenant de la poursuite de l'ennemi, il apprit que le roi maure était tombé entre ses mains. Cependant lorsque Boabdil fut conduit en sa présence, et quand il vit captif et malheureux celui que, si peu de temps auparavant, il avait vu dans toute la splendeur royale et entouré de son armée, le cœur généreux du comte fut touché de pitié. Il dit au roi, pour le consoler, tout ce que pouvait dire un chevalier courtois et chrétien, lui faisant remarquer que la même inconstance de la fortune qui avait détruit sa prospérité récente, pourrait faire cesser ses malheurs présents, que rien n'est stable sur la terre, et que la douleur même a un terme.

En lui prodiguant ainsi ces douces paroles, et le traitant toujours avec les égards que son rang et ses malheurs commandaient, il le conduisit prisonnier à son château fort de Vaena.

CHAPITRE XVII

LAMENTATIONS DES MAURES APRÈS LA BATAILLE DE LUCENA.

Les sentinelles regardaient des tours de Loxa le long de la vallée du Xenil, qui passe à travers les montagnes d'Algaringo. Ils espéraient voir le roi revenir en triomphe à la tête de son armée brillante et chargée des dépouilles des chrétiens. Ils espéraient voir l'étendard de leur idole de guerre, le farouche Ali-Atar, porté par les chevaliers de Loxa, cet étendard toujours en tête dans les guerres de la frontière.

Dans la soirée du 21 avril, ils aperçurent un cavalier seul qui dirigeait son coursier haletant sur le bord de la rivière. A mesure qu'il approchait, ils virent par le miroitement de son armure que c'était un guerrier, et quand il fut tout près, son coursier richement caparaçonné et la beauté de son armure leur apprirent que c'était un guerrier de rang.

Il revenait à Loxa, faible et effaré, avec son coursier arabe couvert de poussière, d'écume et de blessures, et haletant de

fatigue; celui-ci, une fois son maître en sûreté, s'abattit sous lui et expira aux portes de la ville. Les soldats qui s'y trouvaient se rassemblèrent autour du cavalier, muet et triste devant le corps de son coursier mort, et ils reconnurent en lui le vaillant Cidi Caleb, neveu du chef Alfaqui de l'Albaycin de Grenade. Les gens de Loxa voyant ce noble cavalier seul ainsi, l'œil hagard, désolé, sentirent leur cœur se gonfler de sinistres présentiments.

— Cavalier, dirent-ils, comment va le roi et l'armée?

Il étendit sa main douloureusement vers le territoire des chrétiens :

— Ils sont couchés là, dit-il, les cieux sont tombés sur eux; ils sont tous perdus, tous morts (1) !

Des cris de consternation s'élevèrent du sein de la foule, et les femmes se lamentèrent, car la fleur de la jeunesse de Loxa avait suivi l'armée.

Un vieux soldat, qui avait été blessé souvent sur la frontière, s'appuyait sur sa lance :

— Où est Ali-Atar, demanda-t-il; s'il vit encore, l'armée ne peut pas être perdue?

— J'ai vu son turban fendu par une épée chrétienne, répondit Cidi Caleb, son corps flotte dans le Xenil.

Quand le vieux soldat entendit ces paroles, il frappa sa poitrine et jeta de la poussière sur sa tête, car c'était un vieux serviteur d'Ali-Atar.

Le noble Cidi Caleb ne se reposa pas; mais montant sur un autre cheval, il reprit sa route vers Grenade. En passant dans les villages, il répandit la douleur autour de lui, car leurs meilleurs guerriers avaient suivi le roi.

(1) Cura de los Palacios.

En entrant dans Grenade, il annonça la perte du roi et de l'armée; un cri d'effroi s'échappa de toutes les bouches. Chacun pensa à sa part dans la calamité générale et se pressa autour du messager de malheur. L'un demandait un père, un autre un frère; l'une demandait un fiancé, et bien des mères leurs fils. Ses réponses portaient la douleur dans tous les cœurs. A l'un Caleb dit :

— J'ai vu ton père transpercé d'une lance, comme il défendait la personne du roi. A un autre : — Ton frère tomba blessé sous les pieds des chevaux, mais on ne put le secourir, car la cavalerie chrétienne nous poursuivait. A une troisième : — J'ai vu le cheval de ton fiancé, couvert de sang, et courant effaré sans cavalier. A une quatrième : — Ton fils combattait à mes côtés sur les bords du Xenil, nous étions entourés par l'ennemi et poussés dans la rivière; je l'entendis appeler Allah à son secours dans le milieu des flots, et quand j'atteignis l'autre rive, il n'était plus à mes côtés.

Le noble Cidi Caleb continua sa course, laissant Grenade dans les larmes. Il fit monter à son coursier l'avenue d'arbres et de fontaines qui menait à l'Alhambra, et ne s'arrêta que devant la porte de la Justice. Ayxa, la mère de Boabdil, et Morayma, sa femme aimée, regardaient tous les jours du haut de la tour des Gomères, espérant voir son retour triomphant. Qui pourrait peindre l'affliction de ces femmes, lorsqu'elles apprirent les sinistres nouvelles de Cidi Caleb? Ayxa ne parla point, mais resta immobile, comme frappée de la foudre; de temps en temps, un profond soupir s'échappait de sa poitrine; elle levait ses yeux vers le ciel, et disait : « C'est la volonté d'Allah! » cherchant à soulager par ces paroles sa douleur maternelle. La tendre Morayma

se jeta à terre et s'abandonna à toute la violence de ses sentiments, pleurant son père et son mari. Ayxa, plus forte d'esprit, lui reprocha la violence de sa douleur.

— Modérez ces transports, dit-elle, ma fille; souvenez-vous que la magnanimité doit être l'attribut des princes; ils ne doivent pas s'abandonner au chagrin, comme des mortels vulgaires.

Mais Morayma ne trouvait pour pleurer sa perte que les angoisses d'une tendre femme. Elle s'enferma dans son mirador, regardant la vega avec des yeux noyés de larmes. Chaque objet lui rappelait le sujet de sa douleur. La rivière du Xenil, qui coulait à travers les bosquets et les jardins, était la même rivière sur les bords de laquelle son père avait péri. Devant elle s'étendait la route de Loxa, par laquelle Boabdil était parti, entouré de la chevalerie de Grenade. De temps en temps elle éclatait en sanglots.

— Hélas! mon père, disait-elle, la rivière qui coule doucement devant moi, couvre tes restes brisés; qui est-ce qui les réunira dans une tombe honorable sur la terre des chrétiens? Et toi, Boabdil, lumière de mes yeux, joie de mon cœur, vie de ma vie! Quel jour de malheur fut celui où je te vis sortir de ces murailles! Le chemin par où tu es parti est solitaire, il ne sera jamais égayé par ton retour. La montagne que tu as traversée est comme un nuage dans le lointain, et tout au delà est dans l'obscurité!

On fit venir les ménestrels du roi pour adoucir le chagrin de la reine; ils jouèrent d'abord de gaies mélodies; mais après quelque temps, leur propre douleur prit le dessus et leurs chansons devinrent des lamentations.

« O Grenade, » s'écrièrent-ils, « ta gloire est flétrie : le vivarrambla ne résonne plus des pas des coursiers

et du son de la trompette. Où est cette foule de jeunes courtisans, impatients de montrer leur adresse dans les tournois? Hélas! la fleur de ta chevalerie est couchée sur une terre étrangère; on n'entend plus le doux son du luth dans tes rues désolées, sur tes collines les vives castagnettes ne résonnent plus et on ne voit plus la gracieuse danse du zambra dans tes bosquets! Voyez, l'Alhambra est desert et triste! Les orangers et les myrthes jettent en vain leurs parfums à travers les fenêtres; en vain le rossignol chante dans les bosquets, en vain tes salles de marbre sont rafraîchies par le murmure et les flots des fontaines. Hélas! le visage du roi ne brille plus dans ces salles, la lumière de l'Alhambra est éteinte pour toujours! »

Ainsi tout Grenade, disent les chroniqueurs arabes, se livra aux lamentations; il n'y eut que pleurs dans les palais comme dans les chaumières. Tout le monde s'accordait à regretter le jeune monarque, moissonné à la fleur de la jeunesse. Beaucoup craignaient que la prédiction des astrologues ne fût sur le point de s'accomplir, et que la chute du royaume ne dût suivre la mort de Boabdil. Tous étaient d'avis que s'il avait survécu, il était le seul souverain capable de rendre au royaume son ancienne prospérité et son ancienne gloire.

CHAPITRE XVIII

OU MULEY-ABEN-HASSAN PROFITA DES MALHEURS DE SON FILS BOABDIL.

On pardonne bien des erreurs à une mort infortunée. Le peuple croyant que son jeune monarque avait péri, rien ne pouvait égaler son chagrin d'une telle perte, et son admiration pour sa mémoire; mais quand on apprit que Boabdil était encore vivant et qu'il s'était rendu prisonnier aux chrétiens, les sentiments changèrent complétement à son égard. On critiqua ses talents comme commandant, comme soldat; on blâma son expédition, la tenant pour imprudente et mal conduite, et on lui reprocha de ne pas s'être fait tuer plutôt que de se rendre.

Les alfaquis, comme d'ordinaire, se mêlèrent au peuple, et profitèrent de leur mécontentement.

— Voyez, disaient-ils; ce qui fut prédit à la naissance de Boabdil s'est accompli. Il s'est assis sur le trône, et le royaume a souffert la honte par sa défaite et sa captivité. Rassurez-vous! Les mauvais jours sont passés; la destinée est satisfaite, et le sceptre qui s'est brisé dans la faible main

de Boabdil, est destiné à reprendre son ancienne force dans la puissante main d'Aben-Hassan.

Le peuple fut frappé de la sagesse de ces paroles; il se réjouit que la triste prédiction qui avait pesé si longtemps sur lui touchât à sa fin, et affirma que nul autre qu'Aben-Hassan n'aurait la valeur et la capacité nécessaires pour la protection du royaume dans ces temps de désolation.

Plus la captivité de Boabdil se prolongeait, plus son père reprenait de popularité. Les villes qui s'étaient déclarées contre lui se soumettaient l'une après l'autre, car le pouvoir attire le pouvoir, la fortune crée la fortune. Il put bientôt revenir à Grenade et rentrer dans l'Alhambra. A son approche, sa femme répudiée, la sultane Ayxa, rassembla la famille et les trésors de son fils captif, et se retira dans le quartier de l'Albaycin, dont les habitants étaient restés fidèles à Boabdil; là, elle se fortifia, et tint une espèce de cour, au nom de son fils. Le farouche Aben-Hassan aurait porté volontiers le feu et l'épée dans ce quartier rebelle, mais il n'osait se fier à sa nouvelle et incertaine popularité. Beaucoup de nobles le détestaient pour ses anciennes cruautés, et un grand nombre de soldats, sans compter plusieurs des gens de son parti, respectaient les vertus d'Ayxa la Horra, et sympathisaient aux infortunes de Boabdil.

Grenade donnait le singulier spectacle de deux souverains régnant, et siégeant dans deux forteresses au sein de la même ville. Le vieux roi se fortifia dans les hautes tours de l'Alhambra, autant contre ses propres sujets, que contre les chrétiens, et Ayxa, avec le zèle d'une affection maternelle qui croît à mesure que son enfant est dans l'adversité, maintint l'étendard de Boabdil sur la forteresse de l'Alcazaba, et une faction puissante dans les murailles de l'Albaycin.

CHAPITRE XIX

CAPTIVITÉ DE BOABDIL EL CHICO.

L'infortuné Boabdil restait toujours étroitement gardé dans le château de Vaena. Des tours de sa prison, il voyait la ville au dessous de lui, remplie d'hommes armés; et la colline élevée sur laquelle elle était bâtie, entourée de murailles massives et de remparts solides avec une garde vigilante, était surveillée nuit et jour.

Les montagnes environnantes étaient couvertes de forteresses dominant les routes solitaires qui menaient à Grenade; ainsi un turban ne pouvait se montrer sur la frontière, sans que l'alarme ne fût donnée, et que tout le pays ne se mît sur pieds. Boabdil vit qu'il n'y avait pas d'espoir de s'échapper d'une telle forteresse et qu'une tentative pour le secourir serait également impuissante. Son âme se remplit d'inquiétude, quand il songea à la confusion et à la ruine que sa captivité apporterait dans ses affaires. Son cœur se serra à la pensée des malheurs qui pèseraient sur sa famille.

Le comte de Cabra, quoique exerçant une surveillance des plus sévères sur son royal prisonnier, le traitait avec la plus grande déférence. Il lui avait donné pour prison le plus bel appartement dans le château, et cherchait à le distraire autant que possible pendant sa captivité. Quelques jours s'étaient à peine écoulés, quand le comte reçut de ses souverains des lettres de condoléance à l'adresse de Boabdil. Ferdinand avait été transporté de joie, en apprenant la captivité du roi maure; il prévoyait le parti politique qu'on pourrait tirer de cet événement. Mais l'esprit magnanime d'Isabelle se remplit de compassion pour l'infortuné captif. Leurs messages à Boabdil étaient remplis de témoignages de sympathie et de consolation, inspirés par cette courtoisie noble et douce, qui règne dans les esprits élevés. La magnanimité de son ennemi releva le cœur abattu du monarque captif.

— Dites à mes souverains le roi et la reine, dit-il au messager, que je ne saurais être malheureux de me trouver au pouvoir de princes si nobles, et surtout depuis qu'ils me marquent cette grâce et cette bonté qu'Allah donne aux monarques qui lui sont chers. Dites-leur encore que depuis longtemps je nourrissais le projet de me placer sous leur autorité, et de tenir de leurs mains le royaume de Grenade en fief, comme mon ancêtre l'avait reçu du roi Jean II, père de la gracieuse reine; mon plus grand chagrin dans ma captivité est de paraître faire malgré moi, une chose que j'aurais voulu trouver l'occasion de faire par inclination.

Pendant ce temps, Muley-Aben-Hassan, s'apercevant que le parti de Boabdil était encore formidable à Grenade, voulait consolider sa propre puissance, en s'emparant de la personne de son fils. A cet effet, il envoya une ambassade aux souverains catholiques, leur offrant des conditions très avanta-

geuses pour la rançon ou plutôt le rachat de son fils. Au nombre de ces conditions, était la mise en liberté du comte de Cifuentes et de neuf autres prisonniers de marque, et la conclusion d'un traité d'alliance avec la couronne de Castille. Ce père implacable ne mettait pas de scrupules à montrer son indifférence à ce qu'on lui livrât son fils mort ou vivant, pourvu que sa personne lui fût assurée.

Le cœur généreux d'Isabelle se révolta à l'idée de livrer l'infortuné prince aux mains de son plus mortel ennemi; un refus dédaigneux fut envoyé aux vieux monarque, dont le message avait été rédigé avec tant d'arrogance. On lui répondit que les souverains de Castille n'écouteraient pas de propositions de paix de Muley-Hassan, à moins qu'il ne mît bas les armes et ne les rendit en toute humilité. Des ouvertures d'un genre différent furent faites par la mère de Boabdil, la sultane Ayxa la Horra; avec l'assentiment du parti resté fidèle à son fils, elle proposa que Mahomet Abdallah, autrement dit Boabdil, en reprenant son trône, se reconnaîtrait vassal des souverains chrétiens, s'engagerait à payer un tribut annuel, et à libérer soixante-et-dix captif tous les ans, pendant cinq années consécutives; de plus, il devait compter sur-le-champ une somme considérable pour sa rançon, et en même temps délivrer quatre cents chrétiens, au choix du roi. Il s'engageait aussi à être prêt à fournir tous les secours militaires nécessaires; il devait venir au Cortès, ou assemblée des nobles et grands vassaux de la couronne, quand on l'y appelerait. Le fils unique de Boabdil et les fils de douze maisons maures de distinction, devaient être livrés en otage et répondre ainsi de sa fidélité à exécuter le traité.

Le roi Ferdinand était à Cordoue quand il reçut ces propositions. La reine Isabelle était absente en ce moment; et

le roi voulut la consulter dans une affaire si importante, ou plutôt il craignait de marcher trop précipitamment et de ne pas tirer de cet événement heureux tout l'avantage dont il était susceptible. Sans répondre alors aux propositions, il envoya des messagers au château de Vaena, où Boabdil était toujours sous la surveillance courtoise du comte de Cabra, et il ordonna qu'on le conduisît à Cordoue.

Le comte de Cabra se mit en route avec son illustre prisonnier, mais quand il arriva à Cordoue, le roi Ferdinand ne voulut pas voir Boabdil. Il était indécis sur le parti à prendre : ne sachant s'il le retiendrait prisonnier, s'il le mettrait en liberté sur rançon, ou s'il le traiterait en politique magnanime; or chacune de ces résolutions demandait une réception différente.

En attendant que ce point fût résolu, le roi le confia à la garde de Martin d'Alarçon, alcayde de l'ancienne forteresse de Porcuna, avec l'ordre de le garder sévèrement, mais de le traiter avec toute la déférence due à un prince royal. Ces ordres furent strictement observés, et sauf qu'il était privé de sa liberté, le monarque fut traité aussi noblement que s'il avait été dans son palais royal à Grenade.

En même temps, Ferdinand profita de ce moment critique où Grenade était déchirée par des factions; et avant de conclure un traité avec Boabdil, il résolut d'entreprendre une vigoureuse et éclatante invasion dans le cœur du royaume; à la tête de ses nobles les plus illustres, il pilla et détruisit plusieurs villages, et étendit ses ravages jusqu'à la capitale même. Le vieux Aben-Hassan n'osa pas s'y opposer. Sa ville était remplie de troupes, mais il n'était pas sûr de leur fidélité. Il hésita à sortir des portes de Grenade, de crainte

de les trouver fermées sur lui, à son retour, par la faction de l'Albaycin.

« Le vieux Maure se tenait sur une haute tour de l'Alhambra, » dit Antonio Agapida, « grinçant des dents, et écumant comme un tigre enfermé dans sa cage, en voyant les étincelants bataillons des chrétiens, traverser la vega et l'étendard de la croix briller au milieu de la fumée des villages maures. » « Le roi très catholique, » ajoute Agapida, « aurait volontiers prolongé cette pieuse incursion, mais ses munitions commençaient à diminuer. Satisfait alors d'avoir ravagé le territoire de l'ennemi et insulté le vieux Muley-Aben-Hassan dans sa capitale même, il revint à Cordoue couvert de lauriers, avec son armée chargée de butin, et il s'occupa alors de décider du sort de son royal prisonnier. »

CHAPITRE XX

COMMENT BOABDIL FUT TRAITÉ PAR LES SOUVERAINS DE CASTILLE.

Le roi Ferdinand tint un conseil dans l'ancienne ville de Cordoue, composé des plus vénérables prélats et des chevaliers les plus renommés du royaume, pour décider du sort de l'infortuné Boabdil.

Don Alonzo de Cardenas, le digne maître de Santiago, fut un des premiers à donner son avis. C'était un chevalier pieux, et plein de zèle, sévère dans ses dévotions, et son zèle religieux s'était enflammé depuis sa croisade désastreuse dans les montagnes de Malaga. Il parla avec véhémence contre tout traité avec les infidèles; l'objet de cette guerre, observa-t-il, n'était pas la subjugation des Maures, mais leur expulsion complète du pays, afin qu'il ne restât pas une seule tache de mahométisme dans toute l'Espagne chrétienne. Il était d'avis, conséquemment, de ne pas mettre le roi captif en liberté.

Rodrigue Ponce de Léon, le vaillant marquis de Cadix, au contraire, parla chaleureusement en faveur de la mise

en liberté de Boabdil, la considérant comme une mesure politique, même sans condition. Cela tendrait à soulever la guerre civile à Grenade, ce qui serait comme un feu consumant les entrailles de l'ennemi, et faisant plus pour les intérêts de l'Espagne, et sans qu'il en coutât rien, que toutes les conquêtes à force armée.

Le grand cardinal d'Espagne, Don Pedro Gonzalez de Mendoza, était de l'avis du marquis de Cadix. « Et, » ajouta le pieux prélat, « il serait profondément sage de fournir au Maure, hommes et argent et tout ce qui était nécessaire pour continuer la guerre civile à Grenade; par ce moyen, grand bien adviendrait au service de Dieu, puisque nous sommes assurés par sa parole infaillible, qu'un royaume divisé ne peut durer (1). »

Ferdinand mûrit ces avis divers dans son esprit, mais il ne pouvait arriver à une résolution. Il considérait religieusement ses intérêts, observe Antonio Agapida, sachant qu'il n'était qu'un instrument de la Providence dans cette sainte guerre, et qu'en faisant tout à son avantage, il servait la vraie foi. L'opinion d'Isabelle le tira d'embarras; cette princesse magnanime était zélée pour les intérêts de la foi, mais non pour l'extermination des infidèles. Les rois Maures s'étaient reconnus vassaux de ses ancêtres, et elle était satisfaite d'accorder le même privilége à présent; elle demanda qu'on rendit la liberté au royal prisonnier, à condition qu'il se reconnaîtrait vassal de la couronne. Par ce moyen, on pourrait assurer la délivrance d'un grand nombre de captifs chrétiens qui languissaient dans les prisons des Maures.

(1) Salazar, *Cronica del Gran Cardenal*, p. 188.

Le roi Ferdinand adopta la généreuse mesure recommandée par la reine, mais il l'accompagna de plusieurs conditions : exigeant tribut, services militaires, et le passage en sécurité des troupes chrétiennes dans tous les pays fidèles à Boabdil. Le roi captif se soumit volontiers à ces conditions, et jura de par sa religion de les observer avec exactitude. Une trève fut conclue pour deux ans, pendant lesquels les souverains de Castille s'engagèrent à le maintenir sur son trône, et à l'aider à recouvrer toutes les places qu'il avait perdues pendant sa captivité.

Quand Boabdil el Chico eut signé cet arrangement dans le château de Porcuna, on fit des préparatifs à Cordoue pour le recevoir d'une manière royale. De magnifiques coursiers richement caparaçonnés, des vêtements de brocard et de soie, les étoffes les plus belles et tous les autres objets d'habillement lui furent fournis, ainsi qu'à cinquante cavaliers maures qui étaient venus pour traiter de sa rançon, afin qu'il pût paraître d'une manière digne d'un roi de Grenade et du vassal le plus distingué des souverains de Castille. On lui avança aussi de l'argent pour soutenir son rang, pendant son séjour à la cour castillane, et pour son retour dans ses domaines; enfin, il fut ordonné par les souverains que tous les nobles et dignitaires de la cour sortiraient pour le recevoir lors de son entrée à Cordoue.

Une question s'éleva alors parmi les anciens courtisans, dont les cheveux blanchissent dans l'étude des usages et cérémonies; pour qui un point d'étiquette est un droit de politique, et qui se font une idée terrible et sublime de la dignité extérieure d'un trône. Quelques-uns de ces sages de la cour soulevèrent l'importante question de savoir si un roi maure rendant hommage comme vassal, ne devait pas s'age-

nouiller et baiser la main du roi. Ce point fut immédiatement décidé affirmativement par un grand nombre d'anciens chevaliers, « accoutumés, dit Antonio Agapida, à l'étiquette sévère de notre digne cour, et de nos souverains les plus anciens. » Ceux qui arrangèrent la cérémonie informèrent le roi que quand le Maure paraîtrait devant lui, on s'attendait à ce qu'il étendît sa main royale afin de recevoir le baiser d'hommage.

— Je le ferais certainement, dit le roi Ferdinand, si le roi maure était en liberté, et dans son royaume; mais je ne le ferai pas à présent, parce qu'il est mon prisonnier et chez moi.

Les courtisans applaudirent tout haut à cette réponse, mais beaucoup la condamnèrent en secret, comme étant trop généreuse envers un infidèle, et le digne Antonio Agapida est tout à fait de leur opinion.

Le roi maure fit son entrée à Cordoue avec sa petite troupe de chevaliers fidèles, et accompagné par toute la chevalerie de la cour castillane. Conduit avec grande pompe et cérémonie au palais royal, il s'agenouilla aux pieds de Ferdinand et offrit de lui baiser la main, non seulement en signe d'hommage comme vassal, mais encore par reconnaissance pour la liberté qu'il lui avait rendue. Mais Ferdinand s'y refusa, et releva le jeune roi. Un interprète commença au nom de Boabdil, l'éloge de la magnanimité du monarque chrétien.

— Il suffit, dit Ferdinand, interrompant l'interprète au milieu de sa harangue, il n'est pas besoin de ces compliments, j'ai confiance en sa loyauté, et je ne doute pas qu'il ne se conduise en honnête homme et en bon roi.

Par ces paroles il accordait à Boabdil son amitié et sa protection royale.

CHAPITRE XXI

RETOUR DE BOABDIL DE SA CAPTIVITÉ.

Au mois d'août suivant, un noble maure de la race des Abencerages, arriva à Cordoue avec une suite nombreuse, amenant avec lui le fils de Boabdil, et plusieurs autres jeunes nobles de Grenade, comme otages pour remplir les conditions de la rançon. Quaud le roi maure vit son fils, son unique enfant, qui devait rester à sa place, en quelque sorte captif sur une terre ennemie, il l'étreignit de ses bras et l'arrosa de ses larmes.

— Maudit le jour où je suis né, s'écria-t-il, et maudite l'étoile qui présida à ma naissance; c'est avec raison que j'ai reçu le surnom d'el Zogoybi, ou « le malheureux, » car mon père a amassé sur moi la douleur, et je transmets la douleur à mon fils.

Cependant le cœur affligé de Boabdil trouva quelque soulagement dans les bontés des souverains chrétiens, qui reçurent l'enfant avec la tendresse qu'inspirait son âge et la distinction due à son rang. Ils le confièrent au digne alcayde Martin

d'Alarçon, qui avait traité Boabdil avec tant de courtoisie, pendant sa captivité dans le château de Porcuna, en ordonnant qu'après le départ de ce dernier, on traitât son fils avec tous les honneurs qu'on rend aux princes.

Le 2 septembre, une garde d'honneur s'assembla devant la maison de Boabdil, pour l'escorter jusqu'aux frontières. Il pressa, en partant, son enfant contre son cœur, mais il ne prononça pas une parole, car des yeux chrétiens épiaient son émotion. Il monta à cheval, et s'éloigna, sans retourner la tête pour regarder son fils; ceux qui étaient près de lui, virent le combat qui se livrait en lui, et dans lequel l'angoisse du père vainquit presque le courage étudié du roi.

Boabdil el Chico et le roi Ferdinand sortirent de Cordoue au milieu des acclamations d'uue multitude prodigieuse. Quand les deux monarques furent à quelque distance de la ville; ils se séparèrent avec des expressions gracieuses de la part du roi chrétien, et des expressions de gratitude de la part de son captif de la veille, dont le cœur avait été humilié par l'adversité. Ferdinand partit pour Guadalupe, et Boabdil continua sa route vers Grenade. Une garde d'honneur accompagna ce dernier, et il fut ordonné aux vice-rois d'Andalousie et aux généraux de la frontière de lui fournir des escortes et de le traiter avec tous les honneurs possibles pendant son voyage. De cette manière, il fut conduit royalement à travers le pays qu'il avait eu l'intention de ravager, et remis en sécurité dans ses propres domaines.

Il fut reçu à la frontière par les principaux seigneurs de sa cour que sa mère, la sultane Ayxa avait envoyés à sa rencontre pour le ramener dans sa capitale. Le cœur de Boabdil se dilata au moment où il se trouva sur ses territoires, entouré de chevaliers maures, avec ses propres éten-

dards flottant sur sa tête, et il commençait à douter des astrologues; mais il eut bientôt sujet de modérer sa joie. L'escorte loyale venue à sa rencontre, n'était pas nombreuse; et il y manquait plusieurs de ses cavaliers, les plus zélés et les plus fidèles. Il était rentré dans son royaume, c'est vrai; mais ce n'était plus le royaume dévoué qu'il avait quitté. Son père s'était servi de sa soumission aux souverains chrétiens, pour le ruiner aux yeux de son peuple. Il avait été représenté comme un traître à son pays et à sa religion, et comme allié avec l'ennemi pour amener les musulmans sous le joug des chrétiens. La plus grande partie de la noblesse s'était détachée de son parti pour se réunir à Muley-Aben-Hassan dans l'Alhambra, et sa mère, la courageuse sultane Ayxa, contenait avec difficulté son parti dans les tours de l'Alcazaba.

Tel fut le triste tableau de l'état des affaires donné par les courtisans qui vinrent à la rencontre de Boabdil; ils lui dirent même que ce serait une entreprise difficile et dangereuse que de rentrer dans la capitale, et de conquérir la petite cour qui lui restait encore fidèle dans le cœur de la ville. Le vieux tigre Muley-Aben-Hassan attendait dans l'Alhambra, et les remparts de la ville étaient gardés avec soin par ses troupes. Boabdil secoua la tête à ces nouvelles; il se rappela d'avoir brisé sa lance contre la porte d'Elvire, quand il sortit triomphalement avec son armée, et il vit clairement que c'était un pressentiment de la destruction de cette armée, sur laquelle il avait tant compté. Désormais, dit-il, que nul ne soit incrédule aux pressentiments!

Boabdil s'approcha de sa capitale secrètement, à la nuit, rôdant autour des murailles comme un ennemi cherchant à détruire plutôt que comme un monarque retournant à son

trône. Enfin il s'empara d'une poterne de l'Albaycin, partie de la ville, qui lui avait toujours été fidèle. Il traversa rapidement les rues avant que le peuple s'éveillât, et gagna en sécurité la forteresse de l'Alcazaba. Là, il fut reçu dans les bras de son intrépide mère et de sa femme favorite Morayma. Les transports de cette dernière, en voyant revenir son mari furent mêlés de larmes, car elle pensait à son père, Ali-Atar, qui avait péri pour sa cause, et à son fils unique, qui avait été laissé en otage entre les mains des chrétiens.

Le cœur de Boabdil, adouci par ses malheurs, fut ému des changements qu'il remarqua autour de lui; mais sa mère ranima ses esprits.

— Ce n'est pas le moment de pleurer et de s'attendrir, dit-elle; un roi doit penser à son trône et à son sceptre, et ne doit pas succomber à l'émotion comme le commun des mortels; tu as bien fait, mon fils, de te jeter courageusement dans Grenade, il ne dépendra que de toi d'y régner en roi, ou d'y languir en captif,

Le vieux roi Muley-Aben-Hassan s'était retiré cette nuit-là, dans l'une des tours les plus fortes de l'Alhambra; mais son inquiétude lui interdit tout repos. Pendant les premières heures de la nuit, il entendit un cri s'élever dans le quartier de l'Albaycin, qui est de l'autre côté de la vallée profonde du Darro. Quelques instants après, des cavaliers montèrent la colline qui mène à la porte principale de l'Alhambra, répandant le bruit que Boabdil était entré dans la ville, et s'était emparé de l'Alcazaba.

Dans les premiers transports de sa rage, le vieux roi faillit frapper le messager; il rassembla à la hâte son conseil et ses officiers et les somma de le seconder dans ce moment

critique. Pendant toute la nuit, il fit des préparatifs pour entrer à l'Albaycin l'épée à la main, le lendemain matin.

Pendant ce temps, la sultane Ayxa avait pris ses mesures pour fortifier son parti. L'Albaycin était la partie de la ville habitée par le peuple de basse condition. Le retour de Boabdil fut proclamé dans les rues, et des sommes d'argent distribuées parmi le peuple. Aux nobles assemblés dans l'Alcazaba, Boabdil promit des récompenses et des honneurs, aussitôt qu'il serait assis solidement sur le trône. Ces mesures eurent l'effet ordinaire, et au point du jour tout le quartier de l'Albaycin était en armes.

Une triste journée s'ensuivit. Grenade était devenue un théâtre de tumulte et d'horreur. Des tambours et des trompettes résonnaient partout, les affaires étaient interrompues, les boutiques fermées, et les portes barricadées. Des troupes armées parcouraient la ville, faisant entendre des acclamations bruyantes, les unes pour Boabdil, les autres pour Muley-Aben-Hassan. Quand elles se rencontraient, elles se battaient avec fureur, et sans merci; toutes les places publiques présentaient des scènes de carnage. La plus grande masse des classes inférieures tenait pour Boabdil, mais c'était un peuple sans discipline et de sentiments vulgaires. Quelques-uns étaient armés régulièrement, mais la plupart étaient sortis avec leurs instruments de travail. Les troupes du vieux roi, parmi lesquelles se trouvaient des cavaliers de renom, eurent bientôt chassé la populace; elles barricadèrent les rues et les impasses, et s'y fortifièrent. Les maisons avaient été converties en forteresses, on se battait aux fenêtres et sur les toits, et plusieurs guerriers du sang le plus noble de Grenade périrent dans cette émeute civile de la main des plébiens.

Il était impossible que de si violentes convulsions durassent au sein d'une ville. Le peuple demanda bientôt le repos et le retour à ses occupations paisibles; les chevaliers détestaient ces luttes avec la populace dans lesquelles se rencontraient toutes les horreurs de la guerre, sans ses lauriers. Par l'intermédiaire des alfaquis un armistice fut enfin conclu.

Boabdil, persuadé qu'on ne pouvait se fier à l'inconstante faveur des masses, se décida à quitter une capitale où il ne pouvait conserver un trône précaire qu'au prix d'une lutte continuelle et sanglante. Il fixa sa cour dans la ville d'Almeria, qui lui était entièrement dévouée, et qui rivalisait alors avec Grenade en splendeur et en importance. Cet échange de la grandeur pour la tranquillité eut lieu contre les conseils de sa fière et énergique mère, la sultane Ayxa, à qui Grenade paraissait le seul siége du pouvoir, et elle fit observer avec un sourire de mépris, qu'un prince qui n'était pas maître de sa capitale, n'était pas digne du titre de monarque.

CHAPITRE XXII

ENTREPRISE DES ALCAYDES MAURES. — BATAILLES DE LOPERA.

Quoique Muley-Aben-Hassan eût recouvré un pouvoir sans bornes dans la ville de Grenade, et que les alfaquis, par son ordre, eussent dénoncé son fils comme un apostat et condamné par le ciel à tous les malheurs, ce dernier comptait encore beaucoup de partisans dans le bas peuple; aussi toutes les fois que le vieux monarque avait le malheur de déplaire à la multitude turbulente, celle-ci l'avertissait de la décroissance de sa faveur, par les cris répétés de « vive Boabdil el Chico! »

Une longue expérience avait instruit Muley-Aben-Hassan du caractère du peuple inconstant sur lequel il régnait. « Allah achbar! » s'écria-t-il, « Allah est grand! mais une expédition sur le territoire des chrétiens me ferait plus de partisans que mille textes du Koran, expliqués par dix mille alfaquis! »

A cette époque, le roi Ferdinand était absent de l'Andalousie, engagé dans une expédition lointaine avec beaucoup

de ses troupes. Le moment était favorable, et Muley-Aben-Hassan chercha autour de lui un commandant pour l'exécution de son projet. Ali-Atar, la terreur de la frontière, était mort; mais il y avait un autre général aussi expérimenté que lui en guerre. C'était le vieux Bexir, le rusé alcayde de Malaga; et les gens qu'il commandait étaient propres à une pareille expédition.

Depuis la défaite et le massacre des Espagnols dans les montagnes environnantes, les habitants de Malaga étaient pleins de vanité. Ils avaient attribué à leur valeur la défaite causée par la nature du pays; plusieurs d'entre eux portaient l'armure, se promenaient en public sur les chevaux des infortunés cavaliers tués à cette affaire, et les montraient comme des trophées de leur victoire. Ils affectaient un profond mépris pour la chevalerie de l'Andalousie, et étaient impatients d'attaquer un pays défendu par de pareilles troupes. Muley-Aben-Hassan considérait cet état des esprits comme favorable à une expédition, et il envoya l'ordre à Bexir de rassembler son peuple et les guerriers les plus exercés de la frontière, et de porter le feu et le fer au cœur de l'Andalousie. Le rusé Bexir expédia immédiatement des émissaire à tous les alcaydes des villes frontières, les engageant à se réunir avec leurs troupes dans la ville de Ronda, qui touchait le territoire chrétien.

Ronda était le grand repaire de brigands maures sur toute la frontière. Située dans le centre de la sauvage Serrania, chaîne de montagnes d'une hauteur peu ordinaire, hâchées, semées de précipices. La ville était bâtie sur un rocher isolé, presque entouré par une vallée profonde, à travers laquelle coulait la belle rivière de la Rio Verde. Les Maures de cette ville étaient les plus robustes, les plus



actifs et les plus belliqueux de tous les montagnards, et leurs enfants mêmes tiraient l'arbalète avec une adresse extrême. Ils harassaient sans cesse les riches plaines de l'Andalousie; leur ville abondait en dépouilles chrétiennes, et leurs cachots étaient pleins de captifs qui pouvaient soupirer inutilement après leur délivrance dans cette forteresse imprénable.

Telle était Ronda du temps des Maures, et elle a encore gardé quelque chose de ce caractère jusqu'à ce jour. Ses habitants continuent d'être les plus hardis et les plus aventureux montagnards de l'Andalousie, et la Serrania de Ronda est connue pour le plus dangereux refuge des bandits et des contrebandiers.

Hamet Zeli, surnommé El Zegri, était le commandant de cette ville et de ses fiers habitants; il était de la tribu des Zegris et un des plus orgueilleux et des plus audacieux de cette race. En outre des habitants de Ronda, il avait une légion de Maures d'Afrique sous ses ordres. Ils appartenaient à la tribu des Gomères, troupes mercenaires, dont le sang chaud de l'Afrique n'avait pas été refroidi par la vie tempérée de l'Espagne, et dont toute l'occupation était de se battre. Hamet el Zegri tenait ceux-ci toujours bien armés et équipés. Les riches pâturages de la vallée de Ronda produisaient une race de chevaux célèbres pour la force et la rapidité. Il n'y avait pas de cavalerie mieux montée que cette troupe des Gomères. Rapides dans la marche, féroces à l'attaque, ils se jetaient sur les plaines de l'Andalousie comme une tempête soudaine soufflant des montagnes, et disparaissaient aussi rapidement et avant qu'on pût les poursuivre. Rien n'enflammait l'esprit guerrier des Maures de la frontière autant que l'idée d'une expédition. Les villes fron-

tières obéirent avec enthousiasme aux ordres de Bexir, et en peu de temps, Ronda compta dans ses murs une armée de de quinze cents chevaux et quatre mille fantassins. Le peuple de l'endroit calculait avec ardeur à l'avance sur les riches dépouilles de l'Andalousie qui devaient encombrer leurs portes.

Pendant toute la journée, la ville résonna du bruit du tambour et des trompettes; les coursiers fougueux frappaient du pied et hennissaient dans leurs écuries comme s'ils partageaient l'impatience des hommes pour l'entreprise, et les captifs chrétiens soupiraient, quand au fond de leurs cachots de roc arrivait le bruit des préparatifs annonçant de nouvelles attaques contre leurs compatriotes.

L'armée infidèle sortit, pleine d'ardeur, préjugeant un ravage facile et un butin abondant. Ils s'encourageaient mutuellement et affectaient un profond dédain pour le courage de leurs ennemis. Plusieurs des guerriers de Malaga et des villes des montagnes s'étaient converts de l'armure splendide des chevaliers chrétiens, tués ou fait prisonniers lors du fameux massacre, et plusieurs montaient les coursiers de l'Andalousie pris à cette époque.

Le rusé Bexir avait concerté ses plans si secrètement et si vite, que les villes chrétiennes de l'Andalousie ne soupçonnèrent pas l'orage qui grondait au delà des montagnes; la vaste et rocheuse chaîne de la Serrania de Ronda s'étendait comme un écran et cachait tous leurs mouvements.

L'armée s'avançait aussi rapidement que le permettait la nature des montagnes, guidée par Hamet el Zegri, le hardi alcayde de Ronda, qui connaissait chaque ravin et chaque défilé. Il avait interdit tambours, cymbales et trompettes. Cette masse roula tranquillement comme le nuage qui s'amasse

sur la montagne, et prête à éclater comme la foudre sur la plaine.

Le général le plus fin ne doit jamais se considérer à l'abri de toute surprise; car les rochers ont des yeux, les arbres ont des oreilles, et les oiseaux du ciel un langage pour trahir l'entreprise la plus secrète. Il se trouva, à ce moment, six vagabonds chrétiens qui rôdaient sur les sauvages hauteurs de la Serrania de Ronda. Ils étaient de cette sorte de bandits qui infectent les frontières de pays belligérants, prêts, en tout temps, à se battre pour de l'argent, ou à rôder pour voler. Les sauvages montagnes d'Espagne ont toujours renfermé de ces gens-là, soldats pendant la guerre, voleurs pendant la paix, guides, gardes, contrebandiers ou coupe-jarrets, selon les circonstances.

« Ces six bandits, » dit fray Antonio Agapida, furent, à cette occasion, des instruments choisis et sanctifiés par leur œuvre; ils erraient dans les montagnes, cherchant à prendre ou des prisonniers, ou du bétail maure, chacun de ces articles pouvant se vendre sur les marchés chrétiens. »

Ils étaient sur un des points culminants, regardant au dessous d'eux, comme des oiseaux de proie, prêts à s'élancer sur tout ce qui s'offrirait à eux dans la vallée, lorsque tout à coup ils aperçurent l'armée maure, sortant d'un ravin. Ils l'observèrent en silence, comme elle glissait le long de la vallée, remarquant les étendards des villes différentes et les armes des chefs; ils planèrent au dessus d'eux, épiant leur marche, de précipice en précipice, jusqu'à ce qu'ils vissent la route par laquelle l'armée devait entrer sur le territoire chrétien. Ils se séparèrent alors, chacun choisissant, par les passages les plus secrets des montagnes, le chemin qui devait le conduire vers un alcayde, afin de

répandre l'alarme de tous côtés, et recevoir chacun sa récompense.

L'un d'eux se rendit auprès de Luis Fernandez Puerto Carrero, le même vaillant alcayde qui avait repoussé Muley-Aben-Hassan des murs d'Alhama et qui commandait maintenant à Ecija, en l'absence du maître de Sant-Iago. Les autres soulevèrent la ville d'Utrera et les places environnantes, les mettant toutes sur le qui-vive.

Puerto Carrero était un chevalier d'une vigueur et d'une activité peu ordinaires. Il envoya immédiatement des courriers aux alcaydes des forteresses voisines, à Herman Carrello, capitaine d'un corps de la Sainte-Fraternité, et à un certain nombre de chevaliers de l'ordre d'Alcantara. Puerto Carrero fut le premier à entrer en campagne. Connaissant le dur service de ces hardis soldats des frontières, il leur fit faire un bon repas, eut soin que leurs chevaux fussent bien ferrés et parfaitement équipés. Lorsque tous furent bien rafraîchis, il se mit en route à la recherche des Maures. Il n'avait qu'une poignée d'hommes, suivants de sa maison et soldats de sa capitainerie; mais ils étaient bien armés, bien montés et accoutumés aux fréquents coups de mains des frontières; c'étaient des hommes auxquels le cri « aux armes! à cheval! en campagne! » suffisait pour exciter l'ardeur.

Pendant que le Nord de l'Andalousie était ainsi en émoi, un autre des bandits avait couru dans le Sud, à Xérès, et donné l'alarme au vaillant marquis de Cadix. Quand celui-ci apprit que les Maures traversaient la frontière, et que l'étendard de Malaga était en tête, son cœur bondit d'une joie passagère; car il se rappela ce massacre dans les montagnes, où ses frères avaient péri sous ses yeux. Les auteurs

de ses malheurs étaient tout près, et il se flattait qu'enfin le jour de la vengeance était venu.

Il réunit à la hâte ses suivants, et partit avec trois cents cavaliers et deux cents fantassins, tous animés comme lui du désir de se venger.

Pendant ce temps, le vieux Bexir avait accompli sa marche, sans être découvert, comme il se l'imaginait; il montra les plaines fertiles de l'Andalousie à ses soldats, à travers les ouvertures des défilés. Les féroces Gomères furent au comble de la joie à cette vue, et les coursiers eux-mêmes semblaient dresser les oreilles et respirer la brise en voyant le théâtre de leurs fréquents exploits.

Quand ils atteignirent l'endroit où les montagnes font place à la plaine, Bexir divisa son armée en trois corps : à l'un, composé de fantassins et de ses cavaliers faiblement montés, il laissa la garde du passage, il était trop prudent pour ne pas savoir l'importance qu'il y a à se ménager une retraite; un second corps fut placé en embuscade parmi les bosquets sur les bords de la rivière Lopera; le troisième, composé de cavalerie légère, fut chargé de ravager la Campiña ou plaine de l'Utrera. La majeure partie de ce dernier corps, composé de ces féroces Gomères de Ronda, montés sur des coursiers rapides, habitués aux montagnes, était commandé par l'alcayde Hamet el Zegri, toujours ardent à prendre la tête dans une expédition.

Ne soupçonnant pas que la campagne fût des deux côtés en armes et prête à leur couper les derrières, ces hardis soldats s'élancèrent au galop jusqu'à deux lieues environ d'Utrera. Là, ils se dispersèrent dans la plaine, courant sus aux grands troupeaux de bœufs et de moutons, et les assemblant en groupes afin de les emmener dans les montagnes.

Pendant que les Maures étaient ainsi dispersés dans toutes les directions, une troupe de cavaliers et de fantassins d'Utrera fondit à l'improviste sur eux. Les Maures se rallièrent en petits groupes et essayèrent de se défendre; mais ils étaient privés de leur chef, el Zegri, qui était à quelque distance, ayant, comme le vautour, fait un circuit à la poursuite de sa proie. Les maraudeurs plièrent bientôt et s'enfuirent vers l'embuscade sur les bords de la Lopera, poursuivis vivement par les chrétiens.

Quand ils atteignirent la Lopera, les Maures en embuscade sortirent en poussant des cris furieux, et les fugitifs, recouvrant leur courage à la vue de ce renfort, se rallièrent et firent face à leurs poursuivants. Les chrétiens tinrent bon quoique inférieurs en nombre. Les lances des Maures furent bientôt brisées, mais, ils continuèrent de combattre avec l'épée et le cimeterre : les chrétiens essuyèrent le choc avec bravoure; mais ils étaient sur le point d'être débordés. Déjà le hardi Hamet el Zegri avait assemblé ses Gomères dispersés, et abandonnant sa proie, était accouru sur le lieu de l'action; sa petite troupe de cavaliers avait atteint la crête d'un terrain élevé à très peu de distance, quand on entendit des trompettes dans une autre direction, et Luis Puerto Carrero parut pour charger les infidèles en flanc.

Les Maures furent étourdis de trouver la guerre les surprenant de tous les côtés dans un pays qu'ils avaient supposé sans défense. Ils se battirent quelque temps avec désespoir, et résistèrent à une vigoureuse attaque des chevaliers d'Alcantara et des hommes d'armes de la Sainte Fraternité. Enfin, le vieux Bexir fut renversé de son cheval par Puerto Carrero, et fait prisonnier; toute sa bande céda et

prit la fuite. En fuyant, ils se séparèrent et prirent deux chemins, espérant, en divisant leurs forces, embarrasser l'ennemi; les chrétiens étaient en trop petit nombre pour se séparer. Puerto Carrero les tint unis à la poursuite acharnée d'une division de l'ennemi. Cette bataille eut lieu à la fontaine du Figuier, près de la Lopera; six cent Maures furent tués et un grand nombre fut fait prisonnier. On recueillit dans cette expédition beaucoup de butin que les chrétiens rapportèrent en triomphe chez eux.

Le gros de l'ennemi avait opéré sa retraite plus au sud, le long de la rivière de la Guadelete; quand ils arrivèrent là, tout bruit de poursuite avait cessé; ils s'arrêtèrent pour respirer et se rafraichir sur les bords du fleuve; leur troupe était réduite à mille chevaux et une multitude confuse de fantassins. Pendant qu'ils étaient éparpillés sur les bords de la rivière, un nouvel orage fondit sur eux d'un côté opposé. C'était le marquis de Cadix à la tête de ses troupes et des hommes de Xérès. Quand les guerriers chrétiens arrivèrent en vue des Maures, ils ne se possédaient plus de colère en voyant plusieurs d'entre eux parés de l'armure des chevaliers qui avaient péri dans les montagnes de Malaga; quelques-uns d'eux reconnurent leurs propres armes, qu'ils avaient jetées, dans la fuite, pour pouvoir franchir les montagnes. Exaspérés à cette vue, ils tombèrent sur l'ennemi avec la férocité des tigres, plutôt qu'avec le courage calme qui distinguait ordinairement les chevaliers espagnols. Il semblait à chaque homme qu'il vengeait un parent ou lavait son propre déshonneur. Le bon marquis lui-même poussa un cri de rage et de douleur en voyant le cheval qui avait appartenu à son frère Beltram, monté par un chef maure. Il se jeta au milieu des ennemis, et, attaquant

ce Maure avec fureur, le renversa dans la poussière après un court combat.

Les infidèles, déjà découragés, ne purent résister à l'assaut d'hommes si furieux. Ils plièrent bientôt et s'enfuirent vers le défilé de la Serrania de Ronda, où se tenait le détachement chargé d'assurer la retraite; ceux-ci, voyant leurs compagnons revenir chassés par les bannières des chrétiens et tombant sous leurs coups, crurent que toute l'Andalousie fondait sur eux; ils s'enfuirent sans attendre l'attaque. La poursuite continua à travers ravins et défilés; car les guerriers chrétiens, animés par la vengeance, ne montraient pas la moindre pitié pour l'ennemi.

Cette chasse achevée, le marquis de Cadix et sa suite se reposèrent sur les bords de la Guadelete, où ils se partagèrent les dépouilles. Beaucoup de riches corselets, de casques et d'armes que les Maures avaient emportés après la défaite des montagnes de Malaga, étaient du nombre; quelques-uns furent réclamés par leurs anciens maîtres, d'autres furent reconnus pour avoir appartenu à de nobles chevaliers tués ou faits prisonniers. Il y avait aussi plusieurs chevaux richement caparaçonnés qui avaient piaffé fièrement, montés par leurs cavaliers, en sortant des portes d'Antequera pour cette expédition fatale. Ainsi la joie des guerriers était mêlée de tristesse, et l'on vit plus d'un d'entre eux pleurer sur un corselet ou sur le casque de quelque compagnon d'armes chéri.

Le bon marquis de Cadix était appuyé contre un arbre, au bord de la Guadelete, quand on lui amena le cheval de son frère Beltram; il posa sa main sur la crinière et jeta un regard douloureux sur la selle vide. Une émotion profonde souleva sa poitrine; il pâlit et sa lèvre trembla : « Ay de

mi, mi hermano! » « Pauvre moi, mon frère! » dit-il; ce furent les seules paroles qu'il prononça, car la douleur d'un guerrier n'est pas prodigue de paroles. Il regarda autour de lui la terre couverte des cadavres de ses ennemis, et, dans l'excès de sa douleur, il se sentit consolé par l'idée que son frère était vengé (1).

(1) Cura de los Palacios.

CHAPITRE XXIII

RETRAITE D'HAMET EL ZEGRI, ALCAYDE DE RONDA.

Le hardi alcayde de Ronda, Hamet el Zegri, s'était aventuré très loin dans la Campina d'Utrera, pour rassembler les troupeaux et le bétail; quand il entendit l'éclat de la bataille à quelque distance, il n'avait avec lui qu'une poignée de Gomères; il vit la fuite et la poursuite de loin; il vit aussi les chrétiens s'avancer rapidement vers l'embuscade sur les bords de la Lopera. Il fit un signe de tête triomphant à ses hommes pour qu'ils le suivissent : « Ces chiens de chrétiens sont à nous! » dit-il, et il s'avança avec sa suite afin de prendre l'ennemi par derrière.

La petite troupe qui suivait Hamet ne se composait que de trente cavaliers; ils galopèrent à travers la plaine, et atteignirent une hauteur au moment où l'armée de Puerto Carrero attaquait au son de la trompette le flanc de la troupe en embuscade. Hamet vit la défaite de son armée avec rage et consternation; il vit que la campagne versait sur eux ses

soldats de tous côtés, et comprit qu'il ne trouverait son salut que dans une fuite immédiate; mais de quel côté fuir? Il y avait une armée entre lui et les montagnes; toutes les troupes des environs se ruaient vers la frontière, et l'ennemi occupait la route par laquelle il était venu. Il arrêta son coursier, se leva sur ses étriers et jeta un regard profond et scrutateur sur toute la campagne; ensuite, s'enfonçant dans sa selle, il sembla se consulter un instant. Alors, se tournant vers sa suite, il s'adressa à un chrétien renégat, un traître à sa religion et à son roi :

— Avance ici, dit Hamel; tu connais tous les passages secrets de ce pays?

— Je les connais, répliqua le renégat.

— Connais-tu quelque route solitaire par laquelle nous puissions passer autour des troupes chrétiennes et atteindre la Serrania?

Le renégat réfléchit.

— Je connais une route, mais elle est très dangereuse, car elle traverse le cœur du pays chrétien.

— C'est bien, dit Hamet; plus elle paraît dangereuse moins on nous y cherchera. Maintenant écoute-moi : tu vois cette bourse pleine d'or et ce cimeterre? Ramène-nous par la route dont tu parles sains et saufs jusqu'au défilé de la Serrania, et cette bourse sera ta récompense; trahis-nous, et ce cimeterre te fendra en deux jusqu'à l'arçon de ta selle. Montre-nous la route (1).

Le renégat obéit en tremblant; ils s'écartèrent du chemin direct des montagnes et marchèrent au sud, vers Lebrixa, passant par les sentiers les plus solitaires et le long de ces

(1) Cura de los Palacios.

ravins profonds dont le pays est hérissé. C'était une course téméraire; de temps en temps on entendait le son lointain d'une trompette et le tocsin des villages, et ils virent que la guerre s'avançait toujours vers les frontières. Ils se cachaient dans les broussailles et dans les lits desséchés des torrents, jusqu'à ce que le danger fût passé, et puis ils reprenaient leur course. Hamet el Zegri s'avançait en silence, la main sur son cimeterre et l'œil sur le renégat, prêt à l'abattre au moindre signe de trahison, pendant que ses soldats le suivaient mordant leurs lèvres de colère, d'être obligés de fuir en se cachant à travers un pays qu'ils avaient eu la prétention de ravager.

Quand la nuit tomba, ils prirent des chemins plus praticables, en s'éloignant toujours des villages, de peur que les chiens de garde ne les trahissent; de cette manière ils passèrent à minuit près d'Arcos, traversèrent la Guadelete et atteignirent les montagnes. Ils entrèrent dans les défilés sauvages à la pointe du jour; leurs compagnons avaient été poursuivis dans ces mêmes défilés. De temps en temps ils virent des lieux où il y avait eu un combat; les rochers étaient rouges de sang et couverts de cadavres mutilés. L'alcayde de Ronda devint presque fou de rage en apercevant plusieurs de ses guerriers les plus braves, couchés raides et froids, devenus une proie pour les vautours des montagnes; de temps à autre un Maure sortait d'un ravin où il s'était caché, car, dans la retraite, beaucoup de cavaliers avaient jeté leur armure, abandonné leur coursier et avaient franchi des précipices, où la cavalerie chrétienne ne pouvait les poursuivre.

L'armée maure était sortie de Ronda au milieu de cris de joie; mais des gémissements et des pleurs accueillirent l'alcayde et sa suite lorsqu'ils revinrent sans bannière ni trompette et pâles de fatigue et de faim. La nouvelle de leur

désastre les avait précédés, apportée par les fugitifs de l'armée. Personne n'osa adresser la parole au dur Hamet el Zegri lorsqu'il entra dans la ville, car on vit un sombre nuage s'amasser sur son front.

« Il semblait, » dit le pieux Antonio Agapida, « que le ciel eût envoyé cette défaite, comme une juste punition des maux infligés aux guerriers chrétiens dans les montagnes de Malaga. » De la troupe brillante de chevaliers maures, qui était entrée avec tant de confiance dans l'Andalousie, pas plus de deux cents n'échappèrent. Les meilleures troupes des frontières furent ou prises ou détruites ; les garnisons maures affaiblies, et beaucoup de cavaliers et d'alcaydes de nobles maisons, emmenés en captivité, furent ensuite obligés de se racheter au prix de rançons énormes.

Cette bataille fut appelée la bataille de la Lopera, et eut lieu le 17 septembre 1483. Ferdinand et Isabelle étaient à Vittoria, dans la Vieille Castille, quand ils reçurent la nouvelle de la victoire et les étendards pris à l'ennemi. Ils célébrèrent l'événement par des processions, des illuminations et autres fêtes. Ferdinand envoya au marquis de Cadix le vêtement qu'il portait ce jour-là, et lui accorda, ainsi qu'à tout ceux qui hériteraient de ses titres, le privilége de porter des vêtements royaux le jour de Notre-Dame, en septembre, en souvenir de cette victoire.

La reine Isabelle se souvint également des services de don Louis Fernandez Puerto Carrero. Entre autres faveurs, elle envoya à sa femme le vêtement royal, une robe de brocard qu'elle avait portée ce jour-là, avec le privilége de la porter toute sa vie, à l'anniversaire de ce jour (1).

(1) Mariana, Abarca, Zurita, Pulgar.

CHAPITRE XXIV

HAUTE ET CÉRÉMONIEUSE RÉCEPTION A LA COUR DU COMTE DE CABRA ET DE L'ALCAYDE DE LOS DONZELES.

Le digne fray Antonio Agapida s'interrompt au milieu du récit de faits de la guerre, pour rendre compte, avec une curieuse minutie, de la réception faite au comte de Cabra et à son neveu l'alcayde de Los Donzeles, à la cour sévère et cérémonieuse de Castille, en récompense de la capture de Boabdil, le roi Maure.

« La cour, » observe-il, « se tenait en ce moment, dans l'ancien palais maure de la ville de Cordoue, et la cérémonie avait été arrangée par le vénérable prélat don Pedro Gonzalez de Mendoza, évêque de Tolède, et grand cardinal d'Espagne.

« C'était un mercredi, le 14 octobre, » continue le véridique Antonio Agapida, « que le bon comte de Cabra, se conformant aux arrangements, apparut à la porte de Cordoue. Là il fut reçu par le grand cardinal, et le duc de Villahermosa, frère illégitime du roi, avec beaucoup d'antres

prélats et grands d'Espagne. Il s'avança jusqu'au palais, accompagné de cette suite auguste, au milieu d'une musique martiale et des acclamations d'une multitude prodigieuse.

« Quand le comte se trouva en présence des souverains, qui étaient assis sous un dais, en un endroit élevé de la salle de l'audience, ceux-ci se levèrent tous deux. Le roi s'avança de cinq pas, bien comptés, vers le comte qui s'agenouilla et baisa la main de Sa Majesté; mais le roi ne voulut pas le recevoir seulement comme un vassal; il l'embrassa avec une cordialité affectueuse. La reine aussi s'avança et reçut le comte avec un visage plein de douceur et de bienveillance; quand il eut baisé sa main, le roi et la reine reprirent leurs trônes; et des coussins ayant été apportés, ils exprimèrent le désir que le comte s'assît en leur présence. » Cette dernière circonstance est notée en grosses lettres et suivie de quelques notes d'admiration, dans le manuscrit du digne fray Antonio Agapida, qui considère le privilége extraordinaire de s'asseoir en la présence des souverains catholiques comme un honneur pour lequel il vaut la peine de se battre.

« Le comte s'assit à quelque distance du roi, et avait près de lui le duc de Najera, l'évêque de Palencia, le comte d'Aguilar, le comte de Luna, et don Guttière de Cardenas, senior commandeur de Léon.

« A côté de la reine, se tenait le grand cardinal d'Espagne, le duc de Villahermosa, le comte de Monte Rey, les évêques de Jaen et Cuença, chacun dans l'ordre que nous avons indiqué.

« L'infante Isabelle fut empêchée par une indisposition d'assister à cette cérémonie.

« Soudain, une musique joyeuse résonna à travers la

salle somptueuse; vingt dames de la suite de la reine entrèrent magnifiquement vêtues; vingt jeunes cavaliers, en riche et brillant costume, les accompagnaient; ils choisirent chacun sa danseuse et commencèrent une danse majestueuse. La cour, pendant ce temps, observe Agapida, regardait avec une noble gravité.

« Quand la danse fut finie, le roi et la reine se levèrent et se retirèrent pour souper, congédiant le comte avec beaucoup d'expressions gracieuses; il se rendit alors, avec tous les grands d'Espagne, jusqu'au palais du grand cardinal où un banquet somptueux leur fut servi.

« Le samedi suivant, l'alcayde de los Donzeles fut reçu aussi avec beaucoup d'honneurs; mais les cérémonies furent arrangées de manière à ce qu'il y eût moins de pompe que dans la réception faite à son oncle; car ce dernier était considéré comme l'acteur principal dans cette grande victoire; ainsi, le grand cardinal et le duc de Villahermosa ne le reçurent pas à la porte de la ville, mais dans le palais; et ils causèrent avec lui jusqu'à son entrée près des souverains.

« Quand l'alcayde de los Donzeles s'approcha du roi et de la reine, ceux-ci se levèrent, mais sans se déranger; ils l'embrassèrent gracieusement en lui ordonnant de s'asseoir près du comte de Cabra.

« L'infante Isabelle parut à cette réception, et prit place à côté de la reine. Quand toute la cour fut présente, la musique résonna comme la première fois, et les vingt dames s'avancèrent, richement vêtues, mais de vêtements différents; elles dansèrent, et l'infante Isabelle, choisissant un jeune Portugais pour cavalier, se mêla à la danse. Quand ils eurent fini, le roi et la reine congédièrent l'alcayde de los Donzeles, avec grande courtoisie, et la fête se termina. »

Ici le digne fray Antonio Agapida se perd dans une longue digression, faisant l'éloge du soin minutieux que met la cour castillane dans la distribution de ses honneurs et récompenses, grâce à quoi chaque sourire, chaque parole et chaque geste des souverains a sa valeur particulière, et emplit de joie le cœur du sujet; « une chose, » dit-il, « que devraient étudier tous les monarques qui distribuent souvent les honneurs par caprice et indifféremment, ce qui leur ôte de la valeur. »

Le dimanche suivant, le comte de Cabra et son neveu furent invités à souper avec les souverains. La cour, ce soir-là, réunissait la plus haute noblesse, vêtue avec cette splendeur si vantée chez les grands d'Espagne de cette époque.

Avant le souper, il y eut une danse majestueuse et cérémonieuse digne d'une cour si auguste. Le roi donna la main à la reine; ils dansèrent gravement et avec grâce. Le comte de Cabra fut honoré de la main de l'infante Isabelle, et l'alcayde de los Donzeles dansa avec la fille du marquis d'Astorga.

La danse étant finie, la royale réunion se rendit au souper, qui était dressé dans une partie élevée de la salle, et là, devant toute la cour, le comte de Cabra et l'alcayde de los Donzeles soupèrent à la même table que le roi, la reine et l'infante. La famille royale était servie par le marquis de Villena; son neveu, Fadrique de Tolède, fils du duc d'Alva, servait d'échanson au roi. Don Alonzo d'Estaniga avait l'honneur de remplir cet office auprès de la reine, et Tello d'Aguilar auprès de l'infante. D'autres cavaliers de rang et de distinction servaient le comte et son neveu. A une heure, les deux hôtes furent congédiés

avec beaucoup d'expressions de courtoisie de la part des souverains (1).

« Tels furent les honneurs, » dit Antonio Agapida, « rendus dans notre digne cour à ces chevaliers illustres ; » mais la reconnaissance des souverains ne finit pas là. Quelques jours après, ils leur accordèrent de riches dotations à vie et pour leurs héritiers, et le privilége pour eux et leurs descendants d'ajouter le titre de don à leur nom. Ils leur donnèrent comme armes une tête de Maure couronnée, avec une chaîne d'or autour du cou, sur un champ de bataille couvert de sang, avec vingt-deux bannières autour du bord de l'écusson. Leurs descendants, de la maison de Cabra et de Cordoue, continuent aujourd'hui à porter ces armes en souvenir de la victoire de Lucena et de la capture de Boabdil el Chico. »

(1) Le récit donné par Antonio Agapida de cette cérémonie qui caractérise l'ancienne cour espagnole, s'accorde en tous points avec un ancien manuscrit tiré des Chroniques du curé de Los Palacios, et d'autres écrivains espagnols.

CHAPITRE XXV

COMMENT LE MARQUIS DE CADIX RÉSOLUT DE SURPENDRE ZAHARA, ET CE QU'IL EN ADVINT.

Le vaillant Rodrigo Ponce de Léon, marquis de Cadix, était un vaillant chef; il payait un grand nombre de Maures convertis pour lui servir d'adalides ou guides armés. Ces chrétiens bâtards lui étaient très utiles pour se procurer des informations; à l'aide de la connaissance qu'ils avaient de la langue des Maures, ils pénétraient dans le pays de l'ennemi, rôdaient autour des châteaux et forteresses, remarquant l'état des murailles, des portes et des tours, l'importance des garnisons, notant le plus ou moins de vigilance ou de négligence des chefs. Ils rapportaient tous ces renseignements au marquis, et celui-ci savait par ce moyen l'état de chaque forteresse sur la frontière et quand on pouvait les attaquer avec avantage. En outre des diverses villes sur lesquelles il régnait comme un petit roi, il avait toujours une troupe armée près de lui, prête à entrer immédiatement en campagne. Il nourrissait une suite nombreuse dans son château; tous ces gens

étaient prêts à partager avec lui tout danger, même la mort, sans demander contre qui ou pourquoi ils combattaient. Les salles d'armes étaient remplies de casques, de cuirasses et d'armes de toutes sortes en état de servir, et ses écuries étaient pleines de coursiers hardis dressés pour les courses dans les montagnes. Le marquis savait que la dernière défaite des Maures sur la Lopera avait affaibli toutes leurs frontières, car plusieurs de leurs châteaux et forteresses avaient perdu leurs alcaydes et leurs meilleures troupes. Il envoya alors ses chiens de guerre en avant pour savoir où l'on pouvait attaquer avec succès; ils revinrent bientôt apporter l'avis que Zahara n'avait que fort peu de provisions et une garnison très faible.

C'était précisément la forteresse qui avait été attaquée deux ans auparavant par Muley-Aben-Hassan, et sa prise par lui avait été le premier événement de cette guerre. Depuis ce temps le peuple d'Andalousie n'avait cessé d'y penser. Tous les chrétiens avaient été emmenés prisonniers, et les Maures ne les avaient remplacés par aucune population civile, de sorte qu'il n'y avait ni femmes ni enfants dans la place, considérée simplement comme un poste militaire commandant un des défilés les plus importants des montagnes, et un rendez-vous pour les maraudeurs maures. Le marquis était préoccupé de l'idée de reprendre cette forteresse pour ses souverains et d'arracher au vieux roi maure ce trophée, objet de son orgueil. Il envoya des missives au brave Luis Fernandez Puerto Carrero qui s'était distingué dans la dernière victoire, à Juan Almaraz, capitaine des soldats de la Sainte-Fraternité, pour leur apprendre ses desseins et les inviter à venir le rejoindre avec toutes leurs forces sur les bords de la Guadelete.

« C'était, » dit Antonio Agapida, « le jour des saints apô-

tres saint Simon et saint Judas, le 28 octobre de l'an 1483, que cette troupe choisie de soldats chrétiens s'assembla à la hâte et secrètement à l'endroit indiqué. » Leurs forces réunies montaient à six cents cavaliers et quinze cents fantassins. L'endroit convenu était à l'entrée du défilé qui conduisait à Zahara. Cette ancienne ville, renommée pour ses exploits de guerre, est située dans un des ravins les plus rudes de la Serrania de Ronda; elle est bâtie autour de la base escarpée d'une colline, sur le sommet de laquelle domine un château fort; la campagne environnante est couverte de barrancas ou ravins, dont quelques-uns touchent presqu'aux murailles. La place était considérée comme imprenable; « mais, » comme l'observe Antonio Agapida, « les murs de forteresses imprenables, comme la vertu des saints trop confiants en eux-mêmes, ont leurs côtés vulnérables. »

Le marquis de Cadix s'avança avec sa petite armée, à la tombée de la nuit, marchant en silence à travers les ravins qui s'étendaient jusqu'au pied des murs. Ils approchèrent avec si peu de bruit, que les sentinelles maures n'entendirent ni une voix ni un pas. Le vieil escaladeur, Ortega de Prado, qui s'était distingué dans la prise d'Alhama, accompagnait le marquis. Ce vieux soldat se cacha avec dix hommes munis d'échelles dans un creux de rocher, tout près des murailles; et à quelque distance, soixante hommes restèrent à couvert dans un ravin, tout prêts à l'assister, quand il aurait fixé ses échelles. Un rusé adalide, qui connaissait bien les lieux, fut posté pour donner des signaux, de manière à être vu par les différentes troupes en embuscade, en restant caché aux yeux de la garnison.

Le reste de la nuit s'écoula au milieu d'une tranquillité parfaite; on pouvait entendre les sentinelles maures, se pro-

mener paisiblement sur les remparts. Lorsque le jour fut venu, et que le soleil commença à éclairer les pics de la Serrania de Ronda, les sentinelles regardèrent de leurs remparts la campagne sauvage mais tranquille, où pas un être humain ne se montrait. Ils ne soupçonnaient pas le danger caché dans chaque ravin autour d'eux. Ne craignant aucune surprise en plein jour, la plupart des soldats abandonnèrent les remparts et les tours, pour descendre dans la ville.

Par ordre du marquis, un petit détachement de cavalerie légère passa le long des ravins, et, tournant un point de rocher, se montra devant la ville, s'approchant jusqu'aux portes, comme pour défier les Maures. Ceux-ci ne manquèrent pas de répondre au défi; environ soixante et dix cavaliers, et un certain nombre de fantassins sortirent vivement, pensant avoir facilement le dessus de ces maraudeurs insolents. Les cavaliers chrétiens s'enfuirent vers les ravins; poursuivis par les Maures; tout à coup de grands cris s'élevèrent derrière eux. Ils se retournèrent et virent l'ennemi attaquant la ville, et des troupes escaladant les murs l'épée à la main. Ils revinrent sur leurs pas avec ardeur. Le marquis de Cadix et Luis Ferdinando Puerto Carrero sortirent en même temps de leur embuscade, essayant de barrer le passage aux Maures en retraite, mais ceux-ci réussirent à rentrer dans la place.

Pendant que Puerto Carrero attaquait les portes, le marquis galopa au secours d'Ortega de Prado et de sa bande d'escaladeurs; il arriva à un moment de péril imminent où attaqués par cinquante Maures armés de cuirasses et de lances, ils couraient le risque d'être précipités des murailles. Le marquis s'élança à bas de son cheval, monta à une échelle, l'épée à la main, et suivi par un grand nombre de ses

troupes attaqua vigoureusement l'ennemi (1). Les Maures furent repoussés, et les portes et les tours demeurèrent au pouvoir des chrétiens. Les Maures se défendirent quelque temps dans les rues, et enfin se refugièrent dans le château dont les murs étaient solides et capables de résister, jusqu'à ce qu'ils reçussent des secours. Le marquis n'avait pas l'intention de faire un siége, et n'avait pas assez de provisions pour entretenir des prisonniers; il leur proposa donc des conditions avantageuses. Il leur fut permis, à condition de laisser leurs armes derrière eux, de sortir avec autant d'effets qu'ils en pourraient emporter; il fut, de plus, stipulé qu'ils se rendraient sur la côte de la Barbarie. Le marquis resta dans la place jusqu'à ce que la ville et le château fussent en état de défense, et munis d'une garnison puissante.

De cette manière Zahara rentra encore une fois en la possession des chrétiens, à la confusion de Muley-Aben-Hassan, qui, ayant payé la peine de sa violence maladroite, se vit privé des fruits dont il s'était tant enorgueilli. Les souverains castillans furent si heureux de ce succès du vaillant Ponce de Léon, qu'ils l'autorisèrent à s'appeler duc de Cadix, et marquis de Zahara. Ce guerrier cependant était si fier de son premier titre, sous lequel il s'était si souvent distingué, qu'il lui donna la préférence et signa toujours marquis, duc de Cadix. Comme le lecteur aura probablement la même prédilection, nous continuerons à désigner le duc sous son ancien titre.

(1) Cura de los Palacios, c. LXVIII.

CHAPITRE XXVI

DE LA FORTERESSE D'ALHAMA ET COMMENT ELLE ÉTAIT SAGEMENT GOUVERNÉE PAR LE COMTE DE TENDILLA.

A cet endroit de sa chronique, le digne Antonio Agapida, se livre à une exultation triomphante sur la défaite de Zahara. « Le ciel parle, dit-il, quelquefois, par la bouche de faux prophètes, pour la confusion des méchants. Par la chute de la forteresse, la prédiction du Santon de Grenade, que les ruines de Zahara tomberaient sur la tête des infidèles, fut en quelque sorte accomplie. »

Notre chroniqueur zélé raille l'alcayde maure, qui perdit sa forteresse par surprise et en plein jour, et loue la vigilance du gouverneur chrétien d'Alhama, la ville enlevée en revanche de la perte de Zahara.

Le roi Ferdinand avait confié ce poste important à don Diego Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, un chevalier de sang noble, et frère du grand cardinal d'Espagne. Le roi lui recommanda non seulement de bien garder son poste, mais aussi de faire des sorties et de ravager les campagnes envi-

ronnantes. La forteresse était distante d'environ sept lieues de Grenade, et près de la ville guerrière de Loxa; elle était enfoncée dans les montagnes, dominait la grande route de Malaga et avait vue sur l'immense vega. Ainsi placé au cœur du territoire de l'ennemi, entouré d'ennemis toujours prêts à l'attaquer, il fallait que le comte de Tendilla fût toujours en alerte. C'était un homme de guerre rusé, plein d'expérience, un chef fécond et prompt en expédients.

En prenant le commandement, il vit que la garnison ne se composait que de mille hommes, cavaliers et fantassins. C'étaient des troupes hardies, accoutumées à la rude guerre des montagnes, mais oisives et débauchées, comme le sont les soldats habitués à la guerre des frontières. Ils combattaient avec ardeur pour le butin, et puis le gaspillaient au jeu, ou en plaisirs licencieux. Alhama était pleine de rôdeurs, d'escrocs, de paresseux, toujours prêts à profiter des vices et des folies de la garnison. Les soldats jouaient et dansaient sous les murailles plus souvent qu'ils ne gardaient les remparts; et on n'entendait du matin au soir que le bruit des jeux de cartes et des dés, mêlé au son du bolero ou du fandago, les notes monotones de la guitare, et le choc des castagnettes, souvent interrompus par des cris et de violentes querelles.

Le comte de Tendilla se mit à l'œuvre pour réformer tous ces abus; il savait que le relâchement des mœurs est presque toujours accompagné de l'oubli du devoir, et que la moindre faute contre la discipline pouvait avoir des suites fatales dans la situation critique où se trouvait la forteresse. « Nous n'avons ici qu'une poignée d'hommes, dit-il, il faut que chacun soit un héros. »

Il essaya d'éveiller une noble ambition dans le cœur de ses soldats et de leur inculquer les principes de la chevalerie.

« Une juste guerre, disait-il, est souvent rendue injuste et désastreuse par la manière dont elle est conduite, car la justice de la cause ne suffit pas pour sanctionner l'injustice des moyens, et le défaut d'ordre et de subordination parmi les troupes, peut jeter la honte et la ruine sur les plans les mieux concertés. »

Mais nous ne pouvons décrire le caractère et la conduite de ce commandant renommé, en termes plus exaltés qu'Antonio Agapida, sauf qu'il place au premier rang de ses vertus, sa haine pour les Maures.

« Le comte de Tendilla, » dit-il, était un miroir de la chevalerie chrétienne; violent, chaste, dévot et rempli de l'esprit de la sainte cause; il travaillait incessamment pour la gloire de la foi et pour la postérité de Leurs Majestés chrétiennes, et par dessus tout il portait aux infidèles une haine pure et sainte. Ce digne cavalier ne souffrait point d'oisiveté, ni de débauche parmi ses soldats; il leur fit faire constamment des exercices; les rendait adroits dans l'usage de leurs armes, dans le maniement de leurs coursiers, et prompts à se mettre en campagne, au moindre signal. Il ne tolérait ni son de luth, ni harpes, ni chants de troubadour dans sa forteresse, afin que le cœur du soldat ne fût pas amolli; on n'entendait d'autre musique que le roulement des tambours, le son des trompettes et d'autres instruments remplissant l'esprit de pensées de guerre. Il ordonna à tous les troubadours errants, et colporteurs qui se trouvaient dans Alhama, de plier bagage, et ils furent expulsés de la ville au son du tambour. A la place de ces vagabonds, il introduisit de saints religieux qui, par leurs exhortations et leurs cantiques, disposaient ces troupes au courage et à la vertu, et leur inspiraient le désir de combattre uniquement pour la foi. Les jeux de hasard

furent sévèrement défendus, excepté les jeux de la guerre; et il travaillait, par sa vigilance, à en faire un jeu d'adresse. Le Ciel sourit aux efforts du pieux cavalier, ses hommes devinrent de vrais soldats et la terreur des Maures. Le bon comte ne faisait jamais de sortie sans recevoir les saints sacrements, et il obligea ses soldats à l'imiter. Leurs bannières furent bénies par les saints religieux demeurant à Alhama; de cette manière, il fut en mesure de ravager le pays des infidèles, et le succès leur fut assuré.

« La forteresse d'Alhama, » continue Antonio Agapida, « domine, de sa hauteur, une grande partie de la fertile vega, traversée par le Cazin et le Xenil; le comte faisait des sorties fréquentes, saisissait les troupeaux aux pâturages, le laboureur dans son champ et les caravanes sur la route; à tel point que les paysans maures disaient entre eux qu'un grillon ne pouvait traverser la vega sans être aperçu du comte de Tendilla.

« Les paysans se réfugièrent dans des tours et des villages fortifiés, où ils firent rentrer leur bétail et leur blé dans les granges, et cachèrent leurs femmes et leurs enfants; et même là ils n'étaient pas en sécurité; le comte assiégeait ces forteresses rustiques avec le feu et l'épée, faisait les habitants prisonniers, et emportait le blé, l'huile, les soies et le bétail, laissant les ruines brûler et fumer, en vue de Grenade.

« C'était un spectacle agréable et une consolation de contempler le pieux chevalier et sa suite revenant d'une de ces incursions, laissant le riche territoire de l'infidèle en désolation derrière eux, de contempler la longue file de mulets portant la dépouille de l'ennemi, les troupes de captifs, hommes, femmes et enfants, et les troupeaux de bœufs mu-

gissants et de moutons bêlants, tous montant la cote rapide conduisant aux portes de l'Alhama, conduits par les soldats chrétiens. La garnison du comte se nourrissait du bien de la terre, et de la dépouille de l'infidèle; et il n'oubliait pas les saints frères, dont les bénédictions assuraient le succès de ses entreprises; une grande partie du butin était dédiée à l'église, et les bons frères attendaient toujours aux portes pour l'accueillir, à son retour, et recevoir leur part.

« En outre de ces parts, le comte faisait nombre d'offrandes, soit dans les temps de péril, ou la veille d'une expédition; en sorte que les chapelles d'Alhama étaient resplendissantes de calices, de croix et d'autres dons précieux faits par ce cavalier catholique. »

Le vénérable Fray Antonio Agapida, fait ainsi l'éloge du bon comte de Tendilla; et d'autres historiens, aussi véridiques, mais moins dévots, s'accordent à le déclarer un des plus habiles commandants d'Espagne. Il devint si terrible, qu'un paysan maure ne pouvait s'aventurer à une lieue de Grenade ou de Loxa, pour travailler aux champs, sans courir risque d'être enlevé. Le peuple de Grenade murmura contre Muley-Aben-Hassan de ce qu'il souffrait que ses territoires fussent ainsi outragés et insultés, et demandait qu'on enfermât ce hardi maraudeur (il appelait ainsi le comte de Tendilla) dans sa forteresse. Piqué de ces remontrances, le vieux monarque envoya de forts détachements de cavalerie, afin de protéger le pays pendant la saison des travaux aux champs. Ces troupes se promenaient dans le voisinage d'Alhama, épiant avec soin les portes, de sorte qu'il était impossible pour un chrétien de sortir sans être vu et arrêté.

Pendant qu'Alhama était ainsi bloquée, les habitants furent

réveillés une nuit par une secousse qui ébranla la forteresse jusque dans ses fondements. La garnisou courut aux armes, croyant que l'ennemi attaquait la place; il n'en était rien; ce bruit avait été causé par la chute d'une partie des murailles, qui minées par la pluie, s'étaient écroulées, laissant une large brèche du côté de la plaine.

Le comte de Tendilla fut pendant un moment dans une grande anxiété. Si cette brèche venait à être découverte par les cavaliers maures, ils en eussent profité pour soulever tous le pays. Grenade et Loxa pouvaient lancer contre lui des forces énormes, et trouver dans les murailles des brèches toutes prêtes pour l'assaut.

Dans cette terrible extrémité, le comte de Tendilla déploya toutes les ressources de son esprit. Il fit tendre une énorme toile devant la brèche, peinte de façon à imiter la maçonnerie, et crénelée, de sorte qu'à une certaine distance elle se confondait avec les autres parties des murailles; derrière cette espèce d'écran, il employa des ouvriers nuit et jour, à réparer le dommage, et ne permit à personne de sortir de la forteresse, de peur que les Maures ne s'aperçussent de cette lacune dans les défenses. Des escadrons de l'ennemi parurent bien dans la plaine, mais aucun d'eux n'approcha assez près pour découvrir la ruse; aussi, en peu de jours, la muraille fut reconstruite plus solide qu'auparavant.

Voici un autre expédient dont se servit cet habile général, et qui excite beaucoup l'admiration d'Antonio Agapida. « Il arriva, dit-il, que ce chevalier catholique n'avait plus ni argent ni or, pour solder ses troupes, et les soldats murmuraient beaucoup, n'ayant pas le moyen d'acheter au peuple de la ville ce dont ils avaient besoin. Dans cette extrémité que fit ce commandant sagace? Il prit un grand nombre de

feuilles de papier, sur lesquelles il inscrivit les différentes sommes qui leur étaient dues, et après les avoir signées de sa main, il les leur distribua. Comment, direz-vous, des soldats peuvent-ils être payés avec des morceaux de papiers? C'était pourtant ainsi, répondrai-je, et bien payés, comme je vous le prouverai; car le comte ordonna aux habitants d'Alhama de prendre ces morceaux de papier en paiement de la somme qu'ils portaient, promettant de les échanger plus tard contre de l'or et de l'argent, et menaçant de punir sévèrement tous ceux qui s'y refuseraient. Le peuple ayant pleine confiance dans sa parole, et espérant qu'il tiendrait la première promesse, aussi certainement qu'il pourrait tenir la dernière, prit ces morceaux de papier sans hésitation ni murmure; ainsi, presque par un miracle, le chevalier catholique convertit du papier inutile en or précieux, et par ce moyen, sa garnison, naguère appauvrie, roula sur l'or. »

Il n'est que juste d'ajouter que le comte de Tendilla tint ses promesses en loyal chevalier; et ce miracle, comme le considérait Antonio Agapida, fut le premier exemple du papier-monnaie qui, depuis, a inondé le monde civilisé en quantité illimitée.

CHAPITRE XXVII

INVASION DES CHEVALIERS CHRÉTIENS SUR LE TERRITOIRE DES MAURES.

Les chevaliers chrétiens qui avaient échappé au massacre dans les montagnes de Malaga, quoiqu'ils eussent déjà eu plusieurs occasions de venger la mort de leurs compagnons, ne pouvaient oublier cependant l'horreur et l'humiliation de cette défaite. Rien ne pouvait les satisfaire autant que d'entreprendre une seconde expédition, de porter le feu et le fer à travers une grande partie des territoires maures, et de laisser dans tous les lieux qui s'étaient enrichis de leurs désastres, un monument sinistre de leur vengeance. Leurs vœux s'accordaient avec la politique de Ferdinand, qui désirait ravager le pays, et détruire les ressources de l'ennemi. Aide et assistance leur furent donc données, pour accomplir leur entreprise.

Dans le printemps de l'année 1484, l'ancienne ville d'Antequera retentit de nouveau du bruit des armes; nombre de chevaliers qui s'étaient assemblés là si gaiment l'année précédente, franchirent les portes, suivis de leurs guer-

riers couverts d'acier étincelant, mais avec un front plus triste que l'année d'auparavant, car ils se souvenaient de leur amis massacrés et qu'ils allaient venger.

En peu de temps, une armée de six mille chevaux et de douze mille fantassins se trouva réunie à Antequera, composée en partie de la fleur de la chevalerie espagnole, des ordres militaires et religieux, et de la Sainte-Fraternité.

Toutes les précautions avaient été prises pour que l'armée ne manquât de rien dans cette grande et périlleuse incursion. De nombreux chirurgiens l'accompagnaient, qui devaient s'occuper des malades et des blessés, sans rétribution, car la reine devait payer leurs services. Isabelle inspirée par son humanité, envoya aussi six tentes spacieuses, garnies de lits et de toutes les choses nécessaires au traitement des malades et des blessés. On continua de se servir de ces tentes dans toutes les expéditions suivantes, et elle reçurent le nom de l'*Hôpital de la reine*. Le digne Antonio Agapida vante cette attention généreuse de la reine, comme la première introduction des ambulances régulières dans le service militaire.

Ainsi préparés, les chevaliers sortirent d'Antequera dans un ordre magnifique et imposant, mais avec moins de confiance et d'ostentation, qu'à leur première expédition. Voici quel était l'ordre de l'armée :

Don Alonzo d'Aguilar, accompagné de don Diégo Fernandez de Cordoue, alcayde de los Donzeles, et de Luis Fernandez Puerto Carrero, comte de Palma, avec toutes leurs suites, conduisaient l'avant garde. Ils étaient suivis de Juan de Merlo, Juan d'Almara et Carlos de Biezman de la Sainte-Fraternité, avec les hommes d'armes sous leurs ordres.

La seconde division était commandée par le marquis de Cadix, et le maître de Santiago, avec les chevaliers de son ordre, et les troupes de la maison de Ponce de Leon suivaient le commandeur de l'ordre de Calatrava, les chevaliers de cet ordre, et d'autres cavaliers avec leurs suites.

L'aile droite de cette seconde division était conduite par Gonzalve de Cordoue, illustre plus tard sous le titre de grand capitaine d'Espagne, et l'aile gauche, par Diégo Lopez d'Avila. Ils étaient accompagnés d'autres capitaines avec leurs suivants.

Le duc de Médina Sidonia et le comte de Cabra commandaient le troisième bataillon, avec les troupes de leurs maisons respectives. Ils étaient accompagnés d'un grand nombre d'officiers de distinction, avec leurs tronpes.

L'arrière-garde était sons les ordres du commandant et des chevaliers d'Alcantara suivis des chevaliers d'Andalousie, de Xérès, d'Ecija et de Carmona.

Telle était l'armée qui sortit des portes d'Antequera pour une des *talas*, ou expéditions dévastatrices les plus redoutables qui eût jamais ravagé le royaume de Grenade.

L'armée entra sur le territoire maure par la route d'Alora, détruisant les champs de blé, les vignobles, les vergers et les plantations d'oliviers autour de cette ville; elle se dirigea ensuite vers Coin, Cazarabonela, Almexia et Cartama, et en dix jours tous ces territoires fertiles n'étaient plus qu'un désert fumant. De là elle poursuivit sa course destructrice comme un torrent de lave brûlante échappé d'un volcan, à travers les régions de Pupiana et d'Alhendin, jusqu'à la vega de Malaga, saccageant les bosquets d'oliviers et d'amandiers, les champs de blé, et détruisant tout ce qui était végétation. Les Maures de quelques-uns de ces endroits intercédèrent en vain pour

leurs champs et leurs plantations, offrant de livrer leurs captifs chrétiens. Une partie de l'armée bloqua les villes, tandis que l'autre ravageait les campagnes environnantes.

Les Maures firent quelques sorties désespérées, pour défendre leurs propriétés, mais ils furent repoussés jusqu'à leurs portes avec grand carnage, et leurs villages pillés et brûlés. C'était un spectacle affreux de voir dans la nuit les volumes de fumée noire mêlée de flammes, qui s'élevaient des villages incendiés, et d'entendre les femmes poussant des cris de désespoir au spectacle de la désolation portée dans leurs demeures.

En arrivant sur le rivage de la mer, cette armée dévastatrice trouva des vaisseaux chargés de toutes sortes de provisions et munitions pour son usage, venait de Xérès et de Séville, ce qui la mit à même d'étendre plus loin ses dévastations. Comme elle approchait de Malaga, elle fut attaquée par les Maures de cette ville; il ÿ eut des combats sanglants toute une journée; mais pendant qu'une partie de l'armée combattait l'ennemi, le reste ravageait la campagne. Comme l'objet de l'expédition n'était pas de prendre des villes, mais de brûler et de détruire, l'armée satisfaite du mal qu'elle avait faite dans la vega, revint sur ses pas et regagna les montagnes. Elle repassa par Coïn, à travers les régions d'Allagagna, de Gatero et d'Alhamin qui furent aussi dévastés. De cette manière, elle parcourut toute cette suite de riches et verdoyantes vallées, la gloire de ces montagnes et qui faisaient l'orgueil et les délices des Maures; elle continua ses ravages pendant quarante jours, laissant des traces de désolation partout où elle passait, et enfin fatiguée, ayant largement vengé le massacre d'Axarquia, elle retourna triomphante dans les pleines d'Antequera.

Au mois de juin, le roi Ferdinand prit en personne le commandement de l'armée. Il augmenta ses forces, en y ajoutant plusieurs pièces de grosse artillerie, maniées par des artilleurs de France et d'Allemagne. Le marquis de Cadix assura le roi qu'avec ces pièces on réduirait bientôt les forteresses maures, qui ne pouvaient se défendre que contre les anciens engins en usage dans les siéges. Leurs tours et leurs murailles étant hautes et peu épaisses, leur force dépendait de leur position sur des rochers escarpés. Les pierres et les boulets de fer que lanceraient les lombardes devaient les faire écrouler sur la tête de leurs défenseurs.

Le sort d'Alora prouva bientôt la vérité de cette opinion. Cette ville était solidement bâtie sur un rocher dont le pied baignait dans une rivière profonde. L'artillerie abattit bientôt une partie des murailles, et fit tomber une ou deux tours. Les Maures furent consternés en voyant la violence de l'assaut, et l'effet de ces engins puissants sur leurs remparts tant vantés. Le fracas de l'artillerie et la chute des tours terrifièrent les femmes, qui entourèrent l'alcayde en le suppliant de se rendre. La place se rendit le 20 juin, sous la condition que les habitants pourraient se retirer avec leurs effets. Ils se présentèrent aux portes de Malaga, mais le peuple de cette cité ne connaissant pas encore la puissance de la nouvelle artillerie de siége, et exaspéré contre les habitants d'Alora de cette défaite qu'il attribuaient à leur lâcheté, refusa de les recevoir.

La ville de Setenil devait subir le même sort; elle était bâtie sur un rocher élevé, et considérée comme imprenable. Elle avait été assiégée plusieurs fois par d'autres rois chrétiens, mais n'avait jamais été prise. Même alors, l'artillerie fut dirigée contre ses murailles pendant plusieurs jours,

sans produire aucun effet; et les chevaliers murmuraient contre le marquis de Cadix, d'avoir conseillé au roi d'attaquer cette forteresse imprenable (1). Le jour où on lui fit ces reproches, le marquis plaça l'artillerie lui-même, et dirigea les grosses pièces contre les murailles basses et les portes. En peu de temps celles-ci furent battues en pièces; une grande brèche fut ouverte dans les murailles, et les Maures se virent obligés de capituler. Vingt-quatre captifs chrétiens, qui avaient été pris dans la défaite des montagnes de Malaga, furent tirés des cachots de cette forteresse, et acclamèrent le marquis de Cadix, leur sauveur.

Il est inutile de mentionner la prise d'autres places, qui se soumirent sans attendre qu'on les attaquât. Les Maures avaient toujours été très courageux et très persévérants dans la défense de leurs villes et formidables dans leurs sorties; ils avaient enduré avec patience la faim et la soif pendant les siéges; mais ils ne tenaient pas contre les effets terribles de ces canons qui démolissaient leurs remparts si rapidement, rendaient toute résistance inutile, et dont les détonations les remplissaient d'effroi.

Le roi Ferdinand fut si frappé de l'effet de cette artillerie, qu'il ordonna qu'on augmentât le nombre des lombardes, et ces engins puissants eurent désormais une grande influence sur les fortunes de la guerre.

La dernière opération de cette campagne si désastreuse pour les Maures, fut une incursion faite par le roi Ferdinand lui-même, à la fin de l'été, dans la vega; il ravagea le pays, brûla deux villages tout près de Grenade, et détruisit les moulins à blé, presque aux portes de la ville.

(1) Cura de los Palacios.

Muley-Aben-Hassan vit avec douleur cette désolation, qui depuis un an, régnait sur tous ses territoires et s'était étendue jusque sous les murs de sa capitale. Son âme orgueilleuse était brisée par les malheurs et les souffrances, et il offrit de racheter la paix, en se reconnaissant vassal tributaire de la couronne d'Espagne. Ferdinand ne voulut écouter aucune proposition. Le seul but de la guerre était la conquête entière de Grenade, et il résolut de ne se reposer qu'après avoir atteint ce but. Il fortifia les garnisons des places qu'il avait prises dans le cœur du territoire maure, et ordonna à leurs commandants d'assister le jeune roi Maure dans la guerre contre son père. Il rentra alors en grand triomphe avec son armée à Cordoue, terminant ainsi cette série de campagnes, qui avaient rempli le royaume de Grenade de tristesse et de consternation.

CHAPITRE XXVIII

TENTATIVE D'EL ZAGAL POUR SURPENDRE BOABDIL DANS ALMERIA.

Pendant cette année si désastreuse pour les Maures, le jeune roi Boabdil, appelé avec raison « le malheureux, » avait une cour bien faible et bien réduite, dans la ville maritime d'Almeria; il n'avait guère plus que le nom de roi, et il lui fallait l'appui et les trésors des souverains castillans pour soutenir cette ombre de royauté. Pourtant il espérait que la fortune lui serait un jour favorable, que la nation inconstante reviendrait encore sous son étendard, et le replacerait sur le trône de l'Alhambra.

Sa mère, l'intrépide sultane Ayxa la Horra, essaya de le tirer de cette somnolence.

— C'est le propre des âmes faibles, lui dit-elle, d'attendre que la roue de la fortune tourne à leur avantage; les âmes fortes s'en saisissent et la font tourner elles-mêmes selon leurs besoins; mets-toi en campagne, et le danger fuira devant toi; reste oisif dans ta demeure, et il viendra t'y assiéger. Par une entreprise hardie, tu peux te replacer sur le

trône brillant de Grenade, tandis que par une lâche résignation, tu perdras encore ce misérable trône d'Almeria. »

Boabdil n'avait pas la force d'âme nécessaire pour suivre ces courageux conseils, et bientôt les malheurs que lui avait annoncés sa mère vinrent l'assaillir.

Le vieux Muley-Aben-Hassan, usé par les ans, par les fatigues et les infirmités, avait presque perdu la vue, et ne pouvait plus quitter son lit. Son frère Abdallah, surnommé El Zagal, ou « le vaillant, » le même qui avait assisté au massacre des chevaliers chrétiens dans les montagnes de Malaga, commandait les armées maures, et avait pris sur lui peu à peu tous les soins de l'empire; entre autres choses, il était particulièrement zélé à soutenir son frère dans sa querelle avec son fils; et il s'y prêta avec tant d'ardeur, que beaucoup déclarèrent qu'il y avait plus que de la sympathie fraternelle au fond de son zèle.

Les malheurs et les hontes infligés au pays par les chrétiens pendant cette année avaient fort mécontenté les habitants d'Almeria, et l'indifférence de Boabdil devant ces malheurs les avait irrités. Son oncle Abdallah fomenta ce sentiment par ses alfaquis; ceux-ci accusèrent Boabdil, en secret, mais avec énergie, d'être un apostat ligué avec les chrétiens contre son pays et sa foi. Insensiblement, l'affection du peuple et des troupes lui fut ravie, et un noir complot fut ourdi contre lui.

Au mois de février 1485, El Zagal se montra tout à coup devant Almeria, à la tête d'une nombreuse cavalerie. Les alfaquis étaient préparés à son arrivée, et lui ouvrirent les portes; il entra avec ses troupes, et monta au galop à la citadelle. L'alcayde voulut essayer de résister, mais sa propre garnison le tua, et reçut El Zagal avec acclamation. Il

parcourut rapidement tous les appartements, cherchant Boabdil, mais en vain; il ne trouva que la sultane Ayxa dans une des salles, avec Ben Ahagete, un plus jeune frère du monarque, un vaillant Abencerrage et plusieurs serviteurs qui les entourèrent afin de les protéger.

— Où est le traître Boabdil? s'écria El Zagal.

— Je ne connais point de traître plus odieux que toi-même, répondit l'intrépide sultane, et j'espère que mon fils est en lieu de sûreté, et qu'il se vengera de ta trahison.

La rage d'El Zagal ne connut point de bornes quand il apprit que sa victime lui avait échappé. Dans sa fureur, il tua le prince Ben Ahagete, et fit massacrer l'Abencerrage et les serviteurs d'Ayxa. Quant à la fière sultane, on l'emmena prisonnière en l'accablant d'injures, comme ayant aidé son fils dans la rébellion, et fomenté une guerre civile.

L'infortuné Boabdil avait été averti par un fidèle soldat, du danger qui le menaçait, juste à temps pour s'enfuir. Se jetant sur un des coursiers les plus rapides de ses écuries, et suivi par un petit nombre de partisans, il avait profité de la confusion qui régnait dans la ville, pour sortir des portes d'Almeria. Quelques cavaliers d'El Zagal postés hors des murs, l'aperçurent et essayèrent de le poursuivre, mais leurs chevaux étaient fatigués, et Boabdil les laissa bientôt loin derrière lui. Mais de quel côté devait-il diriger sa fuite? Toutes les forteresses et tous les châteaux du royaume lui étaient fermés. Parmi les Maures, il ne savait à qui se fier, car on leur avait appris à le haïr comme un traître et un apostat. Il ne lui restait d'autre alternative que de chercher un refuge chez les chrétiens, ses ennemis héréditaires, et, le cœur oppressé, il tourna la tête de son cheval vers Cordoue. Il fut obligé de traverser une partie de ses propres domaines

comme un criminel, et ne se sentit parfaitement en sûreté que quand il eut passé la frontière, et qu'il vit les montagnes de son pays s'élever derrière lui. Il eut alors conscience de son état d'humiliation ; roi fugitif de son trône, exilé de son pays, et roi sans royaume. Il se frappa la poitrine dans la violence de son chagrin, en s'écriant : « malheureux le jour de ma naissance ; et je fus bien nommé El Zogoybi, l'infortuné ! »

Il entra à Cordoue, les traits bouleversés par le chagrin, et avec environ quarante suivants. Les souverains étaient absents ; mais les chevaliers d'Andalousie montrèrent pour les infortunes du monarque cette sympathie, qui distingue les âmes nobles et chevaleresques. Ils le reçurent, avec une extrême courtoisie, et les plus grands honneurs lui furent prodigués par les commandants civils et militaires de cette antique ville. Pendant ce temps, El Zagal avait choisi un nouvel alcayde à Almeria, pour y commander au nom de son frère, et ayant fortifié la place, il se rendit à Malaga, où l'on craignait une attaque de la part des chrétiens. Le jeune monarque ayant été chassé du royaume, et le vieux roi étant aveugle, et obligé de garder le lit, El Zagal, à la tête des armées, se considérait naturellement comme le souverain d' Grenade. Le peuple était enchanté d'avoir une nou idole, et un nom nouveau à acclamer. El Zagal fut salué par les plus vives acclamations, comme étant l' espoir de la nation.

CHAPITRE XXIX

OU LE ROI FERDINAND COMMENCE UNE NOUVELLE CAMPAGNE CONTRE LES MAURES ET MET LE SIÉGE DEVANT COIN ET CARTAMA.

L'effet qu'avait produit l'année précédente la grosse artillerie dans l'attaque des forteresses maures, engagea le roi Ferdinand à s'en procurer un train considérable pour la campagne de 1485, dans laquelle il résolut d'attaquer les places les plus fortes de l'ennemi. Une armée de neuf mille hommes de cavalerie et vingt mille fantassins s'assembla à Cordoue, au commencement du printemps ; et le roi se mit en campagne le 5 avril. Il avait été décidé, dans un conseil secret, que l'on attaquerait Malaga, cette ancienne ville maritime, de laquelle dépendait Grenade, à cause des secours et des provisions qui lui venaient de l'étranger. Mais il fallait d'abord s'emparer des villes et forteresses dans les vallées de Santa Maria et Cartama que traverse la route de Malaga.

La première ville qu'on assiégea fut Benamaquex, qui s'était soumise aux souverains catholiques l'année précé-

dente, et s'était depuis affranchie de cette soumission. Le roi Ferdinand était exaspéré de la rébellion des habitants. « Je leur infligerai, dit-il, un châtiment qui terrifiera les autres; ils seront fidèles par force, sinon par loyauté. » La place fut emportée d'assaut, et cent des principaux habitants furent passés au fil de l'épée, ou pendus sur les remparts; le reste fut fait prisonnier (1).

Le même jour, on assiégea les villes de Coïn et de Cartama; la première avec une division de l'armée, conduite par le marquis de Cadix, la seconde avec une autre division, commandée par don Alonzo Aguilar, et Luis Fernandez Puerto Carrero, le brave seignenr de Palma. Le roi, avec le reste de son armée, se plaça entre les deux villes, pour assister l'une ou l'autre des divisions. L'artillerie fut dirigée sur les deux places en même temps; et on entendait les détonations du canon d'un camp à l'autre. Les Maures firent des sorties fréquentes et se défendirent vaillamment; mais ils furent étourdis par le bruit de l'artillerie et la destruction de leurs murailles. Pendant ce temps, des feux avertissaient les montagnards de la Serrania, qui s'assemblèrent en grand nombre, dans la ville de Ronda, à une lieue de Coïn.

Ils tentèrent plusieurs fois de sauver la ville assiégée, mais en vain; chaque fois, ils furent repoussés par les chrétiens, et réduits à assister de loin et le désespoir dans l'âme à la destruction de la place. — Un jour, cependant, un chevalier maure, à la tête d'une troupe de cavaliers africains, franchit les portes de Ronda; c'était Hamet el Zegri, le fier alcayde de Ronda, suivi de ses Gomères. Il n'avait pu apaiser encore sa rage et sa honte de la défaite essuyée sur

(1) Pulgar, Garibay, Cura de los Palacios.

les bords de la Lopera, à la désastreuse expédition du vieux Bexir, lorsqu'il avait été obligé de gagner ses montagnes, après avoir perdu ses troupes les plus braves. Depuis ce moment, il brûlait de se venger. Il se mêla aux guerriers assemblés à Ronda, et leur dit :

— Y a-t-il parmi vous un homme qui ressente de la pitié pour les femmes et les enfants de Coïn, exposés à la mort et à la captivité? Quel qu'il soit, qu'il me suive, car je suis prêt à mourir en musulman pour sauver les musulmans.

Ce disant, il saisit une bannière blanche et l'agitant au dessus de sa tête, il sortit de la ville avec ses Gomères. Plusieurs des guerriers, excités par ses paroles et par son exemple, le suivirent. Le peuple de Coïn, ayant été prévenu de ce qui devait se passer, sortit aussitôt qu'il aperçut la bannière blanche, et attaqua l'armée chrétienne. Dans la confusion du moment, Hamet et sa suite parvinrent à se jeter dans Coïn. Ces renforts ranimèrent les assiégés; Hamet les exhorta à défendre obstinément leur ville et leurs vies. Comme les Gomères étaient de vieux soldats, plus ils étaient attaqués, plus vigoureusement ils se défendaient. Enfin une forte brèche fut faite aux murailles; Ferdinand, que la résistance de la place impatientait, ordonna au duc de Naxera et au comte de Benavente, d'entrer dans la brèche; mais, comme leurs troupes ne suffisaient pas, il envoya demander à Luis de Cerda, duc de Medina Celi, d'envoyer à leur secours une partie de ses hommes. L'orgueil féodal du duc fut blessé de cette demande :

— Dites à monseigneur le roi, dit l'orgueilleux noble, que je suis venu pour le secourir avec les troupes de ma maison. Si mes hommes sont appelés à un poste, j'irai avec eux; mais si je reste au camp, il faut qu'ils restent avec moi;

car des soldats ne peuvent combattre sans leur commandant, ni un commandant sans ses soldats.

La réponse du duc embarrassa le roi, qui connaissait l'orgueil jaloux de ses puissants nobles. Cependant les soldats étant prêts pour l'assaut, s'impatientaient de ne pas avancer. Sur ce Pero Ruyz d'Alarçon se mit à leur tête. Ils donnèrent un assaut brillant, et se frayèrent un chemin à travers la brèche. Les Maures furent si étourdis de cette attaque, qu'ils firent retraite jusqu'au milieu de la ville. Pero Ruyz d'Alarçon crut que la place était prise, quand, tout à coup, Hamet et ses Gomères traversèrent les rues et tombèrent sur les chrétiens; ces derniers furent à leur tour repoussés; et pendant que les Gomères les attaquaient par devant, ils furent assaillis par les habitants, des toits et des fenêtres. Ils cédèrent enfin, et sortirent de la brèche. Pero Ruyz d'Alarçon seul se tenait bon encore dans une des rues principales; les quelques cavaliers qui l'entouraient le supplièrent de fuir.

— Non, dit-il, je suis venu ici pour combattre, et non pour fuir.

Il fut bientôt cerné par les Gomères. Ses compagnons l'abandonnèrent, mais avant de fuir ils le virent couverts de blessures, et toujours combattant avec désespoir et pour l'honneur d'un bon chevalier (1).

La résistance des habitants, quoique soutenue par le courage des Gomères, fut inutile. Voyant leurs murs battus en brèche par l'artillerie des chrétiens et leurs maisons incendiées par les matières combustibles lancées du dehors, ils se résignèrent enfin à capituler. On leur permit de sortir avec

(1) Pulgar. Part. III, cap. XLII.

leurs effets, et les Gomères avec leurs armes. Hamet el Zegri et sa troupe africaine traversèrent fièrement le camp chrétien; les cavaliers espagnols ne purent s'empêcher d'admirer ce courageux soldat et ses braves Gomères.

La prise de Coïn fut bientôt suivie de celle de Cartama; les fortifications de cette dernière ville, furent réparées, et on y mit une bonne garnison. Mais la ville de Coïn était trop grande pour être défendue par des forces ordinaires, on fit démolir ses murailles. Le bruit des siéges de ces villes, frappa la campagne des environs d'une telle terreur, que les Maures des autres cités, abandonnèrent leurs maisons, et s'enfuirent avec les effets qu'ils purent emporter; le roi ordonna qu'on abattît les tours et les murailles.

Ferdinand laissant son camp et sa grosse artillerie près de Cartama, s'avança alors avec ses troupes légères pour faire une reconnaissance du côté de Malaga. Son plan d'attaque, arrangé avec tant de secret dans le conseil de guerre à Cordoue, était maintenant connu de tout le monde. Le vigilant guerrier El Zagal s'était jeté dans Malaga; il avait mis toutes les fortifications, qui étaient d'une grande puissance, en état de résister et avait sommé tous les alcaydes des villes de la montagne de venir, avec leurs troupes, à son secours.

Le jour où Ferdinand parut devant la place, El Zagal sortit pour le recevoir à la tête de mille cavaliers. Une lutte violente eut lieu, au milieu des jardins et des plantations d'oliviers près de la ville. Il y eut beaucoup de tués des deux côtés; ce qui donna aux chrétiens un avant-goût de ce qui les attendait, s'ils tentaient d'assiéger la ville.

Quand l'escarmouche fut finie, le marquis de Cadix eut une conférence secrète avec le roi; il lui représenta la difficulté d'assiéger Malaga avec les forces actuelles, alors sur-

tout que son plan avait été découvert et déjoué, et que le pays tout entier descendait les montagnes pour lui résister. Le marquis ayant des intelligences secrètes de tous les côtés, reçut une lettre de Jussuf Xerif, un Maure de Ronda, de sang chrétien, le renseignant sur la situation de cette place importante et sur sa garnison; à ce moment, une attaque était possible. Le marquis conseilla au roi de saisir cette occasion, pour se porter sur Ronda, qui était une des forteresses les plus importantes que les Maures possédassent sur la frontière, et qui était devenue entre les mains d'Hamet el Zegri, la terreur de toute l'Andalousie. Le bon marquis avait un autre motif, digne d'un chevalier chrétien, qu'il fit valoir auprès du roi. Plusieurs de ses compagnons, capturés dans la défaite de l'Axarquia, languissaient au fond des cachots profonds que renfermait Ronda; le marquis considérait comme un devoir de briser leurs chaînes, et de les rendre à la lumière et à la liberté, se regardant comme un de ceux qui étaient cause de leur captivité.

Le roi Ferdinand écouta le conseil du marquis. Il connaissait l'importance de Ronda, qui était réputée une des clefs de Grenade, et il était disposé à punir les habitants du secours qu'ils avaient prêté à la garnison de Coïn; le siége de Malaga fut donc abandonné, et on fit des préparatifs pour attaquer vivement la ville de Ronda.

CHAPITRE XXX

SIÉGE DE RONDA.

Le hardi Hamet el Zegri, l'alcayde de Ronda, après la défaite de Coïn, était retourné dans sa forteresse. Il avait repu son épée du sang des chrétiens; mais il n'avait point assouvi sa soif de vengeance. Hamet se glorifiait de la solidité de sa forteresse et de la valeur de son peuple; il savait que ses feux d'alarme soulèveraient tous les guerriers de la Serrania. Les Gomères ne subsistaient guère que des dépouilles de l'Andalousie, et dans le rocher sur lequel sa forteresse était bâtie se trouvaient de profonds cachots, remplis de captifs chrétiens, qui avaient été enlevés par ces vautours des montagnes. Ronda passait pour imprenable. Située au cœur de montagnes sauvages et abruptes, perchée sur un rocher isolé, cette place était encore défendue par une bonne citadelle et une triple muraille. Un ravin profond ou plutôt un amas de roches perpendiculaires d'une hauteur effrayante, entourait trois côtés de la ville; au fond coulait le Rio Verde, ou rivière verte. La

ville avait deux faubourgs flanqués de tours et de murailles presque inaccessibles, à cause de l'aspérité naturelle des rochers. Autour de cette ville sauvage s'étendaient de profondes et riches vallées, protégées par les montagnes, rafraîchies par des courants, et abondantes en blé, en fruits délicieux et en prés magnifiques, dans lesquelles se nourrissaient des chevaux renommés comme les meilleurs dans le royaume pour les maraudes.

Hamet el Zegri, à peine de retour à Ronda, reçut la nouvelle que l'armée chrétienne devait assiéger Malaga, et les ordres d'El Zagal lui demandant des renforts. Hamet lui envoya une partie de sa garnison. En même temps, il méditait une expédition à laquelle il était poussé par l'orgueil et par l'esprit de vengeance. Toutes les troupes ayant quitté l'Andalousie, Hamet vit là une occasion de venger la honte de sa défaite sur les bords de la Lopera. Ne voyant aucun danger pour sa ville de Ronda, maintenant que l'orage de la guerre avait passé dans la vega de Malaga, il ne laissa que ce qu'il fallait d'hommes pour garnir les remparts, et à la tête de ses Gomères, il se jeta soudainement dans la plaine d'Andalousie. Il parcourut presque sans résistance tous les vastes campiñas ou pâturages, qui formaient une partie des domaines du duc de Medina Sidonia. Ce fut en vain qu'on sonna le tocsin et qu'on alluma des feux; la troupe d'Hamet avait traversé le pays avant qu'on pût rassembler des forces, et ne devait, comme la tempête, laisser que des traces de dévastation.

Hamet regagna en sécurité la Serrania de Ronda, se réjouissant de son expédition. Les montagnes étaient remplies de bœufs et de troupeaux de moutons pris dans les campiñas de Medina Sidonia. Les mulets étaient chargés des

dépouilles des villages; et chaque gnerrier rapportait quelque riche bijoux à sa maitresse.

Comme El Zegri approchait de Ronda, son rêve de triomphe fut interrompu par le bruit de la grosse artillerie grondant dans les montagnes. Son cœur se remplit de sinistres pressentiments. Il courut à la tête de sa longue caravane; à mesure qu'il avançait, le bruit de l'artillerie devenait de plus en plus formidable; il monta sur une hauteur qui dominait au loin, et à sa grande surprise, il vit tout le pays autour de Ronda, couvert des tentes blanches de l'armée assiégeante. L'étendard royal flottant devant un camp magnifique annonçait la présence du roi Ferdinand, tandis que l'éclair et le tonnerre incessants de l'artillerie et les colonnes de fumée épaisse trahissaient l'œuvre de destruction qui s'accomplissait.

L'armée royale avait réussi à surprendre Ronda pendant l'absence de l'alcayde et de presque toute sa garnison; mais les habitants étaient belliqueux et opposèrent la plus vive résistance, certains que Hamet et ses Gomères ne tarderaient pas à revenir à leur secours.

La force tant vantée de leurs fortifications avait été inutile contre l'artillerie; en quatre jours, les assiégeants abattirent trois tours et une grande partie des murailles qui défendaient les faubourgs, lesquels furent pris et pillés; puis on pointa l'artillerie contre la ville, et on lança des pierres et d'autres projectiles dans les rues. Le rocher même, sur lequel était situé la ville, trembla au choc du canon; les captifs chrétiens enfouis dans les cachots accueillirent ce bruit comme la promessede leur délivrance.

Quand Hamet el Zegri vit sa ville ainsi entourée et assaillie, il engagea ses hommes à le suivre et à se frayer un

chemin pour porter secours à l'intérieur. Ils traversèrent en hâte les montagnes jusqu'à une hauteur dominant le camp chrétien. Quand la nuit fut tombée, et une partie de l'armée ensevelie dans le sommeil, Hamet descendit des rochers, se jeta sur la partie la plus faible du camp, essayant de forcer la route afin d'atteindre la ville. Le camp était trop fortifié pour être forcé ; ils furent repoussés jusque dans les montagnes où ils se défendirent en lançant sur leurs ennemis une pluie de traits et de pierres.

Hamet alluma des signaux d'alarme sur les hauteurs ; les montagnards voisins et les troupes de Malaga rejoignirent son étendard. Avec ces renforts, il multiplia ses attaques contre les chrétiens, coupant la retraite du camp aux fuyards. Tous ses efforts, cependant, pour pénétrer dans la ville, demeurèrent sans résultat. Un grand nombre de ses plus braves soldats furent tués, et il fut obligé de battre en retraite dans les profondeurs des montagnes.

En même temps, la détresse de Ronda allait croissant. Le marquis de Cadix, maître des faubourgs, était en mesure de s'approcher du pied du précipice perpendiculaire qui s'élève des bords de la rivière, et sur le sommet duquel est bâtie la ville. A la racine de ce rocher, existe une source d'eau limpide, jaillissant dans un grand bassin naturel. Une secrète mine conduisait de l'intérieur de la ville à cette fontaine, par plusieurs centaines de marches, taillées dans le roc. Par ce moyen, la ville recevait ses approvisionnements d'eau ; les marches étaient usées par les pieds des prisonniers chrétiens employés à ce pénible travail. Le marquis de Cadix, ayant découvert ce passage souterrain, ordonna à ses pionniers d'établir une contre-mine dans la partie solide du roc, et priva ainsi la ville du bénéfice de cette précieuse source.

Pendant que le brave marquis de Cadix poussait le siége avec zèle, et s'animait de la généreuse pensée qu'il arracherait bientôt ses compagnons d'armes aux fers des Maures, les sentiments de l'alcayde Hamet el Zegri étaient tout autres. Il se frappait la poitrine, et faisait claquer ses dents de rage, en voyant du haut des montagnes la destruction de la ville. Chaque coup de l'artillerie chrétienne semblait le frapper au cœur. Il voyait, pendant le jour, les tours tomber l'une après l'autre, et à la nuit, la cité s'enflammer comme un volcan. « Non seulement, » dit un chroniqueur du temps, « leur artillerie renversait les pierres, mais leurs boulets comme des masses de fer broyaient tous les objets qu'ils atteignaient. Ils lançaient également des boulets composés d'étoupes enduites de graisse et de poudre, et qui, une fois enflammés, ne pouvaient plus s'éteindre et incendiaient les maisons. »

Les habitants étaient plongés dans une profonde terreur. Ils ne savaient où fuir, où se réfugier; leurs maisons étaient en proie aux flammes ou démolies par l'artillerie. Il était dangereux de parcourir les rues, à cause des pans de ruines qui s'abattaient de tous les côtés et des boulets qui s'y croisaient en mettant en pièces tout ce qu'ils rencontraient sur leur passage. Le soir, la ville ressemblait à une fournaise ardente, les cris et les gémissements des femmes dominaient le tonnerre de l'artillerie, et arrivaient jusqu'aux Maures qui, sur la montagne opposée, y répondaient par des hurlements de fureur et de désespoir.

Toute espérance de recevoir des secours du dehors étant perdue, les habitants de Ronda furent obligés de capituler. Ferdinand eût pu aisément leur garantir des conditions favorables. La place était capable d'une plus longue résis-

tance, et il craignait pour la sécurité de son camp, à cause de l'accroissement quotidien des forces ennemies dans la montagne et des attaques qui se renouvelaient sans cesse.

Les habitants eurent l'autorisation de partir avec leurs effets, soit pour la Barbarie, soit pour tout autre lieu; à ceux qui voulurent rester en Espagne on assigna des terres, et ils furent autorisés à pratiquer leur religion.

A peine la place se fut-elle rendue, que des détachements furent lancés à l'attaque des Maures qui occupaient les montagnes voisines. Hamet el Zegri, cependant, ne se risqua point à livrer une bataille inutile. Considérant la partie comme perdue, il battit en retraite avec ses Gomères, le cœur plein de rage et de douleur, mais laissant à la fortune le soin de lui fournir une future vengeance.

Le premier soin du bon marquis de Cadix, en entrant dans Ronda, fut d'arracher ses infortunés compagnons d'armes des donjons des forteresses. Comme ils étaient changés! Quelle différence avec le temps où, pleins de santé et d'espoir, tout fiers sous la pompe militaire, ils s'étaient élancés à l'assaut de la montagne! Beaucoup d'entre eux étaient presque courbés en deux, avec des fers aux pieds et la barbe pendante sur leur poitrine. Leur rencontre avec le marquis fut joyeuse, cependant dans cette joie se glissa un chagrin, celui des amers souvenirs. Il y avait aussi un grand nombre d'autres captifs, parmi lesquels plusieurs jeunes hommes de familles nobles qui, avec une piété filiale, s'étaient constitués prisonniers au lieu et place de leurs pères.

Les prisonniers, montés sur des mules, furent envoyés auprès de la reine à Cordoue. Le cœur si bon d'Isabelle fut ému à la vue de ce triste cortége. Elle leur fit distribuer des

vivres en abondance et l'argent nécessaire pour qu'ils regagnassent leur demeure. Leurs chaînes furent suspendues comme un pieux trophée aux murs extérieurs de l'église de Saint-Jnan de los Reyes, à Tolède, où le voyageur chrétien peut les voir encore aujourd'hui.

Parmi les prisonniers maures se trouvait une jeune fille d'une grande beauté, qui exprima le désir de se faire chrétienne et de rester en Espagne. Elle avait été initiée aux lumières de la foi par un jeune homme, captif à Ronda et qui était très désireux de compléter son ouvrage en épousant cette jeune fille. La reine donna son assentiment à ce pieux désir, après avoir ordonné d'abord que la jeune fille fût purifiée par les saintes eaux du baptême.

« Ainsi ce nid pestilentiel de guerre et d'infidélité, la ville de Ronda, » dit le digne fray Antonio Agapida, « fut convertie à la vraie foi par le tonnerre de notre artillerie, exemple qui fut bientôt suivi par Casanbonelas, Alarbella et autres villes dans cette contrée, si bien que, dans le cours de cette expédition, pas moins de soixante-douze places furent arrachées à la vile secte de Mahomet, et mises sous la divine domination de la croix.

CHAPITRE XXXI

LE PEUPLE DE GRENADE APPELLE EL ZAGAL AU TRÔNE.
— CELUI-CI MARCHE SUR LA CAPITALE.

Le peuple de Grenade avait l'esprit versatile, inconstant, faisait et défaisait les rois avec une facilité excessive. Il avait longtemps balancé entre le vieux Muley-Aben-Hassan et son fils Boabdil el Chico; tantôt réclamant l'un, tantôt l'autre, et quelquefois tous deux simultanément, selon l'intensité des maux extérieurs. Cependant s'apercevant que ses malheurs augmentaient encore à chaque changement, et étant à bout de ressources, il chercha quelque combinaison nouvelle qui pût faire sortir un bon gouvernement de la compétition de deux mauvais rois.

Lorsque la nouvelle de la chute de Ronda et par conséquent de la ruine des frontières arriva, le peuple s'assembla en tumulte sur une des places publiques. Comme de coutume, il attribua les malheurs du pays uniquement à l'incapacité des chefs; car les peuples ne veulent jamais croire qu'ils puissent être les propres auteurs de la plupart de

leurs misères. Un rusé Alfaqui, nommé Alyme Mazer, qui avait surveillé les progrès du mécontentement, se leva et harangua le peuple.

— Vous avez, dit-il, proclamé et changé alternativement deux rois; et que sont-ils? Voyons l'un d'eux, Muley Aben-Hassan : un vieillard ruiné par l'âge et les infirmités, incapable de marcher contre l'ennemi, même si celui-ci se montrait menaçant aux portes de la ville. L'autre, Boabdil el Chico, est un apostat, un traître, un déserteur de son trône, qui a fui parmi les ennemis de la nation; un homme voué au malheur, et dont le surnom de « peu chanceux, » est devenu proverbial. Dans un temps de guerre terrible, comme celui où nous vivons, celui-là seul est digne de porter un sceptre qui peut porter l'épée. Pour chercher un tel homme, il n'est pas besoin d'aller bien loin. Allah a fait naître cet homme dans ce temps de détresse, pour relever la fortune de Grenade. Vous savez déjà de qui je veux parler. Vous savez qu'il ne peut être question de personne autre que de votre jeune général, l'invincible Abdallah, dont le surnom d'El Zagal est devenu un mot d'ordre dans la bataille; il a le courage de la foi, et frappe de terreur les infidèles.

La multitude couvrit d'acclamations les paroles de l'alfaqui; elle se félicitait de l'idée d'avoir un troisième roi dans Grenade, et Abdallah el Zagal étant de la famille royale, et déjà possesseur en fait du pouvoir royal, la mesure n'avait rien qui pût paraître extraordinaire ni violente. Une députation fut en conséquence envoyée à Malaga auprès d'El Zagal pour l'inviter à se rendre à Grenade, afin d'y recevoir la couronne.

El Zagal montra une grande surprise et de la répugnance, quand la députation lui fut annoncée. Son zèle patriotique

pour le salut commun et son désir fraternel de délivrer le vieux Aben-Hassan des soucis du gouvernement, purent seuls le décider à accepter l'offre de la couronne. Laissant le commandement de Malaga à Rodovan de Vanegas, un des plus braves généraux maures, il partit pour Grenade avec une escorte de trois cents fidèles cavaliers.

Le vieux Muley-Aben-Hassan n'attendit pas l'arrivée de son frère. Incapable de résister plus longtemps aux orages du temps, son seul souci était de chercher un port de repos sûr et calme. Dans une des profondes vallées qui dentellent les côtes de la Méditerrannée, et qui sont abritées, du côté de la terre, par de hautes montagnes, se trouvait la petite ville d'Almunecar. La vallée était arrosée par la rivière Frio, et abondait en fruits, grains et pâturages. La ville était bien fortifiée; la garnison et l'alcayde étaient dévoués au vieux monarque. Tel fut le lieu choisi par Muley Aben-Hassan pour sa retraite. Son premier soin fut d'y envoyer tous ses trésors; ensuite de s'y réfugier, et de s'y faire suivre de la sultane Zoroya et de ses deux fils.

Pendant ce temps, Muley-Abdallah el Zagal, continuait son voyage vers la capitale, escorté de ses trois cents cavaliers. La route de Malaga à Grenade est dominée et commandée par la forteresse d'Alhama. Ç'avait été là un passage dangereux pour les Maures à l'époque où Alhama était sous le gouvernement du comte de Tendilla. Pas un voyageur n'échappait à son regard d'aigle, et sa garnison était toujours prête à l'attaque. Le comte de Tendilla avait été cependant, relevé de ce poste escarpé, et remplacé par don Gutiere de Padilla, clavero ou trésorier de l'ordre de Calatrava; homme d'habitudes douces et bienveillantes, qui avait avec lui trois cents braves chevaliers de son ordre, en

outre de ses troupes mercenaires. La garnison était indisciplinée; les chevaliers étaient braves au combat, audacieux, mais pleins de confiance en eux-mêmes et peu soucieux de prendre des précautions. Peu avant le voyage de El Zagal, un certain nombre de ces cavaliers, avec plusieurs soldats de fortune de la garnison, en tout, cent soixante et dix hommes, s'étaient mis en campagne pour dévaster le pays maure, pendant qu'il était en si mauvaise situation; et après avoir ravagé les vallées de Sierra Nevada ou montagnes neigeuses, ils étaient revenus à Alhama en bonnes dispositions d'esprit et chargés de butin.

Quand El Zagal fut arrivé aux environs d'Alhama, se rappelant les anciens dangers de la route, il envoya en avant des éclaireurs afin d'examiner tous les rochers et tous les ravins où un ennemi pouvait se cacher en embuscade. Un d'eux, en scrutant une étroite allée qui s'ouvrait sur la route, aperçut une troupe de cavaliers sur les bords d'un petit cours d'eau. Ils étaient descendus de cheval, et avaient retiré les brides à leurs montures pendant qu'elles paissaient dans les herbes fraîches sur bords de la rivière. Les cavaliers étaient dispersés; les uns se reposaient à l'ombre des rochers et des arbres, les autres jouaient les parts de dépouilles qu'ils avaient rapportées. Pas une sentinelle n'était sous les armes; tout montrait la parfaite confiance de ces hommes qui se considéraient comme à l'abri de tout danger.

Ces cavaliers insouciants étaient les chevaliers de Calatrava avec un détachement de leurs compagnons d'armes, et qui s'en revenaient de leur excursion. Une partie de ces troupes avait passé outre; quatre-vingt-six des cavaliers avaient fait halte pour se reposer et se rafraîchir dans la vallée. El Zagal sourit avec une joie féroce en apprenant

leur imprudente sécurité. « Ils nous serviront de trophées, dit-il, pour embellir notre entrée dans l'Alhambra ! » Se rapprochant de la vallée en silence et avec précaution, il s'y rua au grand galop à la tête de ses troupes, attaqua les chrétiens si soudainement et avec une telle fureur, que ceux-ci n'eurent pas le temps de passer la bride à leurs chevaux et de sauter en selle. Ils firent une vaillante défense, mais confuse, combattant au milieu des rochers et dans le lit même de la rivière. Vaine résistance! Soixante-dix-neuf furent tués, et les onze autres faits prisonniers.

Un détachement des Maures se mit à la poursuite du convoi, qu'ils rejoignirent bientôt, montant doucement une colline. Les cavaliers qui l'escortaient, apercevant l'ennemi à distance, prirent la fuite en abandonnant le butin aux Maures qui s'en emparèrent.

El Zagal rassembla ses prisonniers et les dépouilles, et s'avança fier de son succès vers Grenade. Il s'arrêta devant la porte d'Elvira, car il n'avait pas encore été proclamé roi.

La cérémonie eut lieu immédiatement; le bruit de son récent exploit l'avait précédé, et avait enflammé l'esprit de la populace.

Il entra dans Grenade en triomphateur. Les onze cavaliers de Calatrava prisonniers marchaient en avant. Derrière eux marchaient les quatre-vingt-dix chevaux capturés, portant les armures et les armes de leurs derniers propriétaires et montés par des Maures. Venaient ensuite soixante et dix cavaliers maures, avec autant de têtes de chrétiens pendant aux arçons de leurs selles.

Muley-Abdallah el Zagal suivait entouré d'un certain nombre de cavaliers de distinction, richement costumés; et le

cortége était fermé par une longue file des troupeaux et autres dépouilles repris sur les chrétiens (1).

La populace poussa des cris de sauvage triomphe à la vue des cavaliers captifs et des têtes de leurs compagnons, sachant qu'ils avaient fait partie de la formidable garnison d'Alhama, si longtemps le fléau de Grenade et la terreur du pays. On regardait cette petite victoire comme un début heureux du règne du nouveau monarque. Pendant plusieurs jours les noms de Muley-Aben-Hassan et de Boabdil el Chico ne furent plus prononcés qu'avec mépris, et toute la ville retentissait de la gloire d'El Zagal « le vaillant. »

(1) Zurita lib. XX c. LXII.—Mariana. Hist. España.—Abarca, *Annales de Aragon.*

CHAPITRE XXXII

LE COMTE DE CABRA TENTE DE PRENDRE UN AUTRE ROI.
— IL ÉCHOUE DANS SON ENTREPRISE.

L'élévation au trône de Grenade d'un soldat au sang jeune et bouillant, à la place du dernier roi affaibli, changea l'aspect de la guerre, en donnant la mesure de ce qu'oseraient tenter les Maures avec leur confiance dans le nouveau monarque, et en excitant les chrétiens à de nouvelles attaques.

Don Diego de Cordova, le brave comte de Cabra, était à cette époque dans son château de Vaena, où il jetait un regard de guerre sur la frontière. On était alors dans la seconde moitié d'août, et le comte voyait avec regret que l'été se passerait sans qu'on fît d'excursion sur le territoire ennemi.

Il envoya ses espions en quête, qui lui apprirent que le poste important de Moclin n'était défendu que par une faible garnison. C'était là une ville avec château, dans une forte situation, sur une haute montagne, partie entourée par

d'épaisses forêts, partie enveloppée par une rivière. Cette place défendait un de ces passages difficiles et solitaires que les chrétiens n'avaient pu franchir, à ce point que les Maures dans leur langue imagée, l'avaient surnommée le bouclier de Grenade.

Le comte de Cabra informa les souverains du faible état de la garnison et émit cette opinion que, par une secrète et rapide expédition, la place pourrait être reprise. Le roi Ferdinand demanda l'avis de ses conseillers. Quelques-uns d'entre eux le mirent en garde contre le tempérament exalté du comte et son mépris du danger. Moclin, dirent-ils, était proche de Grenade, et pouvait être promptement renforcée. L'opinion du comte prévalut cependant. Le roi le considérait presque infaillible en matière de guerre, depuis la capture qu'il avait faite de Boabdil el Chico.

Le roi partit donc de Cordoue, et s'établit à Alcala la Real, afin de se trouver près de Moclin. La reine, de son côté, se rendit à Vaena, accompagnée de ses enfants, le prince Juan et la princesse Isabelle, et de son grand conseiller en toutes questions, publiques et privées, spirituelles et temporelles, le vénérable grand cardinal d'Espagne.

Rien ne pourrait exprimer l'orgueil et la satisfaction du loyal comte de Cabra, quand il vit cet équipage monter le long des montagnes, puis franchir les portes de Vaena. Il reçut ses hôtes royaux avec toutes les cérémonies d'usage, leur donna les plus beaux appartements du château de guerre, les mêmes qui avaient été occupés jadis par le royal captif Boabdil.

Le roi Ferdinand avait conçu un plan de campagne pour assurer le succès de l'entreprise. Le comte de Cabra et don Martin Alonzo de Montemayor devaient partir en avant avec

leurs troupes, pour envelopper Moclin à une certaine heure, de manière à intercepter le passage à tous ceux qui chercheraient à entrer dans la ville ou qui tenteraient de fuir. Le maître de Calatrava, les troupes du grand cardinal, commandées par le comte de Buendia, et les forces de l'évêque de Jaen, conduites par le belliqueux prélat, s'élevant en tout à quatre mille chevaux et six mille fantassins, devaient marcher à temps pour aider le comte de Cabra à envelopper la ville. Le roi devait suivre avec toute son armée et camper devant la place.

A ce propos, le digne fray Antonio Agapida se livre à un pompeux éloge des pieux prélats qui prenaient leur part personnelle à ces scènes guerrières. « Comme c'était une sainte croisade, dit-il, entreprise dans l'intérêt de la foi et de la gloire de l'Église, il était tout simple qu'elle fût conduite par de saints hommes. Car les victoires de Leurs Majestés très catholiques n'étaient pas, comme celles des monarques plus mondains, suivies de l'édification de châteaux et de tours, de la nomination d'alcades et de garnisons, mais de la fondation de couvents et de cathédrales, et de la création de riches évêchés. Leurs Majestés étaient donc toujours entourées, à la cour comme au camp, dans le cabinet et sur le champ de bataille, d'une foule de conseillers spirituels, les excitant à poursuivre cette guerre. Aussi les saints hommes d'église ne se faisaient aucun scrupule, à l'occasion, d'endosser la cuirasse par dessus la soutane, de changer la crosse contre une lance; et, avec des armes corporelles et des armes temporelles, de combattre pour la foi. »

Mais laissons là cette politique du digne frère. Le comte de Cabra, informé des arrangements pris par le roi, se mit

en route à minuit pour les exécuter. Il conduisit ses troupes par la petite rivière qui coule au bas de la Vaena, et gagna les sauvages défilés de la montagne; marchant toute la nuit, il se reposa sous les ombrages d'une profonde barranca, calculant son temps pour arriver à Moclin justement au moment où il devra agir de concert avec les autres forces.

A peine les troupes s'étaient-elles étendues à terre pour prendre du repos, qu'un espion arriva, aunonçant qu'El Zagal était soudainement sorti de Grenade, avec des forces considérables, et s'était établi dans le voisinage de Moclin. Il était certain que le belliqueux Maure avait reçu avis de l'attaque projetée. Ce ne fut cependant pas la pensée du comte de Cabra. Il avait fait prisonnier un roi; c'était une occasion qui se présentait de s'emparer d'un autre. Quel triomphe de loger un second monarque prisonnier dans son château de Vaena! Quel prisonnier à remettre entre les mains de sa souveraine! Enflammé de cette idée, l'excellent comte oublia tous les plans du roi; ou plutôt, aveuglé par un succès précédent, il se fia avant tout à son courage et à son bonheur, et ne douta pas que par un coup de main bien mené, il pourrait faire une nouvelle capture royale, et gagner des lauriers que personne ne lui disputerait. Sa seule crainte était que le maître de Calatrava et le belliqueux évêque n'arrivassent à temps pour lui disputer l'honneur de la victoire. Ordonnant à tous les siens de monter à cheval, le bouillant chevalier se dirigea aussitôt sur Moclin, sans laisser à ses troupes le temps de se reposer (1).

Le comte arriva, à la tombée de la nuit, dans le voisinage de Moclin. Il faisait clair de lune, et la nuit était claire et

(1) Mariana, lib. XXV c. XVII. Abarca, Zurita, etc.

sans nuages. Le comte suivait une de ces profondes vallées ou ravins, coupée dans les montagnes espagnoles par ces torrents étroits, mais tumultueux, où règnent les pluies d'automne. Elle était encaissée, des deux côtés, par des collines douces et presque perpendiculaires; mais les rayons de la lune, qui tombaient dans le milieu de la vallée, resplendissaient sur l'armure des escadrons, pendant qu'ils la traversaient. Tout à coup, le cri de guerre des Maures retentit dans les différentes parties de la vallée. « El Zagal! El Zagal! » fut répété par les échos des collines, accompagné d'une grêle de traits qui atteignirent plusieurs des guerriers chrétiens. Le comte promena ses regards autour de lui, et aperçut, à la lueur des rayons de la lune, chaque touffe d'arbre couverte de soldats maures. Les projectiles mortels pleuvaient autour de lui; les armures resplendissantes de ses compagnons étaient devenues le point de mire des coups de l'ennemi. Le comte vit son frère Gonzalo tomber mort à ses côtés. Son propre cheval s'affaissa sous lui, frappé de quatre coups de lance; et il reçut à la main un coup d'arquebuse. Il se rappela l'horrible massacre des montagnes de Malaga, et craignit une semblable catastrophe. Le cheval de son frère, privé de cavalier, s'éloignait au galop; le comte, lui saisissant la bride, s'élança sur son dos, ordonna à tous ses hommes de le suivre, et s'éloigna de la fatale vallée.

Les Maures, s'élançant des hauteurs, poursuivirent les chrétiens battant en retraite. La chasse dura l'espace d'une lieue, mais une lieue de terrain rude et inégal où les chrétiens devaient se retourner et combattre presqu'à chaque pas. Dans ces courts et ardents combats, l'ennemi perdit plusieurs cavaliers de distinction, mais les pertes des chrétiens furent infiniment plus considérables et comprenaient

nombre des plus nobles guerriers de Vaena et des villes voisines. Beaucoup de chrétiens, mis hors de combat par leurs blessures, ou exténués de fatigue, tournèrent bride et essayèrent de se cacher dans les rochers; mais ils ne rejoignirent jamais leurs compagnons, soit qu'ils aient été tués ou faits prisonniers par les Maures, soit qu'ils aient péri dans leurs retraites désespérées.

L'arrivée des troupes conduites par le maître de Calatrava et par l'évêque de Jaen, mit fin à cette déroute. El Zagal se contenta des lauriers qu'il avait cueillis, et ordonnant à ses trompettes de rappeler les soldats, il rentra triomphant à Moclin (1).

La reine Isabelle attendait à Vaena, dans une grande inquiétude, le résultat de l'expédition. Elle était dans un appartement du château, examinant la route qui longe les montagnes du côté de Moclin, et regardait les tours qui couronnaient les hauteurs du voisinage, dans l'espérance d'y voir quelques signaux favorables. Le prince et la princesse ses enfants étaient avec elle, ainsi que son vénérable conseiller, le grand cardinal. Tout le monde était dans l'anxiété à ce moment. Enfin, on aperçut des courriers arrivant au galop vers la ville. Ils franchirent les portes, mais avant qu'ils fussent arrivés au château, la nature des nouvelles qu'ils apportaient fut connue de la reine par les rumeurs et les plaintes qui s'élevèrent des rues. Les messagers furent bientôt suivis des fugitifs blessés, se hâtant de gagner leur demeure pour s'y faire soigner ou pour mourir au milieu de leurs amis et au sein de leurs familles. La ville entière retentit de lamentations, car elle avait perdu la fleur de sa jeu-

(1) Zurita, lib. XX, c. IV. Pulgar, *Cronica*.

nesse et ses plus braves guerriers. Isabelle était une femme d'une âme forte, mais ses sentiments étaient dominés par le spectacle de tristesse qui l'entourait. Son cœur maternel s'affligea de la mort de tant de loyaux sujets qui, si peu de temps auparavant, l'entouraient avec tant de dévoûment et d'affection; et perdant son sang-froid habituel, elle tomba dans une profonde mélancolie.

Dans cette sombre disposition d'esprit, mille appréhensions l'assaillirent. Elle redoutait la confiance que ce succès pouvait donner aux Maures. Elle craignait aussi pour l'importante forteresse d'Alhama, dont la garnison n'avait pas été renforcée depuis que les détachements de fourrageurs avaient été interceptés par ce même El Zagal. De tous côtés la reine voyait dangers et désastres, et craignait qu'une déroute générale n'atteignît les armes castillanes.

Le grand cardinal la rassura par des conseils à la fois spirituels et mondains. Il lui dit de se souvenir qu'aucun pays n'avait été conquis, sans revers passagers pour les conquérants; que les Maures étaient un peuple guerrier, fortifié dans une contrée rude et montagneuse, où les ancêtres de la reine n'avaient jamais pu les soumettre, et que ses armées, en fait, avaient déjà, en trois années, pris plus de villes que celles d'aucun de ses prédécesseurs n'avaient pu le faire en douze années. Il termina en offrant de se mettre en campagne avec trois mille hommes de cavalerie, ses propres soldats, payés et entretenus par lui, et soit de se porter vivement au secours d'Alhama, soit d'entreprendre toute autre expédition qu'il plairait à Sa Majesté de lui ordonner. Les paroles insinuantes du vassal adoucirent l'esprit de la reine, qui avait toujours recherché ses consolations, et bientôt elle recouvra son humeur accoutumée.

Quelques-uns des conseillers d'Isabelle, de cette classe des politiques qui cherchent à s'élever sur les fautes d'autrui, ne ménagèrent pas les critiques à l'acte de témérité du comte. La reine le défendit généreusement. « L'entreprise, dit-elle, a été téméraire, mais pas plus téméraire que celle de Lucena qui a été couronnée de succès, et que nous avons tous applaudie comme un acte de suprême héroïsme. Si le comte de Cabra avait réussi à s'emparer de l'oncle, comme il s'est emparé du neveu, qui de nous ici ne l'eût porté aux nues? »

Ces magnanimes paroles de la reine mirent fin à toute observation critique en sa présence, et certains de ces courtisans, qui avaient jalousé la gloire acquise par le comte dans sa première campagne, ne cessèrent plus de glorifier entre eux son imprudence récente, et, à ce que rapporte fray Antonio Agapida, ils donnèrent au digne chevalier le surnom de « comte de Cabra, le preneur de rois. »

Ferdinand était arrivé à une place de la frontière distante de Moclin de trois lieues, et nommé la Fontaine du Roi, quand il apprit la nouvelle de la dernière défaite. Il regretta vivement la précipitation du comte; mais il s'abstint de le juger avec sévérité, parce qu'il connaissait la bravoure de ce loyal et vaillant cavalier (1). Il tint un conseil de guerre, pour décider sur ce qu'il y avait à faire. Quelques-uns de ses chevaliers lui conseillèrent de renoncer à l'attaque de Moclin, la place ayant reçu des renforts considérables, et l'ennemi étant enflammé par sa récente victoire. Certains vieux hidalgos espagnols lui rappelèrent qu'il n'avait que peu de troupes castillanes dans son armée, soldats vigoureux sans lesquels ses prédécesseurs n'eussent jamais songé

(1) Abarca, *Anales d'Aragon.*

à envahir le territoire des Maures; d'autres, au contraire, démontrèrent qu'il serait indigne du roi de renoncer à une entreprise sur la nouvelle de la défaite d'un seul chevalier et de ses soldats. Le roi était fort embarrassé entre cette diversité de conseils, lorsque heureusement une lettre de la reine vint mettre fin à ses perplexités.

Nous nous proposons dans le chapitre suivant de rapporter le sujet de cette lettre.

CHAPITRE XXXIII

EXPÉDITION CONTRE CAMBIL ET ALBAHAR.

« Heureux sont ces princes, « s'écrie le digne père fray Antonio Agapida, » qui ont pour conseillers des femmes et des prêtres, car c'est en ceux-ci que réside le véritable esprit de conseil. » Tandis que Ferdinand et ses capitaines ne rencontraient que confusion dans leurs délibérations à la Fontaine du Roi, un conseil de guerre, calme mais approfondi, se tenait au vieux château de Vaena, entre la reine Isabelle, le vénérable Pedro Gonzalez de Mendoza, grand cardinal d'Espagne, et don Garcia Osorio, le belliqueux évêque de Jaen. Le digne prélat, qui avait échangé sa mitre contre un bouclier, n'eut pas plus tôt appris l'insuccès de l'expédition contre Moclin, qu'il brida son coursier grassement nourri dans son écurie, et se hâta de gagner Vaena, tout plein de grands projets relatifs à l'emploi de l'armée, aux progrès de la foi et aux avantages de son propre diocèse. Il savait l'influence que la reine exerçait sur le roi, et que la reine penchait toujours à prêter l'oreille aux conseils

du clergé. Il conduisit ses plans, néanmoins, avec la sagesse habituelle aux gens de sa robe, de manière à faire entrer les idées de la reine dans la bonne voie; c'était là l'objet des préoccupations du digne prélat.

L'évêché de Jaen était depuis longues années dévasté par deux châteaux maures, le fléau et la terreur de cette partie du pays. Ces châteaux étaient situés sur les frontières du royaume de Grenade, environ à quatre lieues de Jaen, dans une vallée profonde, étroite, abrupte, entourée de montagnes. A travers cette vallée coule le Rio Frio ou « Rivière Froide, » dans un lit profond, entre des rochers escarpés. De chaque côté de la rivière s'élèvent deux larges rochers, presque perpendiculaires, gardés de droite et de gauche par une jetée de pierres qui bloque l'étroite gorge de la vallée. Au sommet de ces deux rochers étaient bâtis les formidables châteaux de Cambil et d'Albahar, flanqués de bastions et de tours d'une grande hauteur et d'une grande épaisseur. Ils se joignaient par un pont lancé d'un rocher à l'autre par dessus la rivière. La route par la vallée traversait ce pont, et se trouvait complétement commandée par les deux châteaux. Ils semblaient deux géants romantiques, gardant le passage et dominant la vallée.

Les rois de Grenade, sachant l'importance de ces châteaux, les tenaient toujours pourvus de garnisons et de provisions, de façon à soutenir un siége, ainsi que de bons chevaux et de hardis cavaliers pour ravager le pays des chrétiens. La race guerrière des Abencerages, les troupes de la maison royale, et beaucoup parmi les meilleurs représentants de la chevalerie de Grenade en faisaient leurs points de repère, pour se jeter dans ces entreprises de maraude, qui étaient les délices des cavaliers maures. Comme

le riche évêché de Jaen se trouvait à la portée immédiate de ces maraudeurs, il eut plus particulièrement à en souffrir. Ils enlevaient les pâturages, les gras bestiaux et les troupeaux de moutons, et ramassaient les laboureurs des champs. Ils dévastaient le pays jusqu'aux portes mêmes de Jaen, si bien que les habitants ne pouvaient s'aventurer hors de leurs murs, sans risquer d'être emmenés prisonniers dans les donjons des châteaux.

Le digne prélat, en bon pasteur, voyait avec un amer regret son riche évêché diminuer et s'appauvrir de jour en jour, et sa sainte colère s'était allumée à la pensée que les biens de l'Église se trouvaient ainsi à la merci d'une bande d'infidèles.

L'évêque insinua donc que le parti le plus urgent était que les forces militaires providentiellement assemblées dans le voisinage, depuis qu'il paraissait qu'on dût renoncer à toute tentative sur Moclin, fussent dirigées contre ces insolents châteaux, et que le pays fût délivré de leur domination. Le grand cardinal appuya les plans de l'évêque et déclara qu'il avait depuis longtemps médité sur la nécessité d'une pareille mesure. Leur avis commun trouva faveur auprès de la reine, qui expédia alors une dépêche sur ce sujet au roi. Cette dépêche arriva au moment opportun pour l'enlever aux hésitations de ses conseillers dissidents; le roi résolut immédiatement de marcher contre les châteaux.

Le marquis de Cadix fut envoyé en avant-garde avec deux mille chevaux, pour surveiller la garnison, et empêcher tout mouvement d'entrée ou de sortie, jusqu'à ce que le roi fût arrivé avec le gros de l'armée et l'artillerie de siége. La reine, afin d'être toute prête en cas de besoin, transporta ses quartiers dans la ville de Jaen où elle fut

reçue avec les honneurs militaires par le belliqueux prélat, qui avait endossé sa cuirasse et ceint son épée pour défendre la cause de son évêché.

En même temps, le marquis de Cadix arriva dans la vallée et força les Maures à ne point quitter leurs murs. Les châteaux étaient alors commandés par Mahomet Lentin ben Usef, un Abencerrage, et un des plus braves chevaliers de Grenade. Dans sa garnison, il comptait beaucoup de troupes appartenant à la féroce tribu africaine des Gomères. Mahomet Lentin confiant dans la force de ses défenses, sourit en voyant du haut de ses bastions, la cavalerie chrétienne s'engager dans la vallée étroite et escarpée. Il lança contre elle des détachements pour lui livrer des escarmouches; ce qui fut l'occasion de plusieurs combats entre les détachements et quelques chevaliers; mais les Maures furent obligés de rentrer dans leurs châteaux. Tous moyens de faire parvenir à Grenade des formations sur leur situation furent interceptés, grâce à la vigilance du marquis de Cadix.

Enfin les légions de l'armée royale entrèrent, enseignes déployées, trompettes sonnantes, dans les défilés des montagnes. Elles firent halte devant les châteaux; mais le roi ne put trouver un emplacement convenable pour établir son camp dans l'étroite et abrupte vallée; il divisa son armée en trois corps qui furent postés sur différentes hauteurs, et il installa ses tentes sur les collines voisines. Quand le camp fut établi, l'armée resta oisive à contempler les châteaux, car l'artillerie était de quatre lieues en arrière, et sans artillerie, toute attaque eût été inutile.

Le chef, Mahomet Lendin, connaissait la nature du terrain par lequel l'artillerie devait arriver. C'était un épouvantable sentier, entrecoupé de rochers escarpés et de

précipices presque perpendiculaires, sur lesquels il était presque impossible à des roues de voiture de rouler ; il n'était pas non plus au pouvoir des hommes ou des bêtes de transporter les pierriers ou autres grosses pièces d'artillerie. Il était donc parfaitement rassuré sur ce point : que jamais ils n'arriveraient au camp ; et sans leur secours, que pouvaient les chrétiens contre des châteaux bâtis de rocs ? Il sourit, en conséquence, en voyant les tentes des chrétiens pendant le jour, et leurs feux pendant la nuit, couvrir les hauteurs environnantes :

— Qu'ils restent encore un peu de temps ici, dit-il, et les torrents de l'automne les balaieront des montagnes !

Tandis que le chef maure se tenait ainsi tranquille dans ses murs, et que les chrétiens restaient inactifs dans leur camp, par un beau jour d'automme, on entendit le bruit d'une canonnade répété par l'écho des montagnes, un bruit de tonnerre, comme si un rocher s'était détaché de sa base et avait roulé dans la vallée. Mahomet était sur les bastions de son château, entouré de ses chevaliers :

— Voyez, dit-il, ces chrétiens font la guerre aux rochers et aux arbres des montagnes, depuis qu'ils trouvent nos châteaux imprenables.

Le bruit ne cessa pas de la nuit ; de temps en temps, la sentinelle maure, en passant sur les bastions, en entendait l'écho retentir dans les hauteurs. Le retour du jour expliqua le mystère. A peine le soleil eut-il éclairé le sommet des montagnes, que des cris retentirent sur les collines opposées aux châteaux, et que du camp on y répondit par des roulements de tambours et par des fanfares.

Les Maures, étonnés, ouvrirent les yeux et virent un torrent de guerre se précipitant par l'étroit défilé. C'était une

masse d'hommes armés de piques, d'épieux, de lances de fer, renversant tous les obstacles; derrière eux marchaient lentement de longs attelages de bœufs traînant lourdement l'artillerie et tout le matériel d'une attaque.

« Que ne peuvent des femmes et des prêtres unis dans une même pensée! » s'écrie de nouveau le bon Antonio Agapida. La reine avait tenu un autre conseil avec le grand cardinal et le belliqueux évêque de Jaen. Il leur avait paru évident que la pesante artillerie ne pourrait jamais arriver par les routes ordinaires du pays, et que de là cependant dépendait tout l'espoir du succès. Le zélé prélat suggéra l'idée d'ouvrir un autre chemin à travers les montagnes. C'eût été une entreprise extravagante et chimérique avec des moyens ordinaires, et à laquelle l'ennemi n'eût pas songé; mais que ne pouvaient pas des souverains qui avaient à leur disposition des trésors et des armées? »

Le projet sourit à l'âme entreprenante de la reine. Six mille hommes, avec des piques, des leviers et toutes sortes d'autres engins nécessaires, furent chargés de travailler nuit et jour à ouvrir une nouvelle route au centre des montagnes. Il n'y avait pas de temps à perdre; car le bruit courait que El Zagal allait se mettre en marche emmenant de puissants secours aux châteaux. Le bouillant évêque de Jaen se mit à la tête pour indiquer la route et diriger les travailleurs; et le grand cardinal fut chargé de veiller à ce que les travaux ne languissent pas faute d'argent (1).

« Quand les trésors des rois, dit fray Antonio Agapida, sont à la disposition des prêtres, il n'y a pas de borne à la dépense, comme le prouvent les glorieuses annales de l'Es-

(1) Zurita, *Anales de Aragon*, lib. XX, c. 64. Pulgar, part. III, c. 51.

pagne. » Sous la direction de ces saints hommes on eût dit que des miracles s'opéraient. Une montagne tout entière fut nivelée ; des vallées furent comblées, et tous les obstacles élevés par la nature furent vaincus complétement et promptement. En un peu moins de douze jours, ce gigantesque travail s'accomplit et l'artillerie fut traînée au camp, au grand triomphe des chrétiens et à la confusion des Maures (1).

Aussitôt arrivée, l'artillerie fut disposée sur les hauteurs avoisinantes. Francisco Ramirez de Madrid, premier ingénieur d'Espagne, dirigeait les batteries et fit ouvrir un feu meurtrier sur les châteaux.

Quand le vaillant alcayde Mahomet Lentin vit que ses tours s'ébranlaient autour de lui, et que ses plus braves soldats faisaient merveille de vaillance sur les murailles, sans pouvoir infliger le moindre dommage à l'ennemi, son âme hautaine s'exaspéra au suprême degré :

— A quoi sert, disait-il, toute la bravoure de la chevalerie contre ces lâches machines qui tuent de loin ?

Pendant tout un jour, un feu terrible tonna sur le château d'Albahar. Les pierriers lançaient de larges pierres, qui démolirent deux tours et tous les bastions qui gardaient la porte principale. Si les Maures s'aventuraient à défendre les murailles ou à réparer les brèches, ils étaient aussitôt atteints par les ribadoquines et autres petites pièces d'artillerie. Les chrétiens sortis de leur camp, à l'abri de ce feu protecteur, s'approchèrent des châteaux, et y lancèrent une grêle de flèches et de pierres par les ouvertures faites par l'artillerie.

Enfin, pour hâter le siége, Francisco Ramirez fit con-

(1) Zurita, Pulgar.

duire quelques pièces de grosse artillerie au haut d'une montagne qui s'élevait en forme de cone ou pyramide, sur le côté de la rivière près d'Albahar et commandant les deux châteaux. C'était là une opération difficile et laborieuse, mais elle fut couronnée d'un plein succès; car les Maures n'osèrent attendre que cette terrible batterie eut lancé son feu meurtrier. Convaincu que toute résistance était désormais inutile, le vaillant alcayde demanda par signal à pourparler. Les articles de la capitulation furent bientôt arrêtés; l'alcayde et sa garnison furent autorisés à retourner sains et saufs à Grenade, et les châteaux furent remis au roi Ferdinand, le jour de la fête de saint Mathieu, dans le mois de septembre. Ils furent immédiatement réparés, munis d'une forte garnison, et confiés à la ville de Jaen.

Les résultats de cette victoire se firent immédiatement sentir. Le calme et la sécurité revinrent dans l'évêché; les agriculteurs cultivèrent leurs champs en paix; les troupeaux s'engraissaient sans être inquiétés dans leurs paturages, et les vignobles virent refleurir de plantureuses grappes de vignes roses; le bon évêque, entouré de la gratitude de son peuple, jouissait de l'approbation de sa conscience, de ses revenus accrus, et de l'abondance de sa table; c'était la récompense de ses peines et des dangers qu'il avait courus. « Cette glorieuse victoire, dit fray Antonio Agapida, gagnée à l'aide de moyens extraordinaires et de travaux infinis, est un exemple frappant de ce que peut un évêque pour le progrès de la foi et pour le bien de son diocèse. »

CHAPITRE XXXIV

EXPÉDITION CONTRE ZALEA.

Tandis que ces événements s'accomplissaient sur la frontière septentrionale du royaume de Grenade, l'importante forteresse d'Alhama était négligée, et son commandant, don Guttiere de Padilla, clavero (porte-clefs) de Calatrava (1), réduit à la plus grande perplexité : le reste du détachement qui avait été surpris et massacré par le féroce El Zagal, lors de son voyage pour Grenade afin d'y recevoir la couronne, était rentré en confusion et en débandade dans la forteresse. Ces hommes ne purent que raconter leur propre défaite, ayant été obligés d'abandonner leur convoi et de s'enfuir poursuivis par des forces supérieures. Quant à la fleur de leur détachement, les chevaliers de Calatrava, qui étaient restés en arrière dans la vallée, ils ne pouvaient rien en

(1) Le *Clavero* de Calatrava est celui qui porte les clefs du château, des couvents et des archives de l'ordre. C'est une fonction en grand honneur et de haute distinction.

dire. Quelques jours après, le mystère fut éclairci, quand on apprit que leurs coursiers avaient été conduits en triomphe aux portes de Grenade, et que leurs têtes sanglantes avaient été pendues aux arçons des guerriers d'El Zagal. Leurs compagnons, qui formaient une partie de la garnison, furent saisis d'horreur à ce sinistre récit, et jurèrent de tirer vengeance de ce meurtre; ils étaient, cependant, en trop petit nombre pour prendre la campagne, car le pays était ravagé par les troupes d'El Zagal. A peine pouvaient-ils même s'aventurer à fourrager; de plus la défaite du comte de Cabra ayant suspendu leurs approvisionnements habituels, ils furent réduits à de telles extrémités, qu'ils perdirent plusieurs de leurs chevaux faute de nourriture.

Don Guttiere de Padilla, clavero de Calatrava, le commandant de la forteresse, méditait, un jour, sur la triste situation de ses affaires, lorsqu'on amena devant lui un Maure qui s'était arrêté à la porte en demandant une entrevue. Il portait une besace, et paraissait un de ces marchands errants qui, à cette époque, parcouraient le pays, visitant les limites des armées, pour acheter les dépouilles des soldats et qui prétendaient vendre des amulettes, des colifichets et des parfums; mais souvent ils tiraient de leur besace des articles rares et de grande valeur, tels que riches châles, chaines d'or, colliers de perles et de diamants, pierres précieuses, provenant du pillage des villes et des camps. Le Maure s'approcha du clavero d'un air mystérieux.

— Senior, dit-il, je voudrais bien causer seul à seul avec vous. Je dispose d'un précieux joyau.

— Je n'ai pas besoin de bijoux, répondit le clavero brusquement; va-t-en t'adresser à mes soldats.

— Par le sang de celui qui est mort sur la croix, s'écria

le Maure sur un ton solennel, ne vous montrez pas sourd à mon offre; le joyau que j'ai à vous vendre est d'un prix inestimable, et vous seul pouvez l'acheter.

Le clavero fut frappé de l'insistance du Maure et devina que, sous le langage imagé, particulier à ceux de sa race, il cachait quelque mystère important. Il fit, en conséquence, signe aux gens de sa suite de se retirer. Le Maure les suivit des yeux jusqu'à ce que la porte fût close; puis s'avançant avec précaution :

— Que me donnerez-vous, dit-il, si je vous livre la forteresse de Zalea?

Zalea était une ville forte, éloignée de deux lieues, qui était depuis longtemps pour Alhama un voisinage hostile et dangereux; ses guerriers tendaient des embuscades fréquentes pour surpendre les chevaliers de Calatrava, quand ils allaient en fourrages, et pour intercepter et couper leurs approvisionnements et leurs convois.

Le clavero regarda avec un étonnement mêlé de défiance ce vagabond qui lui offrait ainsi de trafiquer d'une ville de guerre.

— Tu parles, lui dit-il, de me vendre Zalea, quels moyens as-tu pour faire un si bon marché?

— J'ai un frère dans la garnison, répondit le Maure, qui, pour une somme convenable déposée d'avance, introduira de nuit un corps de troupes dans la citadelle.

— Et pour une somme d'or, reprit le clavero, en fixant sur lui un regard sévère et scrutateur, tu es disposé à trahir ton peuple et ta foi?

— J'abjure mon peuple et sa foi, répliqua le Maure; ma mère était une captive castillane, son peuple sera mon peuple et sa religion ma religion.

Le prudent clavero se défiait encore de la sincérité de ce Maure bâtard et de ce chrétien sang mêlé.

— Quelle garantie ai-je, continua t-il, que tu sois plus sincère avec moi qu'avec le chef de la forteresse que tu veux trahir? Envers moi tu n'as aucun engagement, à lui tu dois fidélité.

—Je ne lui dois aucune allégeance, s'écria le Maure, dequi les yeux lançaient des flammes; l'alcayde est un tyran, un chien! Il m'a volé ma marchandise, m'a privé de mon bien légitime, et m'a fait donner la bastonnade parce que j'ai osé me plaindre. Que la malédiction de Dieu éclate sur moi, si je reste satisfait, jusqu'à ce que j'aie tiré une ample vengeance!

— C'est bien, dit le clavero; je vais t'aider dans ta vengeance, et même plus que dans ta conversion au christianisme.

Don Guttiere réunit alors un conseil de ses principaux chevaliers. Ils montrèrent tous la plus grande ardeur pour l'entreprise, comme un moyen de venger la mort de leurs compagnons et d'effacer l'affront qui était resté sur l'ordre depuis la dernière défaite. Des espions furent envoyés pour reconnaître Zalea, et pour entrer en relation avec le frère du Maure; la somme à payer fut préparée et tous les arrangements furent pris pour l'expédition.

A la nuit convenue, un détachement de cavaliers partit sous la conduite du Maure. En approchant de Zalea, le commandant fit attacher les mains du guide derrière son dos, et ordonna qu'on le mît à mort au premier signe de trahison; il lui commanda ensuite d'indiquer la route. Il était minuit quand la troupe arriva sous les murs de la citadelle. A un signal donné à voix basse, une échelle de cordes fut descendue : Guttiere Muñoz et Pedro de Alvarado grimpèrent

les premiers, suivis d'une demi-douzaine d'autres. Ils surprirent les sentinelles, les terrassèrent, les jetèrent par dessus le mur et prirent possession d'une tour. L'alarme fut donnée; la citadelle entière était en émoi, mais déjà les chevaliers de Calatrava en occupaient presque toutes les parties, se rappelant l'un et l'autre leurs frères massacrés dans la vallée de la vega, et leurs têtes sanglantes apportées en triomphe à Grenade. Le combat fut terrible et sanglant; presque toute cette garnison à moitié armée et la tête perdue fut passée au fil de l'épée; le reste fut fait prisonnier; en une heure, les assaillants devinrent maîtres de la citadelle, et la ville se rendit. Ils trouvèrent les magasins bien garnis de toutes sortes de provisions, dont ils chargèrent un immense train de bêtes de somme, destiné à secourir la garnison affamée d'Alhama.

C'est ainsi que les braves chevaliers de Calatrava s'emparèrent de la ville forte de Zalea, presque sans perte, et en vengeant la honteuse défaite essuyée par leurs compagnons. D'importants renforts et des approvisionnements envoyés par le roi et la reine, arrivés peu de temps après, les établirent solidement dans leur forteresse, et les mirent à même de pendre possession définitivement de leur nouvelle conquête. Cette brillante affaire eut lieu en même temps que la prise de Cambil et d'Albahar; ces deux succès couronnèrent avantageusement les événements de cette importante campagne. Ferdinand et Isabelle prirent leurs quartiers d'hiver à Alcada de Henares, où la reine donna naissance, le 16 décembre, à l'infante Catherine, depuis épouse d'Henri VIII d'Angleterre.

CHAPITRE XXXV

MORT DE MULEY-ABEN-HASSAN.

Les exploits personnels dont El Zagal avait marqué le début de son règne, en surprenant les chevaliers de Calatrava, et en défaisant le comte de Cabra, lui avaient donné une immense popularité, qu'il avait consolidée par des fêtes, des tournois et autres réjouissances publiques qui faisaient les délices des Maures. Connaissant cependant le caractère mobile du peuple sur lequel il régnait, il redoutait quelque révolution capricieuse en faveur de son frère dépossédé, Muley-Aben-Hassan. Ce vieux monarque, jadis si fier, maintenant aveugle et décrépit, vivait dans la ville d'Almuneçar, dans une sorte de prison. Il était traité, cependant, avec déférence et respect, car la garnison qui s'y trouvait, avait été dans l'origine organisée par lui. El Zagal, ayant un peu de loisir dans l'intervalle des campagnes, devint tout à coup fort préoccupé à l'endroit de la mort de son frère, et l'avait fait conduire à Solobreña, sous prétexte qu'il y jouirait d'un air plus pur et plus salubre.

La petite ville de Solobreña était située sur une haute colline, qui s'élevait au centre d'une belle et fertile vallée sur les côtes de la Méditerranée. Elle était protégée par un château fort, bâti jadis par les rois maures, pour y déposer leurs trésors. Ils y envoyaient également ceux de leurs fils ou de leurs frères qui semblaient dangereux à la sécurité de leur règne. Ils y vivaient prisonniers, mais largement, dans un *farniente* voluptueux, sous un ciel serein, dans un climat doux et au milieu d'une végétation luxuriante. La ville était ornée de jets d'eau, de délicieux jardins et de bains parfumés; un harem de beautés était aux ordres des royaux prisonniers; la musique et la danse remplissaient les heures lentes. Rien ne leur était refusé, que la liberté de s'éloigner; il n'y manquait que cela pour faire de ce séjour un paradis complet.

Malgré l'extrême salubrité de l'air, les attentions constantes du commandant qui, tout dévoué à El Zagal, avait été spécialement chargé par lui de veiller sur la santé de son frère, le vieux roi n'avait pas habité Solobreña quelques jours, qu'il y expirait. Il n'y avait rien de surprenant dans cet événement, car la flamme de vie avait longtemps brillé dans cette lampe; mais les mesures prises immédiatement par El Zagal, éveillèrent des soupçons dans le public. Avec un empressement peu convenable, il ordonna de charger sur des mules et d'expédier les trésors du défunt à Grenade, où il en prit possession à l'exclusion de ses enfants. La sultane Zorayna et ses deux fils reçurent pour prison la tour de Comares dans l'Alhambra, le même lieu où sur les instigations de la sultane, la vertueuse Ayxa la Horra et son fils Boabdil avaient été enfermés. Là, elle eut le loisir de réfléchir sur l'insuccès de toutes ses tentatives perfides

pour l'élévation au trône de ses fils, aujourd'hui prisonniers avec elle. Le corps du vieux Muley-Aben-Hassan fut aussi ramené à Grenade, non pas avec les honneurs dus aux restes d'un roi, jadis puissant, mais ignominieusement sur la dos d'une mule. Aucuns honneurs funèbres ne leur furent rendus; on les fit porter simplement par deux captifs chrétiens, et déposer dans le royal Osario ou cimetière (1).

Le peuple n'eut pas plus tôt acquis la certitude que le vieux Muley-Aben-Hassan était mort et enterré, qu'unanimement, on commença de déplorer sa mort et d'exalter sa mémoire. On reconnaissait bien qu'il avait été fier et cruel, mais aussi il avait été brave; il était bien vrai qu'il avait appelé cette guerre sur sa nation, mais il l'avait personnellement assez chèrement payée. Bref, il était mort, et sa mort expiait toutes ses fautes. Tout roi qui vient de mourir, est généralement réputé un héros ou un saint. A proportion qu'on cessait de haïr Muley-Abeu-Hassan, on commençait à haïr son frère El Zagal. La façon dont était mort le vieux roi, l'âpreté pour s'emparer de ses trésors, les négligences scandaleuses dont on entoura son corps, l'emprisonnement de sa sultane et de ses enfants, furent autant de motifs qui remplirent de sombres soupçons l'esprit public, et au nom d'El Zagal fut souvent accolé l'épithète de fratricide, dans les murmures du peuple.

Comme il faut toujours que le public ait quelqu'un en évidence à aimer ou à haïr, on se prit de nouveau à s'enquérir de Boabdil el Chico. Cet infortuné monarque vivait à Cordoue, à l'ombre de la froide amitié de Ferdinand qui ne faisait plus que médiocrement attention à lui,

(1) Cura de los Palacios, cap. LXXVII.



depuis qu'il ne lui était plus utile. Cependant, dès que la faveur publique sembla pencher de son côté, les bontés du roi catholique se réveillèrent en sa faveur. Il lui prodigua de l'argent et lui donna tous les moyens propres à lever de nouveau l'étendard, et à fomenter la désunion parmi les Maures. Grâce à ces secours, Boabdil établit une manière de cour à Velez el Blanco, ville frontière forte sur les confius de la Murcie; il avait, de fait, un pied sur la frontière, et se tenait tout prêt à reculer au moment opportun. Sa présence, cependant, ranima ses partisans à Greuade. Il est vrai, que les habitants les plus attachés et les plus riches du quartier de l'Alhambra se ralliaient encore autour du trône d'El Zagal, comme le siége de la toute-puissance, mais, par contre, les populations de l'Albaycin, la partie la plus pauvre de la nation, qui n'avaient rien à risquer et rien à perdre, étaient presque unanimes en faveur du pauvre Boabdil.

Ainsi vont les choses dans ce malheureux système des affaires sublunaires, le riche est l'ami du riche, le puissant s'allie au puissant, tandis que le pauvre est fier d'offrir son assistance à qui est pauvre comme lui. C'est ainsi que chacun cherchant son semblable, l'admirable ordre des choses se maintient et que l'harmonie universelle prévaut.

CHAPITRE XXXVI

L'ARMÉE CHRÉTIENNE DE CORDOUE.

Les souverains catholiques ouvrirent la nouvelle campagne de cette guerre si féconde en incidents, d'une grande et glorieuse façon. Ce fut comme un nouvel acte d'un beau et héroïque drame, sur lequel le rideau se lève aux sons inspirés d'une mélodie martiale, et le théâtre resplendissant d'une masse de guerriers et d'armes magnifiques. L'antique ville de Cordoue fut la place désignée par les souverains pour la réunion des troupes, et au commencement du printemps de 1486, la belle vallée du Guadalquivir retentissait de l'éclat des fanfares et du piaffement impatient des chevaux de guerre. Pendant cette splendide ère de la chevalerie espagnole, il y avait rivalité entre les nobles à se distinguer par la beauté des costumes et par le nombre et l'équipement des contingents féodaux. Chaque jour arrivait quelque chevalier de marque, représentant de quelque orgueilleuse et puissante maison, franchissant les portes de Cordoue aux bruits des fanfares, bannières et devises déployées, et célèbre

par quelques exploits. Il se montrait en somptueux équipage, entouré de pages et de valets non moins magnifiquement harnachés, et suivi d'une foule de vassaux et de tenanciers, à cheval et à pied, tous admirablement équipés et splendidement armés.

Tel était le cas de don Inigo Lopez de Mendoza, duc de l'Infantado que l'on peut citer comme le type du noble guerrier de l'époque. Il emmenait avec lui cinq cents hommes d'armes, équipés et montés *à la geneta* et *à la guisa*. Les cavaliers qui l'accompagnaient étaient à la fois magnifiquement armés et habillés. Les housses de cinquante de ses chevaux étaient richement brodés d'or, et les autres étaient de brocard. Les mules de parade avaient des housses de même sorte, avec des licous de soie, tandis que les brides, les chanfreins, tous les harnais resplendissaient d'argent.

L'équipage de camp de ces nobles et luxueux guerriers était également splendide. Leurs tentes étaient de riants pavillons de différentes couleurs, ornés de franges de soie, et décorés de pennons flottant. Ils avaient de la vaisselle d'or et d'argent pour le service de leur table, comme s'ils allaient se livrer à une lutte de fêtes et de rivalité de cour, au lieu de s'embarquer dans une rude guerre de montagnes. Parfois ils parcouraient les rues de Cordoue pendant la nuit, en cavalcades magnifiques, avec des torches allumées dont les rayons se jouaient sur les armures polies, au milieu des panaches onduleux, des écharpes de soie et des housses brodées; ce spectacle remplissait les spectateurs d'admiration (1).

Mais la chevalerie espagnole n'était pas seule à parcourir les rues de Cordoue. Le bruit de cette guerre s'était répandu

(1) Pulgar, part. III cap. XLI pag. 56.

dans toute la chrétienté. On la considérait comme une sorte de croisade, et les chevaliers catholiques accouraient de tous côtés pour se signaler dans une si sainte cause. On comptait parmi eux plusieurs vaillants chevaliers de France, au nombre desquels le plus distingué était Gaston de Léon, Sénéchal de Toulouse. Il avait amené avec lui une suite de braves soldats, bien armés et bien équipés, ornés de riches surtouts et de panaches de plumes. Ces chevaliers, rapporte-t-on, éclipsaient tous les autres dans les tournois légers de la cour. Ils se montraient dévoués aux belles, mais non à la façon solennelle et passionnée des amants espagnols; ils étaient gais, galants, joyeux dans leurs amours et captivaient par la vivacité de leurs propos. Les graves et sérieux chevaliers espagnols les tinrent d'abord en légère estime, jusqu'à ce qu'ils eussent forcé l'admiration par leurs prouesses sur les champs de bataille.

Cependant, le plus remarquable des volontaires, qui se montrèrent à Cordoue en cette occasion, fut un chevalier anglais de royale parenté. C'était lord Scales, comte de Rivers, allié de la reine d'Angleterre, femme d'Henri VII. Il s'était distingué, l'année précédente, à la bataille de Bosworth, où Henri Tudor, alors comte de Richmond, devint Richard III. Cette bataille décisive ayant pacifié le pays, le comte de Rivers, plein de passion pour la guerre, vint à le cour de Castille, pour prendre part à la campagne contre les Maures. Il emmena avec lui cent archers, tous habiles au maniement de l'arc et de la flèche ailée, et aussi deux cents yomen, armés de pied en cap, qui combattaient avec des piques et des haches, gens de robuste santé et d'une force extraordinaire.

Le digne fray Antonio Agapida décrit ce chevalier étran-

ger et ses compagnons avec le soin et la minutie qui lui son ordinaires. « Ce chevalier, dit-il, était de l'île d'Angleterre, et conduisait avec lui une suite de vassaux, tous gens s'étant mêlés aux guerres civiles qui avaient dévasté leur pays. C'était une race d'hommes bienveillants, mais trop beaux et trop frais de teint pour des soldats, n'ayant point les traits hâlés et l'aspect martial de nos soldats castillans. Ils étaient de grands mangeurs et de grands buveurs; ils ne pouvaient pas se faire à la sobriété de nos troupes, et voulaient boire et manger à la façon de leur pays. Ils se montraient souvent tapageurs et indisciplinés; et leur quartier au camp fut plus d'une fois le théâtre de disputes et de soudaines batailles. Ils étaient d'une grande vanité, mais qui ne ressemblait point à celle de nos inflammables Espagnols : ils ne paraissaient pas très susceptibles sur le point d'honneur, et rarement tiraient le stylet dans leurs querelles; mais leur orgueil était silencieux et calme. Quoique venant d'une île éloignée et en quelque sorte barbare, ils se croyaient les plus parfaits des hommes sur la terre, et mettaient leur chef, le lord Scales, au dessus du plus grand de nos grands. Au milieu de tout cela, on peut dire d'eux qu'ils étaient extrêmement bons soldats sur le champ de bataille; habiles archers, et terribles à manier la hache. Dans leur vanité et leur bon vouloir, ils étaient toujours en avant pour occuper les postes dangereux, s'efforçant de surpasser notre chevalerie espagnole. Ils ne se ruaient pas au combat avec fureur, ou ne faisaient pas de brillantes passes comme les troupes maures ou espagnoles, mais ils marchaient au combat résolûment, y persistaient obstinément, et se retiraient lentement du champ de bataille, en cas d'insuccès. Ils étaient très estimés quoique peu aimés de nos soldats, qui les tenaient pour de solides compagnons

au combat mais n'entretenaient que peu de relations de camaraderie avec eux dans le camp.

« Leur commandant, lord Scales, était un cavalier accompli, de gracieux et noble dehors, de conversation agréable. C'était merveille de voir tant de courtoisie poussée à aussi haut point, dans un chevalier étranger à notre cour castillane. Il était fort apprécié du roi et de la reine; et les belles dames de la cour le tenaient en grande faveur; il est vrai qu'elles ont assez de goût à plaire aux cavaliers étrangers. Il marchait toujours avec une suite nombreuse de pages et d'écuyers, et accompagné de jeunes gentilshommes de son pays qui s'étaient enrôlés sous sa bannière, pour apprendre le métier des armes. Dans tous les tournois et toutes les fêtes, les yeux de la populace étaient attirés par le costume bizarre et le riche étalage du comte anglais et de sa suite, mettant un certain orgueil à se montrer toujours dans le costume et à la mode de leur pays; c'était vraiment quelque chose de très beau, d'agréable et d'extraordinaire à voir. »

Le vénérable chroniqueur n'est pas moins attentif à décrire les seigneurs de Santiago, Calatrava et Alcantara, ainsi que leurs braves chevaliers, armés de tous points, et décorés des insignes de leurs ordres. « C'était, affirme-t-il, la fleur de la chevalerie chrétienne. Étant constamment en service, ils étaient plus solides et plus disciplinés que les bandes irrégulières et temporaires des feuds nobles. Calmes, solennels et fermes, ils se tenaient comme des tours sur leurs puissants chevaux de bataille. Dans les parades, ils ne faisaient nullement montre d'ostentation comme les autres troupes. Au combat, ils n'affectaient pas non plus de se signaler par aucune ardeur tempétueuse, ni par aucun acte désespéré ou de vaine gloire; tout chez eux était mesuré et pesé, et cepen-

dauton avait remarqué qu'aucune troupe n'avait l'aspect plus martial au camp, et n'était plus terrible sur le champ de bataille. »

Ce déploiement de luxe des nobles espagnols ne trouva que peu de sympathie auprès de leurs souverains. Ils y virent une cause de rivalité dans les dépenses, et de ruine pour les chevaliers peu riches; ils craignaient qu'il n'en résultât des habitudes de mollesse et des goûts efféminés, incompatibles avec les sévères lois de la guerre. Ils signifièrent leur désapprobation à plusieurs des principaux grands seigneurs, en leur recommandant une tenue plus modeste et plus conforme au métier du soldat, tant qu'ils seraient sous les armes.

— Ce sont là des troupes de tournoi, seigneur, dit Ferdinand au duc de l'Infantado, en voyant ses compagnons tout ruisselants d'or et de broderies; l'or, quoiqu'il soit une très belle chose, est amollissant et gênant; le fer est le vrai métal sur le champ de bataille.

— Sire, répliqua le duc, si mes soldats paradent avec de l'or, Votre Majesté verra qu'ils se battent avec de l'acier.

Le roi sourit, mais hocha la tête, et le duc garda son discours sur le cœur.

Il reste maintenant à révéler le véritable but de ce déploiement de puissance chevaleresque, qui avait, en fait, le caractère d'un véritable point d'honneur. La sévère leçon que Ferdinand avait reçue du vieux Ali-Atar, sous les murs de Loxa, quoiqu'elle lui ait rendu un grand service en le rendant circonspect dans ses attaques contre les places fortifiées, lui tenait encore au cœur; depuis cette époque, il gardait contre Loxa un ressentiment particulier. C'était, à vrai dire, une des cités les plus belliqueuses et les plus agitées des frontières; ses habitants étaient sans cesse en excursions contre l'Andalou-

sie. Elle interceptait également les communications entre les territoires chrétiens et Alhama, et autres places importantes déjà conquises dans le royaume de Grenade. Pour toutes ces raisons, le roi Ferdinand avait pris la résolution de faire une nouvelle tentative contre cette cité guerrière ; et dans ce but, il avait adressé un appel à ses plus puissants chevaliers.

Le roi partit de Cordoue, au mois de mai, à la tête de son armée. Il avait douze mille hommes de cavalerie et quarante mille fantassins, armés d'arbalètes, de lances et d'arquebuses et plus de six mille pionniers, avec haches, leviers et pioches pour niveler les routes. Il emmena aussi avec lui un grand nombre de pierriers et autres grosses pièces, et un corps d'Allemands exercés au maniement de l'artillerie et des pièces de siége.

« C'était un beau spectacle, dit fray Antonio Agapida, de voir ce magnifique cortége sortir de Cordoue, les étendards et les enseignes des plus grandes maisons d'Espagne mêlés à ceux des vaillants chevaliers étrangers flottant au dessus d'une mer de cimiers et de panaches, et traverser lentement le vieux pont au milieu des éclairs que lançaient les casques, les cuirasses, les boucliers qui se reflétaient dans les eaux du Guadalquivir, tandis que les hennissements des chevaux, le bruit des fanfares éclataient dans l'air se répercutant dans les montagnes voisines. » « Mais par dessus tout, » ajoute le bon père, avec son zèle accoutumé, « il faisait beau de voir l'étendard de la foi déployé, et de penser que ce n'était pas là une armée animée de l'esprit mondain, enflammée par une ambition temporelle ou le simple besoin de vengeance, mais une armée chrétienne, lancée dans une croisade ayant pour but d'extirper du sol la vile secte de Mahomet, et d'étendre la domination de l'Église. »

CHAPITRE XXXVII

COMMENT DE NOUVEAUX TROUBLES ÉCLATÈRENT A GRENADE, ET COMMENT LE PEUPLE S'Y PRIT POUR Y METTRE FIN.

Tandis que la plus parfaite unité et une complète harmonie présidaient aux opérations et assuraient l'avantage aux armées chrétiennes, les sujets dévoués du royaume de Grenade continuaient à dévaster l'intérieur. La popularité momentanée d'El Zagal avait décru depuis la mort de son frère, et le parti de Boabdil gagnait du terrain chaque jour. L'Albaycin et l'Alhambra étaient de nouveau en guerre l'un contre l'autre, et il ne se passait pas de jour que les rues de la malheureuse Grenade ne fussent rougies du sang de ses enfants. Au milieu de ces dissensions arrivèrent les nouvelles de la réunion à Cordoue d'une formidable armée. Les factions rivales suspendirent leurs querelles, et pendant un moment s'unirent dans le sentiment du danger commun. Elles recoururent à leurs vieilles habitudes de modifier leur gouvernement, ou plutôt de faire ou de défaire les rois. L'élévation au trône d'El Zagal n'avait pas produit les résultats espérés. Qu'y avait-il à faire dans cette situation? Rappeler Boabdil el Chico et le reconnaître comme souverain? Pendant que

le peuple délibérait en tumulte, Hamet-Aben-Zarrax, surnommé El Santo, se montra. C'était ce même homme sauvage, sombre qui avait prédit les destinées de Grenade. Il arrivait d'une des cavernes de la montagne voisine, qui dominait le Darro, et que l'on a depuis appelée la Montagne Sainte. Son aspect était plus étrange que jamais; car son esprit prophétique dédaigné semblait être rentré en lui et avoir ravagé les principes de sa vie. « Prenez garde, ô Musulmans, s'écriait-il, aux hommes ambitieux de gouverner, mais incapables de vous protéger! A quoi sert de vous entretuer pour El Chico ou pour El Zagal? Que vos rois renoncent à leurs querelles et qu'ils s'unissent pour le salut de Grenade, ou bien déposez-les! »

Hamet-Aben-Zarrax avait été longtemps vénéré comme un saint; on le tenait alors pour un oracle. Les vieillards et les nobles se consultèrent alors sur le moyen de mettre d'accord les deux rois. Après avoir cherché plusieurs combinaisons, ils s'arrêtèrent à celle-ci, de diviser le royaume entre eux, en donnant Grenade, Malaga, Velez-Malaga, Almeria, Almuneçar et leurs dépendances à El Zagal et le reste à Boabdil el Chico. Parmi les villes attribuées à ce dernier, Loxa fut particulièrement désignée, à la condition qu'il en prendrait immédiatement le commandement en personne, car le conseil pensa que la faveur dont il jouissait auprès des monarques castillans arrêterait l'attaque projetée.

El Zagal consentit immédiatement à cet arrangement. Il avait été élevé au trône par un mouvement populaire, un mouvement populaire pouvait tout aussi bien l'en renverser. Il s'assurait ainsi la moitié d'un royaume auquel il n'avait aucun droit héréditaire, et il se réservait de conquérir l'autre moitié par la force moitié par la ruse. Le vieux roi envoya une

députation à son neveu, se faisant un mérite de lui offrir cette part qu'il avait été obligé de perdre, et en l'invitant à s'unir à lui d'amitié pour le bien du pays.

Le cœur de Boabdil souffrait de son alliance avec un homme qui avait menacé sa vie, et qu'il regardait comme le meurtrier de son parent. Il comptait cette moitié de royaume comme un don de la nation, et dont ne pouvait le dépouiller un prince qui était à peine sûr du terrain sur lequel il se tenait. Il maintint, néanmoins, ses droits absolus à la totalité, et se soumit au partage seulement à cause des dangers du moment et dans l'intérêt de son peuple. Il réunit ses partisans et se prépara à se rendre à Loxa. Au moment où il montait à cheval pour partir, Hamet-Aben-Zarrax se présenta soudainement devant lui. « Sois fidèle à ton pays et à ta foi, lui dit-il; n'entretiens plus aucune relation avec ces chiens de chrétiens. Ne te fie pas à la fausse amitié du roi castillan : il mine le sol sous tes pieds. Choisis l'une de ces deux choses : être roi ou esclave; tu ne peux être les deux à la fois. »

Boabdil réfléchit sur ces paroles; il prit plusieurs résolutions fort sages, mais il était enclin à agir toujours selon l'inspiration du moment, et malheureusement il était hésitant dans sa politique. Il écrivit à Ferdinand, en l'informant que Loxa et certains autres villes étaient rentrées sous son pouvoir, et qu'il en faisait les vassales de la couronne castillane, selon leurs conventions. Il le suppliait, en conséquence, de renoncer à toute attaque immédiate, offrant de laisser le passage libre à l'armée espagnole pour Malaga ou toute autre place sous la domination de son oncle (1).

(1) *Zurita*, lib. xx, c. LXVIII.

Ferdinand se montra sourd à ces ouvertures, et à toute offre d'amitié. Boabdil n'était rien pour lui qu'un instrument dont il s'était servi pour fomenter la guerre civile. Il prétendit qu'il était entré dans une ligue hostile, d'accord avec son oncle, et qu'il avait, par conséquent, perdu tout droit à sa bienveillance. Il poursuivit avec plus d'ardeur encore la campagne contre Loxa.

« Ainsi, observe le bon fray Antonio Agapida, ce digne roi agit conformément au texte du onzième chapitre de l'évangéliste saint Luc qui dit « qu'un royaume divisé contre « lui-même ne peut subsister. » Il avait poussé ces infidèles à se dévouer et à se détruire entre eux par des dissensions internes, et de manière à se débarrasser finalement du survivant. Tandis que les rois maures, par leurs querelles ruineuses, donnaient raison au vieux proverbe castillan sur les guerres civiles : « *El vencido vencido, y el venciador perdido,* » le vaincu est bien vaincu, et le vainqueur est un homme perdu (1). »

(1) Garibay, lib. XL, c. XXXIII.

CHAPITRE XXXVIII

LE ROI FERDINAND TIENT UN CONSEIL DE GUERRE SUR LE ROCHER DES AMANTS.

L'armée royale, dans sa marche sur Loxa, s'était arrêtée, par une belle matinée de mai, dans une prairie sur les bords de la rivière Yeguas, au pied d'une colline élevée, appelée le Rocher des Amants. Le quartier de chaque noble formait, pour ainsi dire, un petit camp à part; chacun avait son pavillon principal, surmonté d'un drapeau dominant les tentes environnantes de ses vassaux et des gens de sa suite. Un peu séparé des autres, et comme dans une orgueilleuse réserve, se trouvait le campement du comte anglais. Il était somptueusement amenagé et bien approvisionné. Archers et soldats armés de haches d'armes, montaient la garde à l'entour; et au dessus flottait le pavillon de l'Angleterre dont les larges plis battaient sous la brise du soir.

On entendait au milieu des soldats les idiomes de différentes nations, pendant qu'ils menaient leurs chevaux boire dans le fleuve, autour des feux qui commençaient de loin en

loin à briller à travers les ténèbres; on entendait la gaie chanson du Français fredonnant ses amours sur les rives charmantes de la Loire, ou sur les bords tièdes de la Garonne; le chant guttural de l'Allemand entonnant quelque rude *krieger-lied*, ou vantant le vin du Rhin; la romance sauvage de l'Espagne, célébrant les prouesses du Cid, et plus d'un passage fameux des guerres des Maures; la lente et mélancolique ballade de l'Anglais, sur quelque héros féodal ou quelque redoutable outlair de son île éloignée.

Sur un tertre élevé, d'où l'on dominait le camp tout entier, se dressait le vaste et magnifique pavillon du roi, au dessus duquel flottaient la bannière de Castille et d'Aragon, et le saint étendard de la foi. Dans cette tente étaient assemblés les principaux chefs de l'armée, réunis en conseil de guerre par Ferdinand, au moment où il venait de recevoir l'avis que Boabdil était entré à Loxa, à la tête de forces considérables. Après quelques débats, il fut résolu qu'on investirait Loxa par deux côtés; une partie de l'armée devait occuper la dangereuse mais importante hauteur de Santo-Albohacin, en face de la ville, tandis que l'autre partie faisant un circuit, camperait sur l'autre côté.

A peine cette détermination fut-elle prise, que le marquis de Cadix se présenta, réclamant le poste du danger, pour lui et pour les cavaliers, ses compagnons d'armes, qui avaient été contraints d'abandonner ce poste, à la suite de la retraite générale de l'armée après le premier siége. L'ennemi s'en était réjoui, comme d'une disgrâce. Regagner cette dangereuse éminence, y planter ses tentes, et venger le sang de ses valeureux compagnons, était aux yeux du maître de Calatrava un témoignage qu'il devait à leur mémoire. Le marquis demanda donc à prendre les devants, à occuper les

hauteurs, s'engageant à tenir de là l'ennemi en respect, jusqu'à ce que le gros de l'armée eût pris ses positions sur le côté opposé de la ville.

Le roi Ferdinand se rendit tout de suite à ce désir; après quoi le comte de Cabra sollicita d'être admis à prendre sa part de l'expédition. Il avait toujours été habitué à servir à l'avant-garde; et, à présent que Boabdil était en campagne, et qu'il s'agissait de capturer un roi, il ne pouvait lui aller de demeurer en arrière. Ferdinand donna encore son assentiment à cette demande, car il était tout disposé à ménager au comte l'occasion de venger sa dernière défaite.

Lorsque le lord anglais entendit qu'il y avait une entreprise périlleuse à tenter, il se montra très impatient d'être de la partie; mais le roi calma son ardeur. « Ces chevaliers, dit-il, sentent que leur orgueil a une revanche à prendre. Laissez-les, milord, conduire seuls cette entreprise; si vous poursuivez longtemps cette guerre avec les Maures, ces occasions de vous trouver à des postes périlleux ne vous manqueront pas. »

Le marquis de Cadix et ses compagnons d'armes levèrent leurs tentes avant la fin du jour; ils étaient au nombre de cinq mille cavaliers et de douze mille fantassins. Ils se mirent en marche accélérée dans les défilés des montagnes, les chevaliers étant très jaloux de faire corps et d'occuper les hauteurs d'Albohacin avant que le roi, avec le gros de l'armée, arrivât à leur aide.

La ville de Loxa est située sur une haute colline, entre deux montagnes, sur les bords du Xenil. Pour atteindre la hauteur qu'elles se proposaient d'occuper, les troupes devaient traverser un pays raboteux et déchiré et une profonde vallée coupée par des canaux et des cours d'eau qui servaient

aux Maures à arroser leurs terres. Les Espagnols furent très embarrassés dans cette partie de leur marche, et ils couraient fort risque d'y être taillés en pièces avant que d'atteindre la colline. Le comte de Cabra, avec son ardeur habituelle, tacha de traverser cette vallée, en se garant des obstacles. Il se trouva bientôt engagé avec toute sa cavalerie au milieu des canaux; mais son impatience ne lui permettait pas de revenir sur ses pas et de choisir une route plus longue, mais plus praticable. Les autres traversèrent la vallée sur un autre point, à l'aide de pontons; le marquis de Cadix, don Alonzo de Aguilar et le comte d'Urena, plus habitués au terrain, par l'expérience qu'ils en avaient acquise dans leur dernière campagne, contournèrent la colline, et en la gravissant, ils commencèrent à pouvoir développer leurs escadrons. Ils dressèrent leurs bannières sur le poste redoutable que, lors du premier siége, ils avaient été si fâcheusement obligés d'abandonner.

CHAPITRE XXXIX

COMMENT L'ARMÉE ROYALE SE PRÉSENTA DEVANT LA VILLE DE LOXA. — COMMENT ELLE Y FUT REÇU. — LES HAUTS FAITS DU COMTE ANGLAIS.

L'avance que prit l'armée chrétienne dans sa marche sur Loxa jeta l'irrésolu Boabdil el Chico dans un de ses dilemmes ordinaires; et il était fort perplexe entre son serment d'allégeance aux souverains espagnols et le sentiment de son devoir envers ses sujets. Ses hésitations disparurent à la vue de l'ennemi sur les hauteurs d'Albohacin, et devant le cris du peuple qui demandaient à voler au combat.

« Allah! s'écria Boabdil, tu connais le fond de mon cœur; tu sais que j'ai tenu fidèlement ma parole à ce roi chrétien! Je lui ai offert de faire de Loxa sa vassale; mais il a préféré d'y venir en ennemi : que la rupture de nos traités retombe sur sa tête! »

Boabdil ne manquait pas de courage; il manquait seulement de résolution. Une fois qu'il était devenu maître de son esprit, il agissait avec vigueur. Le malheur était qu'il n'y arrivait pas toujours, ou qu'il y arrivait trop tard. Celui

qui se décide tardivement, généralement agit avec précipitation, s'efforçant de compenser par la promptitude de l'action la lenteur de la décision. Boabdil endossa rapidement son armure et s'élança, suivi de ses gardes, à la tête de cinq cents cavaliers et de quatre mille fantassins, la fleur de son armée. Il en détacha quelques-uns pour harceler les chrétiens arrêtés et embarrassés dans la vallée, afin de les empêcher de rejoindre le gros de leurs forces; tandis qu'avec le corps principal de ses troupes, il courut en avant pour déloger l'ennemi des hauteurs d'Albohacin, avant qu'il eût le temps de se réunir en nombre, ou de se fortifier dans cette position.

Le digne comte de Cabra était encore retenu avec sa cavalerie dans les cours d'eau de la vallée, quand il entendit le cri de guerre des Maures, et vit leur armée se jeter sur le pont. Il reconnut Boabdil en personne à son armure splendide, à la magnificence du caparaçon de son cheval, et à la brillante garde qui l'entourait. L'armée royale se dirigeait en ce moment vers la hauteur. Une colline lui en interceptait la vue, mais les cris, le bruit des tambours et des trompettes, la répercussion des coups d'arquebuse lui annoncèrent que la bataille était commencée.

Il y avait là une prise royale à faire, et le comte de Cabra était empêché de prendre part à l'action. Chaque tentative pour se frayer un passage à travers la vallée le jetait dans de nouvelles difficultés. Enfin, après beaucoup d'efforts énergiques, mais impuissants, il fut obligé de donner ordre à ses cavaliers de descendre de cheval et de mener leurs montures lentement et avec soin le long de sentiers glissants, et au milieu de flaques d'eau et de limon, où l'on pouvait à peine tenir pied. Le comte était exaspéré; il se dépitait de colère

et d'impatience, en craignant que la bataille ne fût terminée, et que la prise ne fût faite ou perdue avant qu'il arrivât sur le terrain. Étant enfin parvenu à se retrouver dans les labyrintes de la vallée, il gagna un sol plus ferme, fit remettre son monde en selle et prit le galop vers les hauteurs. Une partie des vœux du comte put s'accomplir, mais non les plus chers d'entre eux. Il arriva à temps pour prendre part aux plus chaud du combat, mais la royale proie n'était plus sur le champ de bataille.

Boaldil avait conduit ses hommes au combat avec impétuosité, ou plutôt avec force. Se posant témérairement en première ligne, il reçut deux blessures au premier choc. Ses gardes se rallièrent autour de lui, le défendirent avec un courage sans égal, et l'emportèrent sanglant hors du champ de bataille. Le comte de Cabra arriva à temps pour voir l'escadron dévoué traverser le pont et emportant l'infortuné monarque vers la porte de la ville.

L'absence de Boabdil n'arrêta pas les fureurs du combat. Un guerrier maure, noir et effroyable, monté sur un cheval noir, et suivi par une bande de sauvages Gomères, s'était précipité en avant pour prendre le commandement. C'était Hamet el Zegri, le féroce alcayde de Ronda, avec le reste de ses soldats autrefois si terribles. Animés par son exemple, les Maures renouvelèrent leur assaut contre les hauteurs bravement défendues, d'un côté, par le marquis de Cadix, de l'autre côté, par don Alonzo de Aguilar; et à mesure que les Maures montaient, les Espagnols perdaient du terrain et descendaient le penchant des montagnes. Le comte d'Ureña prit poste à l'endroit fatal même où son père était tombé. Ses compagnons partagèrent avec ardeur les sentiments de leur chef, et les têtes de l'ennemi tombèrent sous

leurs armes, offertes en holocauste aux mânes du regretté maître de Calatrava.

La bataille continua avec une incroyable opiniâtreté. Les Maures comprenaient combien cette position des hauteurs importait à la sécurité de la ville; et les cavaliers mettaient tout leur honneur à s'y maintenir. Des troupes fraîches furent envoyées de la ville; quelques-unes s'élancèrent à l'attaque de la position pendant que d'autres attaquèrent les chrétiens qui étaient encore dans la vallée parmi les vergers et les jardins, de manière à les empêcher de rejoindre l'autre corps. Les troupes qui se trouvaient dans la vallée furent peu à peu repoussées, et toute l'armée des Maures entoura l'Albohacin. La situation du marquis de Cadix et de ses compagnons était extrêmement périlleuse ; ils n'étaient qu'une poignée, et pendant qu'ils combattaient corps à corps avec les Maures qui assaillaient les hauteurs, de loin ils étaient en butte aux coups d'arquebuses et d'arbalètes d'une armée augmentant à chaque instant. Au moment critique, le roi Ferdinand déboucha des montagnes avec le gros de l'armée et prit position sur une éminence qui dominait le théâtre de l'action. A ses côtés se trouvait le noble chevalier anglais, le comte de Rivers. C'était pour la première fois qu'il assistait à une scène de cette guerre contre les Maures. Il contempla avec un ardent intérêt le spectacle de ce combat qui se déroulait devant lui : les charges furieuses de la cavalerie, les marches irrégulières et tumultueuses de l'infanterie, cette confusion du casque chrétien et du turban maure dans cette sauvage mêlée. Son noble sang s'enflamma à cette vne; son âme s'émut, en enteudant ces cris de guerre confondus, le bruit des tambours et des fanfares, les coups d'arquebuse dont les échos se répétaient

dans les montagues. Voyant que le roi envoyait des secours aux combattants, il demanda l'autorisation de se mettre de la partie et de prendre part au combat à la façon de son pays. Sa demande ayant été agréée, il descendit de son coursier. Il était armé *en blanco*, c'est à dire du casque, d'une cuirasse derrière et devant; son épée pendait à ses côtés, et dans la main il brandissait une hache massive. Un détachement de ses yeomen le suivait, armés de la même façon, et ainsi qu'une bande d'archers, portant des arcs faits d'un bois dur anglais. Le comte se tourua vers ses troupes et leur adressa, selon la mode de son pays, un discours sur un ton bref et chaleureux. « Souvenez-vous, mes camarades, leur dit-il, que les yeux des étrangers sont fixés sur vous; vous êtes sur une terre étrangère, combattant pour la gloire de Dieu et l'honneur de la vieille Angleterre! » Un long cri répondit à ces paroles. Le comte brandit sa hache au dessus de sa tête. « Saint George pour l'Angleterre! » cria-t-il, et après ce vieux cri de guerre de l'Angleterre, il se jeta avec ses hommes dans la mêlée, bravement et en gens de cœur (1).

Ils eurent bientôt fait leur trouée au milieu de l'ennemi; mais une fois engagés au plus fort du combat, ils ne firent plus entendre ni un mot, ni un cri. Ils s'avançaient d'un pas solide, portant leurs coups de droite et de gauche, renversant les Maures et se frayant un chemin avec leurs haches, comme des bûcherons dans une forêt, tandis que les archers, se jetant dans la voie onverte, bandaient leurs arcs puissants et lançaieut la mort de tous côtés.

Lorsque les montagnards castillans virent la valeur de la yeomanry anglaise, ils ne voulurent pas être en arrière de

(1) Cura de los Palacios.

courage. Ils ne pouvaient les égaler en force et en taille, mais pour la vigueur et l'activité personne ne pouvait les surpasser. Ils tenaient pied à côté d'eux avec un égal courage et rivalisaient de prouesses, et donnèrent un vigoureux coup de main aux intrépides insulaires.

Les Maures, confondus par cette furie des attaques, et découragés par la mort de Hamet el Zegri qu'on emporta blessé du champ de bataille, reculèrent graduellement jusqu'au pont, où les chrétiens, poursuivant leurs avantages, les chargèrent tumultueusement. Les Maures battirent en retraite dans le faubourg; lord Rivers et ses soldats y entrèrent avec eux pêle-mêle, combattant dans les rues et dans les maisons. Le roi Ferdinand arriva sur le théâtre de l'action avec sa garde royale, et les infidèles furent refoulés dans les murs de la ville. Ainsi les faubourgs furent pris par le hardi coup de main du seigneur anglais, sans qu'un tel succès eût pu être prévu (1).

Le comte de Rivers, bien que blessé, poursuivait l'attaque avec vigueur. Il pénétra presque jusqu'à la porte de la ville, en bravant une grêle de pierres qui renversèrent plusieurs de ses hommes. Une pierre lancée des murailles arrêta son élan impétueux. Elle l'atteignit au visage, brisa deux de ses dents et le renversa évanoui sur le sol. Il fut transporté à quelque distance; mais ayant repris ses sens, il refusa qu'on l'éloignât du faubourg.

Quand le combat fut terminé, les rues présentaient un triste spectacle, tant était grand le nombre de ses habitants qui avaient succombé dans la défense de leurs toits, ou qui avaient été tués sans résistance. Au nombre des victimes se

(1) Cura de los Palacios, MS.

trouvait un pauvre artisan qui travaillait dans sa maison pendant ce terrible moment. Sa femme l'engageait à se réfugier dans la ville. « Pourquoi fuirai-je, dit le Maure, pour être condamné à la faim ou à l'esclavage? Je vous dis, femme, que je resterai ici; car mieux vaut mourir tout de suite par le fer, que lentement dans les chaînes et dans les donjons. » Il n'ajouta rien de plus et reprit ses travaux, et pendant la mêlée furieuse, il fut tué dans sa maison (1).

Les chrétiens restés maîtres du champ de bataille, s'occupèrent d'établir des camps pour soutenir le siége. Le roi, avec le gros de l'armée, prit position du côté de la ville voisine de Grenade. Le marquis de Cadix et ses braves compagnons s'installèrent de nouveau sur les hauteurs de Santo-Albohacin; mais le comte anglais planta son étendard hardiment dans le faubourg dont il s'était emparé.

(1) Pulgar, part. III, cap. XLVIII.

CHAPITRE XL

FIN DU SIÉGE DE LOXA.

Une fois maîtres des hauteurs d'Albohacin et du faubourg de la ville, les chrétiens purent choisir les positions favorables à l'établissement de leurs batteries. Ils détruisirent aussitôt le pont de pierre, par lequel la garnison faisait ses sorties, et construisirent deux ponts de bois sur la rivière, et d'autres sur les canaux et cours d'eau, de manière à rendre les communications faciles entre les divers camps.

Quand tout fut disposé, une terrible canonnade s'ouvrit de différents côtés sur la ville, lançant non seulement des boulets de pierre et de fer, mais d'énormes masses de feu qui brûlaient comme des météores au dessus des maisons, et les mettaient instantanément en flammes. Les murailles furent démantelées, et les tours tombèrent sous les décharges formidables de l'artillerie. A travers ces ouvertures, on pouvait voir dans l'intérieur de la ville les maisons s'écroulant ou en flammes, les hommes, les femmes, les enfants fuyant de terreur à travers les rues, et atteints par une grêle de pro-

jectiles lancés à travers ces ouvertures par les petites pièces et par les arbalètes et les arquebuses.

Les Maures essayèrent de réparer les brèches, mais de nouvelles décharges des lombardes les incendiaient derrière les ruines des murs qu'ils relevaient. Dans leur désespoir, plusieurs des habitants se précipitèrent dans les rues étroites des faubourgs, et assaillirent les chrétiens à coups de javelots, de cimeterres et de poignards, cherchant à attaquer plutôt qu'à se défendre, et insouciants de la mort, dans la persuasion que mourir en combattant un infidèle, c'était gagner le paradis.

Ces terribles scènes durèrent deux nuits et un jour; alors quelques-uns des principaux habitants commencèrent à réfléchir sur l'inutilité de la résistance. Leur roi était hors de combat; leurs principaux capitaines étaient ou tués ou blessés; leurs fortifications n'étaient plus guère que des ruines. Ils avaient poussé le malheureux Boabdil au combat; maintenant ils demandaient à grands cris à capituler. Des pourparlers furent ouverts avec le roi chrétien, et les termes de la reddition furent bientôt arrêtés. Les Maures durent rendre la ville immédiatement avec tous les captifs chrétiens, et se retirer en emportant tout ce qu'ils pourraient de leurs propriétés. Le marquis de Cadix, en l'honneur et l'humanité de qui ils avaient pleine confiance, fut chargé de les accompagner à Grenade, pour les protéger contre toute attaque ou contre le pillage. Ceux qui désiraient rester en Espagne eurent la permission de s'établir en Castille, en Aragon ou dans la province de Valence. Quant à Boabdil el Chico, il devait rendre hommage au roi Ferdinand comme vassal; mais aucune charge ne serait dirigée contre lui pour avoir manqué à son premier serment. Et s'il voulait renoncer à toutes prétentions

sur Grenade, le titre de duc de Guadix lui serait accordé, ainsi que le territoire y annexé, pourvu qu'il pût être repris sur El Zagal dans le délai de six mois.

La capitulation ainsi arrêtée, les Maures donnèrent pour otages l'alcayde de la ville, les principaux officiers, et les fils de leur dernier chef, le vétéran Ali-Atar. Les guerriers de Loxa sortirent alors humbles et affligés d'avoir à rendre ces murs qu'ils avaient si longtemps défendus avec courage et gloire. Les femmes et les enfants remplissaient les airs de lamentations d'être obligés d'abandonner leur toit natal.

Enfin parut Boabdil, plus exactement nommé El Zogoybi, « le non chanceux. » Habitué, comme il l'avait été à être couronné et découronné ; à être rançonné et traité comme une marchandise, il avait souscrit d'emblée à la capitulation. Affaibli par ses blessures, il semblait abattu. Cependant sa conscience, dit-on, le relevait du manque de foi qu'il avait montré aux souverains de Castille ; et le courage personnel dont il avait fait preuve lui avait valu des sympathies parmi les chevaliers chrétiens. Il s'agenouilla devant Ferdinand en signe de vasselage, et se mit tristement en route pour Priego, ville située à trois lieues environ de là. Ferdinand ordonna de réparer immédiatement Loxa et d'y mettre une forte garnison. Il fut très fier de la prise de cette place, à cause de la première défaite qu'il avait essuyée sous ses murs. Il adressa de grands éloges aux officiers qui s'étaient distingués, et les historiens insistent particulièrement sur la visite qu'il rendit au comte anglais dans sa tente. Sa Majesté le consola de la perte de ses dents en lui faisant remarquer qu'il aurait pu les perdre par une cause naturelle, et que désormais cette perte serait considérée comme une beauté plutôt que comme un défaut, glorieux trophée conquis dans la cause où il s'était engagé.

Le comte répondit « qu'il rendait des actions de grâce à Dieu et à la sainte Vierge pour l'honneur qu'il ressentait de cette visite du plus puissant monarque de la chrétienté; qu'il acceptait avec reconnaissance les gracieuses consolations de Sa Majesté pour le dommage qu'il avait éprouvé; et qu'il pensait que c'était peu que de perdre deux dents au service de Dieu qui les lui avait données toutes; » discours, dit fray Antonio Agapida, « plein de l'esprit le plus courtois et de la piété la plus chrétienne; et c'est merveille, qu'il ait pu être tenu par un enfant d'une île si éloignée de la Castille. »

CHAPITRE XLI

PRISE D'ILLORA.

Le roi Ferdinand poursuivit sa victoire de Loxa, en mettant le siége devant la ville forte d'Illora. Cette redoutable forteresse était perchée sur un haut rocher, au milieu d'une large vallée. Elle était éloignée de quatre lieues de la capitale des Maures, et son haut château, qui exerçait une vigilante surveillance sur la vaste contrée qui l'entourait, était surnommé l'œil droit de Grenade.

L'alcayde d'Illora, qui était un des plus braves des chefs maures, fit les préparatifs nécessaires pour défendre sa forteresse jusqu'à la dernière extrémité. Il dirigea les femmes et les enfants, les vieillards et les malades, sur la capitale. Il éleva des barricades dans les faubourgs, ouvrit des portes de communication de maison en maison, et perça leurs murs de meurtrières pour les décharges des arbalètes, des arquebuses et autres projectiles.

Le roi Ferdinand arriva devant la place avec toutes ses forces. Il prit position sur la colline d'Encinilla, et distri-

bua les autres camps dans diverses positions, de manière à investir la forteresse. Connaissant la bravoure de l'alcayde, et le courage désespéré des Maures, il ordonna que les camps fussent fortifiés avec des tranchées et des palissades; que les gardes fussent doublées, et des sentinelles placées dans tous les postes de surveillance sur les hauteurs voisines.

Lorsque tout fut prêt, le duc del Infantado demanda à commencer l'attaque. C'était sa première campagne; et il était jaloux de répondre aux doutes du roi sur la hardiesse de ses chevaliers chargés de broderie. Le roi Ferdinand lui accorda sa demande en le félicitant de son ardeur. Il ordonna en même temps au comte de Cabra de diriger une autre attaque sur un second point. Les deux chefs lancèrent leurs troupes. Celles du duc étaient couvertes de brillantes armures, richement ornées, et qui ne semblaient pas avoir subi les injures du champ de bataille. Les soldats du comte étaient des vétérans rompus aux fatigues, et leurs armes avaient été bosselées et endommagées en plus d'un rude combat. Le jeune duc rougit de ce contraste. « Chevaliers, s'écria-t-il, on nous a reproché la beauté de nos armes : prouvons qu'une épée bien tranchante peut se trouver dans une gaine dorée. En avant! A l'ennemi! Et j'atteste Dieu que, si nous entrons dans cette bataille en chevaliers élégamment vêtus, nous en sortirons soldats éprouvés! » Ses compagnons répondirent par de chaudes acclamations; après quoi, le duc les lança à l'assaut. Il s'avança sous une grêle terrible de pierres, de javelots, de balles, de flèches; mais rien ne pouvait arrêter son élan. Il entra dans le faubourg de la ville, l'épée à la main; ses hommes combattaient vaillamment, quoique perdant beau-



coup des leurs; car chaque maison avait été convertie en forteresse. Après un rude combat, ils parvinrent à forcer les Maures à rentrer dans la ville, en même temps que l'autre faubourg était enlevé par le comte de Cabra et ses vétérans. Les troupes du duc del Infantado revinrent de la lutte décimées et couvertes de sang, de poussière et de blessures. Elles reçurent les plus grands éloges du roi; et depuis lors leurs broderies ne furent l'objet d'aucune plaisanterie.

Les faubourgs étant pris, trois batteries, chacune de huit fortes lombardes, s'ouvrirent contre la forteresse. Les dégâts et les pertes furent épouvantables; car les fortifications n'avaient pas été construites pour résister à de tels engins. Les tours furent écrasées, les murailles morcelées, l'intérieur de la place se trouvant exposé, les maisons furent démolies et un grand nombre d'individus tués. Les Maures furent terrifiés du spectacle des ruines s'amoncelant et du bruit terrible qui éclatait de toutes parts.

L'alcayde avait résoln de défendre la place jusqu'à la dernière extrémité. Il la vit à l'état de décombres; sans perspective de recevoir de secours de Grenade; le peuple avait perdu toute idée de résistance, et demandait à grands cris à se rendre. Le cœur navré, il dut capituler. Les habitants furent autorisés à se retirer avec tous leurs effets, les armes exceptées; et furent accompagnés, dans l'intérêt de leur sécurité, par le duc del Infantado et le comte de Cabra, au pont de Pinos, à deux lieues en avant de Grenade.

Le roi Ferdinand donna ses instructions pour la réparation des fortifications d'Illora, et pour la remettre en bon état de défense. Il laissa comme commandant de la ville et de la forteresse, Gonzalve de Cordoue, le jeune frère de don

Alonzo de Aguilar. Ce brave chevalier était capitaine de la garde royale de Ferdinand et d'Isabelle, et avait donné déjà des preuves de cette bravoure qui plus tard devait le rendre si célèbre.

CHAPITRE XLII

DE L'ARRIVÉE DE LA REINE ISABELLE AU CAMP DEVANT MOCLIN, ET DES PAROLES AGRÉABLES DU COMTE ANGLAIS.

La guerre de Grenade, bien que les poètes l'embellissent de toutes les fleurs de leur imagination, fut certainement une des plus rudes de ces guerres de fer, qui ont été célébrées sous le nom de guerres saintes.

Le digne fray Antonio Agapida a insisté avec une satisfaction insatiable sur la succession de dures expéditions dans les montagnes, de batailles sanglantes, de sacs et de ravages impitoyables, qui ont caractérisé cette entreprise; cependant nous le trouvons, en une occasion, interrompant le récit des victoires sur les infidèles, pour parler avec détails des pompes royales des souverains catholiques.

Immédiatement après la prise de Loxa, Ferdinand avait écrit à Isabelle pour solliciter sa présence au camp, afin de s'entendre avee elle au sujet des territoires nouvellement conquis.

La reine partit de Cordoue au commencement de juin,

avec la princesse Isabelle et un grand nombre de dames de sa cour. Elle avait une brillante suite de chevaliers et de pages, une nombrense garde et un nombreux domestique. Quarante mules étaient affectées au service de la reine, de la princesse et de leur suite.

Au moment où le cortége de cour approchait du rocher des Amants, sur les bords de la rivière Yeguas, on vit venir à sa rencontre une splendide escorte de chevaliers. A sa tête marchait ce cavalier accompli, le marquis duc de Cadix, accompagné de l'adelantado d'Andalousie. Il avait quitté le camp le lendemain de la prise d'Illora, et venait au devant de la reine pour l'escorter jusqu'aux frontières. La reine reçut le marquis avec une distinction toute particulière, car on le considérait comme le modèle de la chevalcrie. Sa conduite dans cette guerre était le thème de toutes les conversations, ct quelques personnes n'hésitaient pas à comparer ses prouesses à celles du l'immortel Cid (1).

Ainsi accompagnée, la reine entra sur les frontières voisines de Grenade, voyageant en toute sécurité le long des rives du Xenil, tout récemment encore exposées aux dévastations des Maures. Elle s'arrêta à Loxa où elle prodigua secours et consolations aux blessés, leur distribuant de l'argent pour les aider, et selon le rang de chacun.

Le roi, après la prise d'Illora, avait transporté son quartier général devant la forteresse de Moclin, avec la pensée de l'assiéger. C'est là que la reine se rendit, toujours escortée à travers la montagne par le marquis de Cadix. Lorsque la reine approcha du camp, le duc del Infantado s'avança d'une lieu et demie au devant d'elle pour la recevoir, en magnifique

(1) Cura de los Palacios.

équipage et suivi de tous ses chevaliers splendidement costumés. Il emmenait avec lui l'étendart de Séville porté par les hommes d'armes de cette célèbre cité et le prieur de Saint-Jean avec sa suite. Ils se rangèrent en ordre de bataille sur la gauche de la route où devait passer la reine.

Le digne Agapida est minutieux dans la description qu'il donne de la grandeur des souverains catholiques. La reine montait une mule haute; elle était assise sur une selle magnifique, avec des ornements d'argent doré; la housse de la monture était d'une belle étoffe cramoisie, dont les bords étaient brodés d'or; les rênes et les harnais étaient de satin mêlé de nœuds de soie, avec des chiffres en lettres d'or. La reine portait un brial ou basquine royale en velours, avec des ornements de brocard; un marteau écarlate, enjolivé à la façon mauresque, et un chapeau noir avec un galon brodé autour de la couronne et sur les bords.

L'infante était également montée sur une mule richement caparaçonnée. Elle portait un brial de brocard noir et un manteau noir, ornés comme ceux de la reine.

Quand le royal cortége défila devant les troupes du duc del Infantado, qui étaient rangées en bataille, la reine salua l'étendard de Séville, et ordonna qu'on le fît passer à droite. A son approche du camp, la foule se précipita à sa rencontre, avec des démonstrations de joie, car elle était universellement aimée de ses sujets. Tous les bataillons s'avancèrent en ordre militaire, portant les divers étendards et bannières du camp que l'on abaissait devant elle au moment de son passage.

Le roi apparut alors, en costume royal, monté sur un superbe coursier, et suivi d'un nombre considérable de

grands de Castille. Il portait un jubon ou veste d'étoffe cramoisie, avec des culottes de satin jaune; un casaque de brocard, un riche cimeterre mauresque et un chapeau à plumes. Les grands qui l'escortaient étaient en costumes magnifiques, chacun selon son goût et son caprice.

« Ces hauts et puissants princes, dit Antonio Agapida, se reçurent avec une grande déférence mutuelle, plutôt comme des souverains alliés, qu'avec la familiarité de mari et de femme qui se rapprochent. Avant donc de s'embrasser, ils se firent trois profonds saluts, la reine retirant son chapeau et restant avec un filet de soie sur la tête, et le visage découvert. Le roi s'approcha alors d'elle et l'embrassa respectueusement sur les joues. Il embrassa aussi la princesse sa fille, et ayant fait le signe de la croix, la bénit et la baisa sur les lèvres (1). »

Le bon Agapida semble à peine avoir été plus frappé de la présence des souverains, que de celle du comte anglais. « Il venait, dit-il, immédiatement après le roi, en grande pompe, sur un pied extraordinaire, et ayant la préséance sur tout le monde. Il était monté *à la guisa*, c'est à dire avec de longs étriers, sur un magnifique cheval couvert d'une couverture de soie bleu d'azur qui traînait jusqu'à terre. La housse était en fils de mûrier, et semée d'étoiles d'or.

« Il était armé de pied en cap, et portait par dessus son armure un cour manteau français de brocard noir. Il portait un chapeau blanc à la mode française, avec des plumes, et sur son bras gauche un petit bouclier rond avec des bandes d'or. Cinq pages l'accompagnaient, en costume de soie et de brocard, et montés sur des chevaux somptueusement harna-

(1) Cura de los Palacios.

chés. Il avait également une escorte de suivants, habillés à la mode de son pays. »

Il s'avança d'une façon courtoise et chevaleresque, faisant ses révérences d'abord à la reine et à l'infante, puis ensuite au roi. La reine Isabelle lui fit gracieux accueil, le complimenta sur sa courageuse conduite à Loxa, et lui fit un compliment de condoléance sur la perte de ses dents. Le comte prit texte de sa défiguration, pour dire que « Notre Seigneur qui avait bâti toute la maison, y avait ouvert une fenêtre afin de voir plus promptement ce qui se passait dans l'intérieur (1). » Cette réponse donna au digne Antonio Agapida l'occasion d'être plus que jamais émerveillé de la vivacité d'esprit de cet insulaire. Le comte escorta encore à quelque distance la famille royale, lui adressant des compliments pleins de courtoisie, faisant caracoler son cheval, et le conduisant avec grâce et dextérité, laissant les grands et le peuple non moins remplis d'admiration pour l'étrangeté et la magnificence de son étalage, que de la supériorité de ses talents d'écuyer (2).

En témoignage de ses sentiments pour la bravoure et les services de ce noble chevalier anglais, venu de si loin pour prendre part à la guerre, la reine lui envoya, le lendemain, en présent douze chevaux, avec des tentes en toile fine, deux lits avec des couvertures de brocard d'or, et plusieurs autres objets d'une grande valeur.

Après s'être reposé, par la description de cette visite de la reine Isabelle au camp, et de la pompe glorieuse des souverains catholiques, le bon Antonio Agapida revient

(1) Pietro Martyr, cap. XLXI.

(2) Cura de los Palacios.

avec une nouvelle ardeur à son pieux travail de la destruction des Maures (1).

(1) La description du royal cortége et les particularités concernant le comte anglais concordent exactement avec la chronique d'Andres Bernaldes, le curé de los Palacios. Le comte anglais ne reparaît plus dans cette guerre. Selon divers historiens, il serait retourné en Angleterre. L'année suivante, sa passion pour la guerre le ramena sur le continent à la tête de 400 aventuriers, au secours de François, duc de Bretagne contre Louis XI de France. Il fut blessé dans cette année (1488) à la bataille de Saint-Alban, entre les Bretons et les Français.

CHAPITRE XLIII

OU LE ROI FERDINAND ATTAQUA MOCLIN, ET DES ÉTRANGES ÉVÉNEMENTS QUI ACCOMPAGNÈRENT LA PRISE DE CETTE PLACE.

« Les rois catholiques, dit fray Antonio Agapida, avaient à cette époque coupé très court l'aile droite du vautour maure. » En d'autres termes, la plupart des plus fortes places le long de la frontière occidentale de Grenade étaient tombées sous l'artillerie chrétienne.

L'amée campait alors devant la ville de Moclin, sur la frontière de Jaën, une des plus opiniâtres forteresses de ce côté. Elle était située sur une colline rocheuse dont la base était serrée de près par une rivière. Une épaisse forêt protégeait les derrières de la ville du côté de la montagne. Par cette forte position, Moclin avec ses créneaux menaçants et ses tours massives, dominait tous les chemins de la montagne dans cette contrée; on l'avait surnommée le bouclier de Grenade. Moclin avait un double compte de sang à régler avec les chrétiens.

Deux cents ans auparavant, un seigneur de Santiago et

tous ses chevaliers avaient été taillés en pièces par les Maures devant les portes de la ville. Et tout récemment, le comte de Cabra, dans sa précipitation à vouloir s'emparer du vieux roi maure, avait éprouvé un terrible échec. L'orgueil de Ferdinand avait souffert d'être obligé, à cette occasion, de modifier ses plans et d'abandonner l'attaque projetée contre la place. Il était, à ce moment, prêt à prendre sa revanche.

El Zagal, le vieux roi guerrier de Grenade, en prévision d'une seconde tentative, avait largement pourvu la ville d'approvisionnements et de munitions; il avait ordonné des tranchées, avait fait élever de nouveaux boulevards, et avait dirigé tous les vieillards, les femmes et les enfants sur la capitale.

Telles étaient la force de la place et les difficultés inhérentes à sa position, que Ferdinand prévit la peine qu'il aurait à la réduire et fit les préparatifs nécessaires pour un siége régulier. Au milieu de son camp s'élevaient deux monticules, l'un formé de sacs de farine, le second de sacs d'autres grains, et qu'on appelait le grenier royal. Trois batteries de grosses pièces furent ouvertes contre la citadelle et les principales tours, tandis que des pièces de petit calibre, des engins pour lancer des projectiles, tels qu'arbalètes et arquebuses, furent disposés en divers endroits pour ouvrir le feu par les brèches qui pourraient être faites et sur les défenseurs qui se présenteraient aux créneaux.

Les lombardes entamèrent bientôt les travaux, démolissant une partie des murailles, et renversant plusieurs de ces puissantes tours qui, à cause de leur hauteur, avaient été imprenables avant l'invention de la poudre à canon. Les Maures réparèrent leurs murailles aussi bien qu'ils purent, et confiants encore dans la force de leur position, se défendirent

vigoureusement, en faisant feu du haut de leurs créneaux élevés et de leurs tours sur le camp des chrétiens.

Le feu dura pendant deux nuits et un jour, si bien qu'il ne se passa pas un moment sans qu'on entendit le grondement de l'artillerie, ou sans que chrétiens et Maures ne subissent des dommages. Ce fut un combat plutôt d'ingénieurs et d'artilleurs que de braves soldats; il n'y avait eu aucune sortie de troupes, ni rencontre d'hommes armés, ni aucune charge de cavaliers. Les chevaliers se tenaient au repos sur leurs armes oisives, attendant une occasion de se signaler par quelque action d'éclat, comme une escalade de murailles ou une trouée par les brèches. Et comme la place ne prêtait à l'assaut que par un côté, il y avait toute perspective d'une résistance longue et obstinée.

Les chrétiens ne se contentèrent pas, comme de coutume, de lancer des boulets de pierre et de fer, propres à démolir les murailles, mais ils envoyèrent aussi des boulets inflammables composés d'ingrédients inextinguibles, destinés à incendier les maisons. Un de ceux-ci, qui traversa l'espace comme un météore lançant des éclairs, pénétra par la croisée d'une tour qui servait de magasin à poudre et éclata au moment où il toucha son but, La tour fit explosion avec un fracas épouvantable; les Maures qui se trouvaient sur ses créneaux furent lancés dans l'air, et tombèrent mutilés dans diverses parties de la ville; les maisons dans le voisinage furent ébranlées comme par un tremblement de terre.

Les Maures, qui n'avaient jamais été témoins d'une explosion de cette sorte, attribuèrent la destruction de la tour à une cause surnaturelle. Ceux qui avaient vu la parabole décrite par le boulet enflammé s'imaginèrent qu'il était tombé du ciel, pour les châtier de leur entêtement. Le

pieux Agapida lui-même croit que ce message de feu fut conduit par la volonté divine pour confondre les infidèles. Plusieurs autres historiens catholiques partagèrent cette opinion avec lui (1).

Les Maures, voyant le ciel et la terre conspirer contre eux, perdirent courage et capitulèrent; il leur fut permis de s'éloigner avec leurs biens, mais en abandonnant leurs armes et leurs munitions de guerre.

« L'armée catholique, dit Antonio Agapida, entra dans Moclin d'une manière solennelle, non en soldats licencieux, apportant le meurtre et la désolation, mais comme une armée de chrétiens venant purifier et régénérer le sol.

« L'étendard de la croix, enseigne de cette sainte croisade, marchait en avant suivi des autres bannières de l'armée. Venaient ensuite le roi et la reine, à la tête d'une suite considérable de chevaliers. Ils étaient accompagnés d'un grand nombre de prêtres et de frères, avec le chœur de la chapelle royale, chantant le *Te Deum laudamus*. Pendant qu'ils traversaient les rues de cette façon imposante, on n'entendait aucun bruit, sauf la psalmodie du chœur; ils entendirent tout à coup, sortant comme de dessous terre, un chœur de voix chantant le solennel répons *Benedictus qui venit in nomine Domini* (2). Le cortége s'arrêta en stupéfaction. Ces chants venaient d'un groupe de captifs chrétiens, parmi lesquels se trouvaient plusieurs prêtres, et qui étaient enfermés dans des prisons souterraines.

Le cœur d'Isabelle fut profondément touché; elle ordonna

(1) Pulgar.—Garibay.—Lucio Marino Siculo, *Cosas memorab. de Hispan.* lib. xx.

(2) Marino Siculo.



que les captifs fussent arrachés de leurs cellules, et elle s'émut bien plus encore en voyant, à leur pâleur et à leur maigreur, combien ils avaient dû souffrir. Leur chevelure et leur barbe avaient poussé et s'étaient épaissies; ils étaient ravagés par la faim et se tenaient à moitié voûtés sous le poids de leurs chaînes. Elle ordonna de les vêtir et soigner, et qu'on leur distribuât de l'argent pour qu'ils pussent s'en retourner chez eux (1).

Plusieurs de ces captifs étaient de braves chevaliers qui avaient été blessés et faits prisonniers, lors de la défaite du comte de Cabra, par El Zagal, l'année précédente. On constata aussi d'autres traces fort tristes de cette désastreuse affaire. En visitant l'étroit passage du théâtre de cette défaite, on trouva les restes de plusieurs guerriers chrétiens dans les bois, ou cachés derrière les rochers, ou dans les crevasses des montagnes. Quelques-uns avaient été renversés de cheval et blessés trop grièvement pour s'enfuir. Ils s'étaient retirés du théâtre de l'action et cachés, pour éviter de tomber entre les mains de l'ennemi, et avaient, de la sorte, péri misérablement et seuls. Les restes de ceux de ces morts de distinction furent reconnus à leurs armures et à leurs devises, et furent pleurés par leurs compagnons qui avaient échappé au désastre de cette journée (2).

La reine fit réunir pieusement ces restes, comme les reliques d'autant de martyrs, tombés pour la cause de la foi. Ils furent enterrés en grande solennité dans la mosquée de Moclin qui avait été purifiée et consacrée au culte chrétien. « Là, dit Antonio Agapida, reposent les ossements de ces

(1) Illescas, *Hist. Pontif.*, lib. VI, c. XX, sect. XXI.

(2) Pulgar, part. III, cap. XLXI.

chevaliers vraiment catholiques, en une terre sainte qui, en quelque sorte, a été sanctifiée par leur sang; et tous les pèlerins qui traversent ces montagnes offrent des prières et des messes pour le repos de leur âme. »

La reine demeura quelque temps à Moclin, administrant des consolations aux blessés et aux prisonniers, mettant de l'ordre dans ces territoires nouvellement acquis, et fondant des églises, des couvents et autres pieux établissements. « Tandis que le roi, dit Antonio Agapida dans son langage figuré, marchait de l'avant, ravageant la terre des Philistins, la reine Isabelle suivait ses pas, comme celui qui lie les gerbes suit le moissonneur, ramassant les riches épis tombant sous sa faux. En cela elle était grandement aidée par les conseils de cette nuée d'évêques, de frères, de prêtres, sans compter bien d'autres saints personnages, qui l'entouraient constamment, engrangeant les premiers fruits de cette terre d'infidèles dans les greniers de l'Église. » Lui laissant ces pieuses occupations, le roi poursuivit sa carrière de conquêtes, décidé à ravager la vega et à porter le fer et le feu jusqu'aux portes mêmes de Grenade.

CHAPITRE XLIV

COMMENT LE ROI FERDINAND RAVAGEA LA VEGA ET DU SORT DE DEUX FRÈRES MAURES.

Muley-Abdallah el Zagal avait été écrasé par la mauvaise fortune, depuis le soupçon dont il avait été l'objet à propos de la mort du vieux roi son frère. Le succès avait abandonné ses étendards, et avec des sujets aussi inconstants que les siens, l'absence de succès était un des plus grands crimes qu'on pût imputer à un roi. Sa popularité avait été en décroissant, et il avait perdu toute la confiance de son peuple. L'armée chrétienne traversa avec une entière insouciance ses territoires, et vint résolûment s'établir devant ses forteresses; cependant il n'osa pas faire avancer ses légions contre elle, sous peine de voir les habitants de l'Albaycin, toujours disposés à la révolte, se soulever et lui fermer sans retour les portes de Grenade.

Depuis quelque temps on voyait chaque jour, quelque triste convoi entrer dans la capitale, c'étaient les habitants des villes prises, portant ceux de leurs effets qu'on leur avait

laissés, pleurant et se lamentant sur la destruction de leurs maisons. Lorsque la nouvelle arriva de la chute d'Illora et de celle de Moclin, le peuple fut frappé de terreur. « L'œil droit de Grenade est éteint, s'écria-t-on; — le bouclier de Grenade est brisé! Qui nous protégera de l'invasion de l'ennemi? »

Lorsque les survivants des garnisons de ces villes arrivèrent, le regard consterné, portant les marques de la bataille, sans armes et sans drapeaux, la populace, dans sa fureur, les couvrit d'opprobre; eux répondaient : « Nous avons combattu aussi longtemps que nos forces l'ont permis et que nos murailles nous ont protégés ; mais les chrétiens ont renversé nos tours et nos créneaux, et nous attendions en vain des secours de Grenade. »

Les commandants d'Illora et de Moclin étaient frères; ils se valaient en fait de prouesses, et étaient les plus braves parmi les chevaliers maures. Ils avaient été les plus remarqués dans toutes les joutes et tous les tournois, aux jours plus heureux de Grenade, et s'étaient signalés dans les luttes plus sérieuses du champ de bataille. L'enthousiasme avait toujours salué leurs bannières; et ils avaient été, pendant longtemps, l'orgueil du peuple. Mais lorsqu'ils revinrent, après la prise de leurs forteresses, la populace inconstante les poursuivit de cris de malédiction. Le cœur des deux commandants se souleva d'indignation; ils trouvèrent que l'ingratitude de leurs concitoyens était plus intolérable encore que la guerre des chrétiens.

La nouvelle arriva que l'ennemi s'avançait avec de puissantes légions pour dévaster le pays qui entourait Grenade. El Zagal n'osa pas encore prendre la campagne. Les deux alcaydes d'Illora et de Moclin se présentèrent à lui : « Nous

avons défendu nos forteresses, lui dirent-ils, jusqu'à ce que nous ayons été ensevelis sous les ruines; et ponr récompense nous n'avons reçu que mépris et injures. Donne-nous, ô roi, une occasion où nous puissions montrer notre courage; ne nous enferme pas derrière des murs de pierre, mais ouvre-nous les champs de bataille! L'ennemi approche pour désoler notre pays. Donne-nous des hommes pour aller au devant de lui, et que la honte retombe sur notre tête, si nous faiblissons dans le combat! »

Les deux frères furent envoyés avec des forces importantes en cavalerie et infanterie. El Zagal se réservait, au cas où ils réussiraient, à sortir avec toute l'armée, et, par une victoire décisive, de réparer toutes les pertes qu'il avait essuyées. Quand le peuple vit les étendards bien connus des deux frères marcher au combat, il poussa quelques cris d'acclamation; mais les alcaydes continuèrent leur route dans une attitude très calme, car ils savaient que les mêmes voix les maudiraient s'ils revenaient malheureux. Ils adressèrent un regard d'adieu à la belle Grenade, ainsi qu'aux belles campagnes où s'était écoulée leur enfance, comme si c'était à elles et non à un peuple ingrat qu'ils voulaient sacrifier leur vie.

L'armée de Ferdinand était parvenue à deux lieues de Grenade, au pont de Pinos, un passage célèbre dans les guerres des Maures et des chrétiens par plus d'un combat sanglant. C'était par là que les rois castillans avaient passé pour accomplir presque toutes leurs invasions; ce point était fortement défendu par l'âpreté du pays et les difficultés que présentait le pont. Le roi et le gros de l'armée avaient atteint la crête d'une colline, quand il vit l'avant-garde, sous les ordres du marquis de Cadix et le seigneur de Santiago,

attaquée avec fureur par l'ennemi, dans les environs du pont. Les Maures s'étaient élancés au combat avec leurs cris habituels, mais avec plus d'acharnement encore que de coutume.

La lutte fut formidable au passage, les deux partis en connaissant toute l'importance. Le roi remarqua particulièrement les prouesses de deux chevaliers maures, portant mêmes armes et mêmes devises, et qu'à leur air et à leur escorte, il reconnut pour être les chefs de l'ennemi. C'étaient les deux frères, les alcaydes d'Illora et de Moclin. De quelque côté qu'ils se tournassent, ils portaient la confusion et la mort dans les rangs des chrétiens; mais ils combattaient avec désespoir plutôt qu'avec courage. Le comte de Cabra et son frère don Martin de Cordoue, s'élancèrent au devant d'eux avec fureur; mais s'étant avancés trop précipitamment, ils furent enveloppés par l'ennemi et se trouvèrent en grand danger. Un jeune chevalier chrétien voyant leur péril, accourut avec un détachement à son secours. Le roi reconnut en lui don Juan d'Aragon, comte de Ribargoza, son propre neveu; car il était batard du duc de Villahermosa, frère naturel du roi Ferdinand. La splendide armure de don Juan et le somptueux harnachement de son coursier faisaient de lui un brillant point de mire d'attaque. Il fut assailli de tous côtés, et son superbe coursier fut tué sous lui; cependant il combattait encore avec courage, supportant seul pendant un moment l'effort de l'action, et donnant ainsi aux forces épuisées du comte de Cabra le temps de se refaire.

Voyant le danger de ces troupes et l'obstination de la lutte, le roi donna l'ordre de faire marcher l'étendard royal, et se porta avec tout son monde au secours du comte de Cabra. A son approche, l'ennemi se replia et battit en retraite sur

le pont. Les deux chefs maures tentèrent de rallier leurs gens, et les encouragèrent à défendre le passage jusqu'à la dernière extrémité. Ils employèrent pour cela la prière, les reproches, la menace; rien n'y fit. Ils purent seulement rallier une poignée de cavaliers, avec lesquels ils se campèrent à la tête du pont, le disputant pouce à pouce. La lutte était chaude et obstinée; car peu d'hommes pouvaient combattre corps à corps, pendant qu'un plus grand nombre déchargeaient des rives leurs arbalètes et leurs arquebuses. La rivière était couverte de cadavres flottants. La bande des cavaliers maures fut presque entièrement taillée en pièces; les deux frères tombèrent criblés de blessures, sur le pont qu'ils avaient si énergiquement défendu. Ils avaient considéré la bataille comme perdue, mais ils étaient décidés à ne point rentrer vivants dans l'ingrate Grenade. Quand le peuple sut avec quel dévoûment ils s'étaient fait tuer, il pleura leur mort et exalta leur mémoire. Une colonne commémorative fut élevée en leur honneur dans le voisinage du pont, qui fut longtemps désigné sous le nom de « Tombeau des deux frères. »

L'armée de Ferdinand s'avança alors et vint s'établir dans les environs de Grenade. Le digne Agapida donne de nombreux et triomphants détails des ravages commis dans la vega qui fut de nouveau dévastée; les grains, les fruits et autres produits de la terre furent détruits et ce paradis terrestre devint un désert aride. Il raconte plusieurs, mais inutiles sorties et escarmouches de la part des Maures, pour défendre leur contrée favorite; il en est une qui mérite d'être mentionnée, parce qu'elle rappelle les grands faits d'un des saints héros de cette guerre.

Pendant une des opérations de l'armée chrétienne sous

les murs de Grenade, un escadron de 1,500 cavaliers et un fort détachement d'infanterie avait fait une sortie de la ville et s'était posté près des jardins entourés d'un canal et coupés par des fossés disposés pour l'irrigation.

Les Maures aperçurent le duc del Infantado passer dans le voisinage avec ses deux splendides bataillons, l'un d'hommes d'armes, l'autre de cavalerie légère, armés *à la geneta*. Avec lui, mais le suivant en arrière-garde, se trouvait don Garcia Osorio, le belliqueux évêque de Jaën, escorté de Francisco Boradillo, le corrégidor de la ville, et de deux escadrons d'hommes d'armes de Jaën, Andujar, Ubeda et Baza (1). Les succès de la précédente campagne avait donné au bon évêque un goût pour les affaires de guerre, et il avait de nouveau endossé la cuirasse.

Les Maures étaient fort réputés pour leurs ruses de guerre. Ils regardèrent en frissonnant passer les magnifiques escadrons du duc del Infantado; mais leur martiale discipline les empêcha d'attaquer. Le bon évêque leur parut être une proie plus facile. Ils laissèrent donc passer sans les inquiéter les troupes du duc, et coururent sus aux escadrons de l'évêque, et, simulant une attaque, escarmouchèrent légèrement et se retirèrent dans un désordre apparent. L'évêque pensa que son heure était venue, et, secondé par le corrégidor Baradillo, il se mit à leur poursuite avec ardeur. Les Maures se jetèrent dans la *Huerta del Rey* ou verger du roi.

Les troupes de l'évêque les y suivirent chaudement; et quand les Maures virent qu'elles étaient complétement engagées dans les dédales du jardin, ils se retournèrent vigoureusement contre elles, tandis que quelques-uns des leurs

(1) Pulgar, part. III, cap. XLXII.

ouvrirent les écluses du Xenil. En un instant le canal et les fossés qui enveloppaient le jardin furent inondés et le bouillant évêque et les siens se trouvèrent enveloppés par un déluge (1). Il s'ensuivit une scène de grande confusion. Quelques-uns des gens de Jaën, ceux qui avaient le plus de cœur et de vigueur, se battirent avec les Maures dans le jardin, tandis que les autres envahis par l'eau, tâchèrent de s'échapper à travers le canal où un grand nombre de chevaux se noyèrent.

Heureusement le duc del Infantado, ayant vu le piége dans lequel ses compagnons étaient tombés, lança sa cavalerie légère à leur secours. Les Maures furent obligés de fuir et rentrèrent dans Grenade par la route d'Elvira. Un grand nombre de chevaliers chrétiens périrent dans cette affaire; l'évêque lui-même eut grand'peine à s'échapper, ayant été désarçonné en traversant le canal, mais il se sauva en s'accrochant à la queue de son cheval. Cette expédition périlleuse paraît avoir satisfait les goûts belliqueux du bon évêque. « Il se retira emportant ses lauriers, dit Agapida, dans la ville de Jaën, où dans l'abondance des bonnes choses, il devint trop gras pour son armure qui resta suspendue dans la salle de son palais épiscopal; et on n'entendit plus parler de ses exploits guerriers pendant le reste de la sainte guerre de Grenade (2).

Le roi Ferdinand ayant achevé sa dévastation dans la

(1) Pulgar.

(2) Don Luis Osorio fué obispo de Jaen desde el año de 1483, y presidió en esta iglesia hasta el de 1496 en que murió en Flandres a donde fué accompañando a la Princesa Doña Juana, esposa del Archiduque Don Filipe. *España Sagrada;* por Fr. M. Risco. Tom. XI : trat. 77. cap. IV.

vega, et forcé El Zagal à demeurer enfermé dans sa capitale, ramena son armée à travers le passage de Lope, pour rejoindre la reine Isabelle à Moclin. Après avoir mis de bonnes garnisons dans les forteresses récemment prises et les avoir bien ravitaillées, il donna le commandement de la frontière à son cousin, don Fadrique de Tolède, devenu plus tard si illustre dans les guerres de Hollande comme duc de Alva. La campagne étant ainsi couronnée d'un plein succès, les souverains retournèrent à Cordoue.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

XXXV

XXXVI

XXXVII

XXXVIII

XXXIX

XL

XLI

XLII

XLIII

XLIV

